

Chloé Mazlo : Journal de voyage

Titre : DEYROUGH ou DEROUTH

Verso : Voici le journal d'une « enfant née en France de parents étrangers » qui a choisi d'aller voir au plus près ce qu'avait fui ses parents.

Jeudi 13 juillet

-Changement de ton-

Levée à 7h00. Petit-déjeuner chez Tatiana.

Je rentre à la maison en passant par la Défense. Étrange de se mêler à la foule qui va au travail quand on est en vacances.

Après un café, je m'installe et regarde, comme tous les jours, les infos sur Internet. Catastrophe... Le Hezbollah (parti chiïte extrémiste libanais), pour défier l'Israël et en soutien au Hamas (parti islamiste palestinien, qui subit des représailles de Tsahal, armée de l'état hébreu, depuis le 25 juin, date à laquelle il a kidnappé un caporal israélien) a enlevé deux soldats israélien hier, à la frontière. Pour se venger Israël a bombardé l'aéroport de Beyrouth: une trentaine de morts, des civils, évidemment...

J'ai mal au ventre, les jambes qui tremblent... 30 ans après rien n'a changé? Je ne sais plus quoi faire.

Je vais à Paris avec mon petit frère, Hermès. On croise par hasard mon prof de photos qui me rassure sur la situation au Liban "cela ne va pas durer".

On se dirige vers Nation acheter des carnets de croquis... Préparatifs du voyage qui s'annonce....

On rentre en se traînant.

Je dîne rapidement à la maison et file chez Cédric où l'on fête l'anniversaire d'Arnaud. L'alcool coule trop à flots.

“Et si tu meurs à Beyrouth?”.

Vendredi 14 juillet

-Fête nationale en France-

Et le lancement de roquettes continue au Liban...

Je croise les doigts espérant voir la limite de la folie humaine.

Je voulais voir ce qu'avait fui mes parents, je n'en attendais pas tant. J'ai l'impression d'être dans un cauchemar, une mauvaise blague, un cycle infernal... Trente ans après, seules les armes ont évolué... Comme si on avait offert de nouveaux jouets à des enfants qui n'avaient pas grandi.

Je ne sais plus où donner de la tête.

Je me réfugie donc dans des activités futiles pour penser à autre chose. Je vais bronzer sur la terrasse d'Alice en lisant des magazines de merde. Et là j'apprends ce que mangent réellement les mannequins.

Objet :Nuit blanche

Bien chers tous,

Une fois de plus le Liban est sous le feu des projecteurs de l'actualité. Une fois de plus les Libanais sont la cible d'une violence aveugle et vengeresse. La nuit passée a été longue et douloureuse... Le bruit des avions nous a réveillé en pleine nuit... Heureusement ou malheureusement de là où se situe mon appartement, nous n'avons pas pu voir le ballet des avions dans le ciel et la mise à sac des quartiers chiites de la capitale. Je dis nous, car depuis deux jours, quelques heures avant le début des événements, j'ai accueilli à l'aéroport de Beyrouth Tony et Blandine, deux amis très chers venus de Paris pour deux semaines. Ce séjour devait être celui de la détente et de la découverte. Nous

vivons reclus à la maison ne sortant que pour déjeuner ou faire quelques courses. Les rues de la capitale sont vides. Les administrations ou bureaux sont fermés. C'est le temps de l'attente. Le gouvernement libanais se déclare incompetent pour résoudre la crise et fait appel à l'aide internationale. Tout peut basculer dans un sens ou dans l'autre très rapidement. J'ai personnellement une vision optimiste des choses. Comme ce que j'avais vécu en 1999, les négociations diplomatiques vont contribuer à détendre l'atmosphère. Le pire qui puisse arriver c'est que le conflit s'étende à la Syrie. Pour conclure, je tiens à vous rappeler que la couverture médiatique française (que je suis grâce au satellite) est le plus souvent alarmiste alors qu'il règne ici un certain calme. Le plus que vous puissiez faire pour nous (les libanais et les étrangers qui vivent ici) c'est de vous tenir informés de l'évolution de la situation et de rassurer vos proches. Je vous remercie pour tous vos messages de soutien.

Bien amicalement

Frédéric

Samedi 15 juillet

-Que faire ? -

Les bombardements se poursuivent au Liban... L'armée israélienne a multiplié ses raids aériens dans tous le pays. Le blocus est presque total à présent, les ports, les routes et l'aéroport ayant été touchés. Une quarantaine de Libanais ont déjà trouvé la mort. La France condamne, les États-Unis légitiment la "défense d'Israël". Je sais qu'il est dur pour moi d'avoir une opinion objective, car forcément, je suis attaché sentimentalement au Liban. Mes amis me questionnent, aimeraient que je

leur dise qui sont les méchants et qui sont les gentils, mais nous ne sommes pas dans un film, la réalité est bien différente et tue des innocents, et ça, des deux côtés.

On part avec Max et maman acheter nos billets de train. À la gare Montparnasse, les guichets internationaux ont un avant-goût de voyages avec leurs rencontres, leurs attentes... Pendant qu'on fait la queue, ma cousine Maria me téléphone pour nous déconseiller de partir. On prend tout de même nos billets en se disant qu'on ne franchira peut-être pas les portes de la Syrie.

"Inch Allah" ("si Dieu le veut"), comme on dit.

On rentre manger des pâtes.

Et puis je ne peux plus rien faire.

Tout le monde quitte la maison et je reste là, à m'enfoncer dans des pensées sans fin qui ne trouveront jamais de solution à ces problèmes sans nom ni raison.

Le soir, je vais faire des courses avec Karl et maman. Je remplis le caddie de trucs pour le voyage. Mais ils ne vendent pas de gilets pare-balles.

Je ne trouve pas le sommeil.

Objet : L'injustice...

Bien chers tous

Merci de tout coeur pour vos messages de soutien. Tous ces mots, toutes ces pensées sont d'un grand réconfort. Je ne peux malheureusement pas répondre à toutes vos questions dans le détail. Le petit texte qui suit et ceux à venir sont un condensé de notre quotidien et de mon humeur...

Cette nuit de vendredi à samedi a été plus calme que la précédente. Ce n'est qu'au lever du jour que le ballet des avions israéliens nous a tiré du lit. Cette fois ci, ils sont allés plus au nord, jusqu'à la ville frontalière avec la Syrie, Tripoli, afin, sans doute, de condamner la seconde sortie terrestre du pays.

Notre petit groupe de français fait de la résistance et tente de se changer les idées dans un périmètre réduit. Nous nous rendons à la

piscine du club de sport tout proche. Peu de monde sur le bord de l'eau, les enfants jouent à la guerre...

Les flashes info en français de Radio Liban nous ont informé que les Grecs et les Espagnols étaient en cours d'évacuation (de petites communautés, 600 à 1000 personnes comparées aux 14000 Français et franco-libanais). La femme d'un ami diplomate français et ses enfants sont partis en direction d'Istanbul...

Concrètement, le plus pénible, ce sont les coupures d'électricité qui nous privent de lumière et de télévision pour les nouvelles, au supermarché, les rayons ne sont plus réapprovisionnés...

C'est un sentiment profond d'injustice qui prédomine. Pourquoi, à peine dix ans après la fin d'une guerre qui a duré 15 ans, le pays des cèdres est à nouveau plongé dans la peur et la détresse... la population est, bien entendu, partagée.

Quelques amis chrétiens m'ont avoué se réjouir de voir Israël s'attaquer au Hezbollah.

Le témoignage de mes amis musulmans de Saida est bouleversant. Ils sont touchés de plein fouet par les bombardements.

Les familles sont disloquées, les routes et les moyens de communication coupés...

Quoi qu'il arrive, je suis solidaire de cette population et tant que ma vie n'est pas menacée, je ne souhaite pas quitter le Liban. Je vous tiens au courant des éventuels développements

Amicalement

Frédéric

Dimanche 16 juillet

-Rien pour rien-

Je me lève à 8h30 pour aller aux puces de Clignancourt avec Karl. On trouve chacun notre bonheur.

On n'en peut plus, on crève de chaud. On rentre déjeuner à la maison. On s'installe dans le jardin. Je m'écroule et m'endors dans le hamac. Je regarde les infos. C'est toujours la merde. L'O.N.U est, une fois de plus impuissante. Cela me donne l'impression que ce conflit est comme un match de foot organisé par les grandes puissances. Mon père n'arrête pas d'en parler. Il voit se dessiner la même chose qu'il y a trente ans. Rien n'a changé, tout reste encore sans explication et solution, comme durant la guerre civile. Je crois que même lui n'a pas vraiment compris qui s'était battu et pourquoi. Les informations étaient faussées, les esprits manipulés pour tuer et haïr.

En gros, tout a commencé quand les vainqueurs de la seconde guerre mondiale ont décidé de donner la Palestine aux Juifs. De leur plein gré ou pas les palestiniens se sont exilés un peu partout autour (Syrie, Liban, Jordanie). Au Liban, de leur plein gré ou pas, ils ne se sont pas du tout intégrés (ou n'ont pas été intégrés). Ils se sont retrouvés dans des camps de réfugiés. Ils ont commencé à se dire que cela ne serait pas mal d'avoir un nouveau pays, alors pourquoi pas ici. Le premier attentat eût lieu le 13 avril 1975 et toucha un bus. Ce fut le point de départ du conflit qui coupa Beyrouth en deux, séparant les musulmans et les chrétiens. En 1976 l'armée syrienne arrivât pour « apporter son aide » (jusqu'en 2005) et en 1978 l'armée israélienne, qui s'était dite que cela ne serait pas mal d'en profiter pour agrandir son terrain (elle resta jusqu'en 2000). Ensuite, qui se battait vraiment avec qui et contre qui et pourquoi, c'est bien cela que mes parents n'arrivent pas à m'expliquer. C'est pour cela que la version que je viens de faire de l'historique de ce conflit est sûrement subjective et grossière. Mon père me dit juste calmement « les gens ont besoin de se battre, et on se doutait que cela ne s'arrêterait jamais là-bas, c'est pour cela qu'en partant on savait qu'on ne reviendrait jamais. On ne peut pas lutter contre la nature humaine. »

Le Liban reste donc pour le moment un plateau de jeux pour la guerre et les Libanais des pions.

Et il a raison, on ne peut rien faire.
Alors je ne fais rien. J'attends le départ.
Je me prépare déjà pour demain car on va passer la journée à Deauville.
Futilité pour oublier la réalité.

Objet : Nuit bleue

Chers tous

La nuit a été très éprouvante, les frappes nous ont semblé plus fortes et plus nombreuses...

L'approvisionnement en électricité est encore assez régulier pour nous permettre de suivre les informations sur Euronews (pas toujours très justes), nous communiquons (en partie) avec la France grâce aux sms.

Aujourd'hui il fait froid et gris, comme si le ciel était triste comme le sont tous les Libanais et les amis du Liban.

Marielle (ma jeune assistante française) passe les soirées et dort à la maison avec mes amis français. Elle partira avec eux dès que possible.

Moi vous l'avez compris, je reste ici. La région est protégée et rien ne me rappelle en France.

À très bientôt pour d'autres nouvelles

Frédéric

Lundi 17 juillet

-Une journée pour oublier-

Réveil à 5h30 avec papa déjà en forme évidemment. Deux heures et demie plus tard nous voilà sur les planches.

Je déteste. On se croirait dans un magasin Lacoste géant avec la mer.

Le soir, je suis invitée à dîner chez les parents de Bérengère. On parle du Liban. Son père est révolté contre “ l’impuissance ” de la communauté internationale. On regarde les informations. J’avais évité de les regarder jusque-là, je préférais les lire. En m’endormant, je pleure pour le Liban.

Mardi 18 juillet

-Formalités-

Le matin, je me rends à l’ambassade Libanaise. Je récupère nos visas qui, je pense de plus en plus, ne serviront à rien. Je ne me sens pas bien. Je m’assieds sur un banc, puis dans un café. Je réfléchis. Toute cette histoire me rend malade.

Je suis totalement déstabilisée. Cela faisait à peu près 3 ans que j’avais eu l’idée de ce voyage et j’y pensais presque tous les jours. Trop de coïncidences me poussaient à y aller : trente ans exactement que mes parents étaient arrivés en France, ma mère avait le même âge que moi... Enfin, j’aime bien m’attacher à ce genre de détails pour me rassurer dans mon avancée. J’avais dans l’idée d’arriver au Liban et de faire un projet sur des enfants de Libanais émigrés, qui viendraient rendre visite à leur famille. Des jeunes comme moi, qui sont attachées à leurs origines, mais qui ne les connaissent pas ou très peu. Il y en a énormément, le Liban ayant comme particularité de compter plus de libanais à l’extérieur de son pays qu’à l’intérieur.

Je règle quelques formalités l’après-midi.

Je n’arrive pas à dormir, il fait trop chaud.

Objet :Nuit noire

Chers tous,

Nous en sommes au septième jour du conflit qui oppose Israël et le

Hezbollah. Les bombardements ont toujours lieu la nuit, vers 3h du matin. Les détonations sont plus fortes, ils ont augmenté les charges sans doute. Pour quoi faire ? On se le demande...Le quartier sud n'est plus qu'un amas de béton broyé. Les populations se sont réfugiées dans le quartier d'Hamra, un quartier de Beyrouth Est à majorité musulmane. Je me suis rendu à Beyrouth hier pour le travail, les rues étaient désertes, je n'ai jamais vu la ville comme ça. Les issues possibles du conflit, vous les connaissez aussi bien que moi. Le gouvernement libanais se déclare incompetent, la communauté internationale est divisée et l'ONU reste silencieuse... Le plus délicat maintenant pour notre petit groupe de français, c'est de vivre le temps de l'attente. On attend le coup de fil de l'ambassade qui me permettra de les déposer au lycée français. Les appels de France rythment les journées et sont parfois l'occasion de scènes de tristesse un peu dures à vivre. Les familles de Tony, Blandine et Marielle s'inquiètent de voir qu'ils ne sont pas encore à bord du bateau qui fait la navette entre Beyrouth et Chypre. Pour nous changer les idées et sortir un peu nous allons à la piscine toute proche, le soir autour du narguilé, on se partage nos impressions. On pleure et on rit beaucoup... L'important pour moi est de me montrer fort et rassurant. Je ne réponds sûrement pas à toutes vos questions...Il me faudrait plus de temps et que nous soyons plus proches...Ce temps viendra bientôt. Merci de vos pensées, elles sont un véritable soutien.
Bien affectueusement
Frédéric

Mercredi 19 juillet

-Journée de femmes-

Le matin: tâches ménagères.

L'après-midi: soldes.

On rentre pour faire à manger aux hommes qui reviennent du travail.

Le soir, je vais boire un verre avec Sébastien. Il est content de me voir, mais il dit que c'est la dernière fois car il pense que je vais mourir durant mon voyage.

Objet :L'attente

Merci pour vos vœux de bonne fête! On aurait pu faire la fête à la maison, mais le coeur n'y était pas... mes hôtes n'ont même pas pensé à me la souhaiter... mes amis sont toujours en attente de rapatriement. Tony a fait jouer quelques relations qu'il a dans le monde du showbiz... L'issue est réellement incertaine. Ce matin, je me suis laissé dire qu'Israël marque une pause (très relative!) dans ses attaques en attendant que les ressortissants du nouveau monde quittent le pays, après cela, un déluge de feu pourrait s'abattre sur la région. Je ne veux pas y croire... en tout cas dès que mes hôtes seront partis, je prendrai sûrement la direction des montagnes du Chouf, chez Rifaat.

Fred

Judi 20 juillet

-Journée courses-

Maman a décidé de nous préparer une belle fête de départ, avec plein d'invités.

« Pour marquer le début du périple « Occident - Orient » de Chloé et Max, vous êtes invités à un dîner- mezzés le samedi 22 Juillet 2006 à

21h.

Le thème de cette soirée sera votre rencontre personnelle avec une autre culture et son impact dans votre vie (idées, émotions ou sensations.)

Si l'un des membres de votre famille est étranger ou simplement d'une autre région de France, ce pourrait être ce mélange de culture et la richesse ou la souffrance que cela vous apporte. Cela peut-être également un mélange social, ou une rencontre faite à l'étranger.

Cherchez au plus profond de vous-même pour que cette soirée soit « vraie » et « vivante », une soirée de « contes » authentiques.

Il ne s'agit pas d'un exposé mais de quelques phrases que vous nous direz pour vous situer par rapport au thème du voyage.

Après le dîner, nous pourrons danser et oublier un instant que les mélanges de cultures sont parfois violents.

Merci de me confirmer votre venue par mail ou téléphone » .

On se rend donc dans une épicerie libanaise pour acheter des ingrédients qui lui serviront à l'élaboration du repas. Mais l'ambiance est horrible dans le magasin, les clients ne parlent que de "la guerre", les vendeurs ont cessé de sourire, de parler.

Le soir, je fais les dernières courses avant le départ. Je remplis mon caddie de compresses pour panser mon coeur qui coule à flots.

Je n'arrive pas à dormir, il fait trop chaud.

Objet : Canicule

Chers tous

La une des journaux télévisés français fait désormais la part belle à la canicule... Le Liban semble être devenu une affaire de second plan, on s'inquiète de savoir si les rapatriés ont fait bon voyage... À dire vrai, vu d'ici on ne sait pas comment vont évoluer les choses.

Diplomatiquement, ça tiraille ici et là... Personne ne semble décidé à trouver une issue rapide et pacifique. La nuit a été étrangement calme. Si on discute avec les Libanais (ceux du nord, de la région chrétienne), ils nous disent qu'ils sont « heureux » de voir qu'Israël se charge de mettre en application la résolution 1559 de l'ONU qui

impose le désarmement du Hezbollah. Il faut les écouter sans trop juger... À la maison, avec ma petite colonie française, un vent d'espoir souffle depuis un appel téléphonique hier soir du cabinet du ministre des affaires étrangères. Les relations parisiennes de Tony l'ont assuré qu'il serait, avec Marielle et Blandine, du prochain bateau ; celui de demain ou dimanche. La perspective de me retrouver seul ne m'effraie pas, je suis entouré de l'attention de tous. Je suis rassuré de les voir partir... Encore une fois : merci. Ne vous inquiétez pas trop, c'est dans le sud que la situation est la plus pénible, Beyrouth et la région chrétienne sont « safe ». Prenez bien soin de vous par ces grandes chaleurs. Bien affectueusement
Frédéric

Vendredi 21 juillet

-Je vais communiquer-

Je passe la journée seule à la maison, je me prépare un petit carnet de vocabulaire avec un lexique dans chaque langue des pays que l'on va traverser. Je pourrais dire "bonjour" dans chaque langue. "Ciao" en italien, "dober dan" en slovène, en croate et en serbe, "Jó napot" en hongrois, "dobar den" en bulgare, "merhaba" en turc, "as-salâm'aleikoum" en arabe. Je me sens polyglotte avec tout ça. Le soir, je vais au cinéma en plein air à la villette. On finit dans un bar moite et alcoolisé.

Objet : nouvelles des français au Liban

Lucide

Ça y est, Blandine, Marielle et Tony sont partis. Il reste encore

Laurence et Benjamin et leurs deux petites filles. Il reste Guillaume et Amélie qui attendent leur premier enfant pour la fin du mois d'août. Il reste encore Fred et Delphine qui viennent de nous annoncer qu'ils attendent un bébé. Il en reste tant encore ... Tout s'est passé très vite après le coup de fil de l'ambassade hier soir. Ce matin à 10 h nous étions sur le parking de l'ambassade. Ils ont été pris en charge puis je les ai vus disparaître dans la foule. Il y avait là beaucoup d'enfants en bas âge et de mamans enceintes. Malgré la situation tendue, tout s'est passé dans un climat relativement calme. Les regards sont tristes et inquiets, déjà ailleurs. Un sourire, une main qui dit au revoir... Tous seront de retour au Liban très bientôt. Quant à moi, je ne ressens pas le besoin ni le désir de rentrer au pays. Ma décision n'est ni naïve ni héroïque. Tant que ma vie n'est pas en danger, je resterai ici par attachement à ce pays et à ce peuple mais aussi parce que c'est au Liban qu'est mon travail, ma maison, mon quotidien et quelques amis très chers... Le départ de mes amis de France marque une nouvelle étape pour moi. La maison paraît bien grande sans eux. Je crains de m'ennuyer. Je trouverais peut-être ces prochains jours quelque endroit où me rendre utile. La situation à Beyrouth est plutôt calme. À la tombée de la nuit, les avions israéliens remettent un coup sur les quartiers sud. Je sais aussi que la région sud est très durement touchée mais là encore, tout cela paraît très loin de notre réalité. Je continue de croire en un règlement diplomatique du conflit même si je suis informé tout comme vous d'une possible et imminente attaque terrestre de l'armée israélienne. Croyez bien que dans les jours à venir votre soutien sera très précieux. Il n'est pas nécessaire de me répondre à chaque fois, je sais que vous n'êtes pas si loin que ça... Par la pensée au moins!

Bien à vous

Frédéric

Samedi 22 juillet

-Fête de départ-

On passe la journée à préparer la fête de ce soir... cuisine, sieste...

Raphaëlle vient nous aider. Trop bonne ambiance dans la maison, on est tous en train d'éplucher des légumes autour de la table.

Les invités arrivent petit à petit, des amis de papa et maman, et les nôtres. Apéro/buffet puis le moment redouté par tous où chacun doit parler de sa "rencontre des cultures", comme l'avait demandé maman. Elle lance le sujet. J'avais préparé un texte expliquant notre voyage. Je n'arrive pas à le lire en entier.

..."Mais malheureusement on a fermé les portes du Liban avant même qu'on ait pu l'appivoiser.

Le voilà défiguré et nous ne connaissons jamais son ancien visage. Nous avons décidé de tout de même effectuer le trajet, sans entrer au Liban.

Pour montrer l'absurde de la situation, cette guerre qui n'en finit pas.

Le ton du voyage a changé. Nous partons blessés. Impuissants. Inutiles.

On a détruit pour la seconde fois le passé de nos parents. Et je n'arrive pas à voir mon futur sans voir mes racines.

Je n'ai plus l'espoir.

Ma destination finale est en train de s'effacer du paysage"

Je me mets à pleurer et m'enfuis.

Dimanche 23 juillet

-Fatalité-

J'en arrive à la conclusion que quoi que je fasse cela ne changera pas le cours du monde... "Après le printemps il y a toujours l'été, et on ne peut rien y changer."

Lundi 24 juillet

-crise-

J'ai peur.

Objet : L'espoir à petit feu

Vous si proches,

Je ne vous apprendrais rien en vous disant que j'ai le sentiment que le conflit (à moins que ce ne soient les israéliens) s'essouffle. Le monde semble enfin se réveiller du sommeil (estival) qui l'a touché 12 jours durant. Mme Rice était à Beyrouth aujourd'hui et a tenu un discours bien différent de ceux des jours précédents. Un cessez-le-feu, une force d'interposition, un échange de prisonniers...des embryons de solutions...la paix à portée de main...mais surtout le sentiment d'un grand gâchis, retour à « la case départ sans toucher 20000 ». Il n'y aura ni gagnant, ni perdant (sinon les civils morts pour rien)... Les canons israéliens vont s'arrêter, le dialogue interlibanais autour de la question du désarmement du Hezbollah va reprendre...comme si de rien n'était... Les images des journaux télévisés sont terribles. Des libanais vivent des situations extrêmes. Encore une fois, il faut que vous sachiez que je suis parfaitement épargné et que je ne crains absolument rien là où je me trouve. Lors d'un déplacement professionnel à Beyrouth ce matin, j'ai pu constater que la circulation est plus dense, que des commerces ont levé le rideau de fer... la ville revit à petit feu... Demain, un

nouveau bateau pour la France...ça me paraît presque dérisoire...
mais je comprends ceux qui fuient les bombardements, la peur, la
faim, la mort... J'avais pensé rejoindre la montagne Druze du
Chouf chez mon ami Rifaat, mais je ne me résous pas à quitter
Beyrouth et mon symbolique service auprès des candidats au retour
en France. Vos messages de soutien, vos témoignages sur la
situation autour de vous sont les choses les plus fortes que vous
puissiez faire pour moi...croyons ensemble en une paix durable et
imminente.

Amicalement vôtre
Frédéric

Mardi 25 juillet

-valise-

Valise. Valise. Valise.
Dernier verre à Sèvres.

Mercredi 26 juillet

-Début du voyage-

J'ai déjà envie de rentrer à la maison.
On est accueillis à Brigue par téta et Geddo (Papy et mamy en arabe).
Ils se sont installés dans cette petite ville de Suisse depuis 1983, pour fuir
la guerre. Mais pas par hasard... C'est la ville où est née et où a grandi ma

grand-mère. Elle rencontra mon grand-père durant un séjour à Beyrouth. Elle tomba autant amoureuse de lui que de son pays, et décida d'y rester. Ils y vécurent et y élevèrent leurs deux filles. Quitter le Liban et le voir se déchirer a été très douloureux pour eux, car, selon eux, ils l'ont connu sous un de ses plus beaux jours. Ils restent encore très nostalgiques de cette époque de leur vie.

Alors, durant le dîner, ils nous parlent un peu de "l'ancien Liban", le décrivant comme un paradis, qui n'existera plus. Max et moi écoutons tout de même d'une oreille critique car nous savons que nos parents ont quitté aussi en partie à cause du côté trop « superficiel » de la classe sociale dont ils venaient (les riches Chrétiens). Ma mère me raconte souvent avec horreur comment elle devait toujours être bien habillée, bien coiffée, jouer du piano devant les invités qui défilaient, écouter les potins du quartier... Elle se sentait étouffée, n'avait pas le droit de sortir seule, pas le droit de voir mon père seule avant son mariage « tu imagines ce qu'auraient dit les voisins ? ».

À la fin du repas, on arrive à se soulever de la salle à manger au salon pour aller se poser devant la télé.

Première nuit du périple, au milieu des montagnes, sur un terrain encore connu.

Objet :Jeux de mots...

Hier mardi, c'était mon troisième jour de service auprès des candidats au rapatriement. Yann et Joumana et leurs deux jeunes enfants, Dalila, Mohamad, des amis d'ici sont partis avec 3000 de nos concitoyens. Les contrôles de passages étaient plus légers. C'était comme un flot furieux d'humains déshumanisés par la peur... Les plus chanceux allaient passer par Chypre, les autres ont dû faire 20 h de bateau pour rejoindre la Turquie. À Rome, on joue sur les mots, on joue sur les morts... Un cessez-le-feu, une trêve humanitaire... Ont-ils au moins parler de paix ? Il semble que ce ne soit pas leur objectif premier... Les éditions en français des nouvelles sur Radio Liban en sont à l'heure des bilans... Constat de

catastrophe humanitaire, économique, écologique... À l'écoute de cette litanie, je me demande comment le pays pourra se relever. Pour me changer un peu les idées, hier soir, j'ai accepté d'accompagner quelques amis dans un pub de la montagne. J'y ai vu le visage skyzophrénique du pays... Alors qu'au sud, on meurt, dans la montagne Chrétienne du Kesrouan, ou des milliers de beyrouthins se sont retirés, on se noie dans le bruit, les rires, l'alcool... Bonne santé, bon moral
Frédéric

Jeudi 27 juillet

-premier pas chez nos ancêtres-

Réveil qui se fait naturellement, sans réveil et assez tôt.

Le petit-déjeuner est préparé comme dans mes souvenirs: dans la cuisine, on trouve du café chaud, du pain, de la confiture et téta et geddo déjà levés et habillés depuis longtemps.

On se ballade toute la matinée dans Brigue.

Le soleil tape très fort, on commence le "bronzage routard".

Et puis on rentre déjeuner. On mange tellement qu'on ne peut que faire une sieste après. On est réveillé par un coup de fil du cousin cardiologue qui prend soin du coeur de geddo.

On repart en balade. Max veut qu'on aille marcher le long de la voie de chemin de fer car c'est là que le promenait geddo quand il était petit.

Puis on va arroser la tombe de la famille de Téta.

Étrange d'arroser les morts. On peut dire qu'on a commencé le pèlerinage sur les traces de nos ancêtres.

Après toutes ces émotions, on ne trouve rien d'autre à faire que de nous acheter des glaces avec les quelques francs qui nous restent. On rentre à

l'appartement avant de fondre à notre tour.

On s'assied tous dans le salon, téta et geddo commencent à nous raconter des histoires de la guerre...

J'ai l'impression que ce qui les a le plus marqué est le changement de visage qu'a eu la milice chrétienne, les phalanges, qui était censée les protéger : ils devaient faire à manger pour eux une fois par semaine "comme si c'était pour leurs propres enfants". Mais très vite ces "protecteurs" sont devenus moins corrects: impôts, menaces, vol de tapis, alcool... Ils fusillaient tous les musulmans qui passaient par Achrafieh, le quartier chrétien (mais ça, apparemment, c'était normal). Une partie de ce groupe est aussi responsable du massacre de « Sabra et Chatila » (deux camps de réfugiés palestiniens de Beyrouth-Ouest au Liban) qui a été perpétré, du 16 au 17 septembre 1982 et qui fit de 700 à 3500 victimes, principalement des réfugiés palestiniens.

Leur petit voisin les avait vus avec une tête coupée dans les mains, qu'ils avaient ensuite accroché à un pic. Téta se souvient d'enfants qui traînaient un chat mort derrière leur vélo, reflétant sûrement les horreurs aperçues. Puis ils nous racontent comment ils passaient le temps, se forcer à faire des farces entre eux, pour rire "car on a besoin de rire hein?" et "comme on était nerveux, on rigolait plus vite"...

"Mais allez hop, allez prendre votre douche c'est bientôt l'heure de la série".

Après ce rituel-émission, on dîne. Le gavage recommence...

Je m'en souviendrais quand j'aurais faim.

On regarde les nouvelles. De plus en plus de morts au Liban. Le Hezbollah répond avec plus de force prévue par l'armée israélienne. On parle d'un éventuel début de guerre. Comme si elle n'avait pas déjà débuté.

À vingt heure trente, on a rendez-vous chez la soeur de téta, tante Wandy, avec son autre soeur, tante Marianne.

Grandes retrouvailles:

"Ooooo mais comme tu ressembles à ta mère..."

"Que tu es belle"

“Une vraie jeune femme”

“Tu n’as jamais pensé à être mannequin ?” (ça, c’est la meilleure).

On monte sur la terrasse de l’immeuble s’imprégner de la vue de Brigue et profiter du vent qui souffle pour nous rafraîchir. On boit une eau minérale, et on a droit aux photos de mariage de notre cousin à Los Angeles.

On rentre sous une petite pluie.

Vendredi 28 juillet

-Escapade à la milanaise-

Je suis réveillée à 6h30 par teta qui s’était déjà levée bien avant nous pour nous faire chauffer des petits pains. Elle essaye de nous faire manger le plus possible afin que l’on n’ait pas trop faim en arrivant à Milan. Ils nous accompagnent à la gare et regardent le train partir.

Une heure et demie plus tard nous voilà sur le sol italien, qui nous monte vite dans le sang: on se dispute avec Max.

“Non mais reste près des sacs pendant que je vais au guichet.”

“ Laisse tomber ça sert à rien, on verra lundi”

“ Et on va dans quelle ville?”

“ Comment cela se dit en italien?”

Etc. etc.

Avec en plus aucune aide de la part des guichetiers italiens. En gros, il faut passer par Venise pour aller en Slovénie. Merci.

On prend le tram jusqu’à l’agence de publicité d’Elio Carmi, un ami de mon père chez qui j’avais fait un stage l’été précédent. On y dépose nos sacs.

Cette étape franchie (qui m’a déjà semblé très dure), nous passons à l’étape tourisme.

Parco Sempione, jusqu'à la piazza Duomo.

Et c'est déjà l'heure de déjeuner. Max rêve d'une bonne pizza, mais je lui rappelle notre budget et nous nous contentons d'un "repas supermarché", à base de pain de mie de jambon, le tout savouré sur le plot d'une petite place. Cela désespère Max, "il faut que je m'habitue", me précise-il (c'est son premier "voyage sac à dos").

Après cela nous partons à la recherche d'un objet sacré: un chargeur pour l'appareil photos de Max... il s'est rendu compte hier qu'il avait oublié le sien à Paris (hum, hum).

Niente niente, des grands aux petits magasins. On marche beaucoup et par une chaleur écrasante et moi j'ai mal aux jambes, je veux m'asseoir boire un café... Je vois dans les yeux de Max un désespoir de plus en plus grand.

On m'accorde tout de même une pause-café, qui par soucis d'économie et non par choix culturel se fera dans un fast-food (un euro le capuccino qui dit mieux). On se pose un moment avant que Max se mette à courir sur la piazza Duomo pour donner un peu de mie de pain aux pigeons. Il est ravi, il y en a même un qui monte sur son épaule. C'est dégueulasse, mais cela lui permet de retrouver sa joie de vivre.

On retourne à l'agence en traversant le parc Sempione. Elio nous y attend. Nous voilà en route pour Casale à travers les rizières, les grandes étendues écoutant sa douce voie hésitante dans la langue française. Nous allons directement dans sa maison de campagne. Max découvre la famille Carmi, il a l'air charmé.

On dîne. On découvre un dessert délicieux: pêches coupées dans un peu de vin et du sucre.

Puis "nos parents italiens" nous emmènent dans une des plus petite ville d'Italie manger une glace au café. On est trop gâtés.

Mais on est trop fatigués, alors à peine rentrés, nos lits faits, on s'écroule. Première nuit en Italie... « caldo y zanzaré » (chaleur et moustiques).

Samedi 29 juillet

-Dolce vita-

Réveil naturel. Petit-déjeuner préparé avec soin par Laura.

Elle nous conduit dans le centre de Casale Monferrato où Elio nous attend pour nous amener à Valenza. C'est une petite ville de la région du Piémont connue pour son savoir-faire dans l'orfèvrerie, ses bijoux sont exportés dans le monde entier. Notre père y fit ses études durant cinq ans dans les années 70. C'est là qu'il rencontra Elio, il était plus jeune que lui, mais était déjà prof de dessin dans son école....

On continue ainsi le parcours sur les traces de notre passé: "voilà l'école de votre père, son appartement, le bar où l'on aimait prendre des cafés..." Nous revenons à "la campagne" pour l'heure du déjeuner. Daria, la fille d'Elio est arrivée. Grandes retrouvailles!

Nous déjeunons avec la famille Carmi au grand complet. On mange trop bien, comme depuis le début du voyage. Ce n'est pas normal, j'espère que Max ne va pas s'habituer.

On tombe donc après le repas, on cède à la "dolce Vita" si douce...

Allongés dehors on somnole, on lit, on discute de cette année passée.

Trois heures plus tard Daria nous amène visiter les alentours: on va dans un tout petit village, en haut d'une colline, on boit un verre pour s'imprégner de la vue puis on fait un petit tour. Il n'y a que des vieux, assis devant leur porte qui nous regardent passer avec insistance. C'est assez étrange, on dirait que la vie est arrêtée.

Puis nous allons prendre l'« apéritivo » sur une autre colline. Des amis de Daria nous rejoignent.

La "dolce vita" continue. Le bonheur complet s'il n'y avait pas ces foutus moustiques qui nous poussent à partir. Nous allons dans un restaurant, on reboit du vin, Max s'endort.

On reste encore un moment, tout le monde discute autour de nous, en italien, donc on ne comprend pas tout. On rentre finalement dormir dans

l'autre maison des Carmi, à Casale.

J'ai l'impression que cela fait des semaines que l'on est parti, alors qu'en fait, cela ne fait que quatre jours. Réflexion sur la relativité du temps...

Comment un jour de voyage passe comme une semaine de la vie quotidienne. Donc pour vivre plus longtemps, il suffit de voyager.

Dimanche 30 juillet

- De Casale à Venise-

Je me réveille en me grattant... Je me suis faite dévorer par ces saloperies de moustiques. Elles m'ont même piqué à travers mon jean.

Daria a trop mal à la tête, elle préfère dormir alors elle nous laisse les clés pour qu'on puisse aller faire un petit tour de Casale. On y sent une ambiance heureuse et familiale.

Il est l'heure pour nous aussi d'aller rejoindre le reste de la famille à Montana, leur maison de campagne, pour le repas dominical. À la table s'ajoute la « Nona » (la grand-mère) et l'oncle. Les plats tournent, les uns plus délicieux que les autres, des fruits et de la glace.

Évidemment après ça et un bon café, on ne peut que s'écrouler au soleil pour le restant de l'après-midi. Le temps passe vite, je vois déjà Laura nous préparer les sandwichs pour le train.

Nous partons avec Daria à Venise, car elle y fait ses études et nous a proposé de faire une escale chez elle.

Elio nous conduit à la gare et nous quitte sur un "à l'année prochaine!". Je quitte à regret ma famille italienne, mais il est temps d'avancer plus vers l'inconnu.

C'est parti pour quatre heures de train. À peine sorti du train, on rentre dans une carte postale. Daria nous initie au "sprint vénitien" jusqu'à chez elle. On parcourt les petites ruelles, nos gros sacs sur le dos, par cette

chaleur moite. Max a l'air horrifié par le côté TROP romantique de cette ville.

À peine le temps de changer de t-shirt et nous voilà dehors avec en plus, une des coloc de Daria.

On commence par une fête reggae qui a fini trop tôt. Puis on boit un Spriz. C'est délicieux, c'est l'apéritif le plus populaire à Venise, il se compose de vin blanc, d'eau de Seltz auquel vient s'ajouter un alcool plus ou moins amer comme du Campari, de l'Apérol ou du Cynar, qui lui donne respectivement une couleur rouge, orange ou noire ambrée. On y rajoute en général une olive et une rondelle de citron ou d'orange.

Nous sommes dans un décor théâtral.

Avec Daria qui court partout saluer tous ces amis, mes boutons de moustiques qui commencent à vraiment trop me gratter et des Italiens qui nous parlent du coup de tête de Zidane.

On rentre en passant par la piazza San Marco. Wahou...

Il est déjà trois heures du matin.

C'est très étrange de vivre ces morceaux de vie avec ces personnes, d'autant que Daria et ses amis font une école similaire à la mienne. C'est comme la possibilité d'une autre vie..."ma vie aurait été comme cela si j'étais née en Italie...". On croit que notre mode de vie est "normal", mais voir qu'il y en a d'autres est assez déroutant car il remet le nôtre en question.

Objet : Cana 2

1996-2006 Même lieu dix ans plus tard, même catastrophe humanitaire, même bêtise humaine, même violence gratuite, mêmes morts inutiles...ou presque... Cana dix ans plus tard, c'est la même vision d'horreur des corps ensevelis sous les décombres, des mères explorées, des ballets d'ambulances... Il y a dix ans de cela, les martyrs de Cana avaient été la principale cause de l'arrêt de l'opération « les raisins de la colère ». Aujourd'hui, ces 57 morts (dont 32 enfants) émeuvent le monde entier... Et même Mme Rice est touchée... Mais pas Ehud Olmert, ni son cabinet, ni son Etat

Major... Alors là il faut vraiment qu'ils se mettent à parler de cessez-le-feu, c'est plus tenable (même si dès le début ce n'était pas tenable). Toute l'hypocrisie du monde ne peut plus être la seule position tenable... Les libanais aujourd'hui se rallient au Hezbollah. Ils ne peuvent se tourner que vers les hommes qui défendent leur fierté, leur identité, leur libanité... Mon cri se mêle ce soir à ceux qui ce matin s'en sont pris à l'immeuble de l'ONU... Messieurs les dirigeants, faites quelque chose, n'ayez pas peur ! Mes conditions de vie sont toujours idéales. En sécurité, ne manquant de rien sinon de paix...

Bien à vous

Frédéric

Lundi 31 juillet

-Journée vénitienne-

Tout le monde a décidé de dormir un peu ce matin, ce qui fait que Max et moi ne sortons de l'appartement qu'à midi. Nous avons une grande mission: aller à la gare sans se perdre. On y arrive sans peine. Normal c'est indiqué à chaque coin de rue. On réserve notre billet pour demain matin, direction la Slovénie!

On rentre déjeuner chez Daria. Il y a ses deux coloc et des amis à elles. PASTA. On a du mal à parler, enfin disons même qu'on ne parle pas du tout. On finit devant la télé à regarder les vidéos de Paulo, un garçon de leur classe. Vraiment parallèle avec ma vie à Strasbourg (sauf qu'à la fin, tout le monde a applaudi). Ils ont l'air de bien s'amuser.

Daria nous "amène en promenade" dans les ruelles de Venise.

On crève de chaud.

Max fait des photos de touristes et Daria marche toujours aussi vite.

On rentre prendre une douche, très vite, car on doit aller prendre le bus pour Chioggia (petite ville à côté de Venise). Sprint, on manque de le louper, on monte dedans en sueur. Paulo est déjà dedans.

Une heure plus tard, on arrive.

Ilaria, la coloc de Daria nous attend. Elle est très jolie, elle a été élue "miss université" cette année. Nous sommes dans son village et ce soir justement c'est la " festa del villaggio"!

On commence par manger des gnocchis au milieu du village en fête.

Puis le fameux café.

Et le moment fort de la soirée: le résultat du pari sur le poids de ce pauvre porc.

Et les tours d'auto-tamponneuses...

Mais c'est le moment de prendre le dernier bus. On s'est bien amusé, on rentre exténués.

Dernière nuit en Italie...

Objet : Assez...

Journée de deuil national. Depuis deux ans, je commence à en avoir marre de ces journées où sur toutes les radios ou toutes les télévisions, on diffuse de la musique classique. Assez de ces journées de deuil national où le peuple libanais pleure toutes les larmes de son corps parce qu'on a tué son Premier ministre, le rédacteur en chef d'un grand journal ou 57 de leurs concitoyens... Assez de ces journées où l'on ne veut plus croire en l'homme...

Très affecté

Frédéric

Mardi 1er Août

- En route vers l'inconnu-

Notre train est à neuf heures. Je fais mon économe en décidant qu'on doit marcher avec nos gros sacs sur le dos pendant vingt minutes plutôt que de

prendre le bateau-bus à cinq euros.

Voilà, sauf qu'évidemment je n'avais pas prévu qu'au bout de dix minutes, il se mettrait à pleuvoir des cordes... Résultat, on quitte Venise trempés jusqu'au os et on a trop froid dans le train.

Max en a marre de mes restrictions financières, il nous achète de quoi survivre : du café et des croissants. On est dans un compartiment avec d'autres "routards", un groupe d'irlandais. Le voyage commence vraiment. L'inconnu, les rencontres...

On passe la frontière slovène. Première impression : Vert, vert, vert.

On arrive vers 13h30. Les premières galères aussi. On passe au point info touristique pour prendre une carte avec les noms des auberges. On marche dix minutes: complètes. Vingt minutes plus loin: elles sont aussi complètes. Mais la réceptionniste nous donne l'adresse d'une autre auberge où il y a de la place. À peine sortis, il se met à pleuvoir comme ce matin, on n'en peut plus et en plus on est parti dans le mauvais sens, on se retrouve au bord d'une autoroute. Une demi-heure plus tard et trois cents litres d'eau tombés sur nous on arrive au "Most hôtel". Max s'installe devant Internet et ne veut plus quitter l'hôtel.

Alors je vais faire mes premiers pas dans Lubjana seule, sous la pluie avec mon beau k-way vert et bleu. Tout d'abord je vais à la gare pour chercher les horaires pour notre prochaine destination, Rijeka. Nous partons jeudi à 6h20. Et pour une fois pas de supplément à payer!

J'erre un peu, il a cessé de pleuvoir, je retourne à l'hôtel chercher Max pour qu'on aille se promener.

Je suis trop enthousiasmée par ce nouvel endroit! C'est hallucinant comment mon humeur peut changer au cours d'une journée, je traverse différents états totalement opposés, comme un peu le climat d'aujourd'hui. On marche dans le centre, on est toujours à la recherche du chargeur sacré.

La vendeuse d'une petite boutique de photo nous dit d'aller chez "bing bang" dans la zone industrielle. On y croit, on s'attache à tous les espoirs. Et l'on trouve que le nom sonne bien... Bien décidés on y va même à pied. On marche une heure. Au moins on découvre des lieux pas touristiques. À

la fin, on se perd, on demande notre chemin à un adolescent qui passe par là. Il nous propose de nous accompagner cela a l'air compliqué à expliquer. Je reste sceptique et méfiante m'attendant à ce qu'il nous braque ou plus gentiment nous demande des sous à la fin (le chemin dure dix minutes alors j'ai le temps d'imaginer toutes les possibilités). Mais en arrivant devant le "bing bang", il nous dit au revoir avec un gentil sourire d'adolescent gêné.

On hallucine un peu.

Bon évidemment pas de chargeur dans ce magasin. Max va voir dans un autre pendant que je vais faire des courses alimentaires. Il revient bredouille et en plus il est désespéré par mes achats.

Il est déjà plus de vingt heures, on prend le bus pour rentrer. On n'a pas de monnaie alors le chauffeur nous fait monter gratuitement. On hallucine de nouveau.

Arrivés à l'hôtel, on se fait à dîner, les pâtes gagnées la veille par Max.

Voilà donc le premier contact avec ce pays, sur lequel je ne sais absolument rien, auquel je ne m'étais jamais intéressée, duquel, on peut dire, j'avais ignoré l'existence. J'ai hâte de mieux le découvrir demain.

Mercredi 2 août

- Journée slovène-

Dehors... c'est toujours le déluge.

Mais on ne peut pas attendre que la pluie s'arrête, c'est notre seul jour complet ici.

Objectif de la journée: essayer de comprendre un peu mieux cette ville, ce pays en découvrant son l'histoire. J'ai honte face à mon manque de culture sur le passé des pays de l'Est. Il va falloir profiter du voyage pour combler ce vide.

On commence donc par le musée de la ville.

On est très bien accueillis. Le guichetier nous remet un plan en nous expliquant l'itinéraire à suivre. Le musée est très bien fait: l'histoire du pays de l'Antiquité à son entrée dans l'union européenne. Je m'attarde surtout sur son histoire au vingtième siècle, qui a été toujours un peu floue pour moi. J'ai noté quelques grandes dates :

En décembre 1918 : Les territoires Serbes, Croates et Slovènes furent réunis pour la première fois en un seul et même royaume. Il comportait trois religions, deux alphabets, quatre langues et encore plus de nationalités.

En 1929 : l'État est renommé Yougoslavie.

En 1941 : Le pays fut divisé en trois régions : le Sud, jusqu'à Ljubljana, fut annexé par l'Italie fasciste, le Nord occupé par les Allemands, et une petite partie au nord-ouest, par les Hongrois. Partout, les Slovènes furent soumis à des politiques brutales de dénationalisation et d'assimilation.

En 1969 : La volonté d'ouverture des Slovènes se fit de plus en plus forte et se concrétisa par le projet d'autoroute vers l'Italie. Le projet fut interdit par le gouvernement de la fédération, ce qui provoqua la démission du gouvernement slovène de l'époque.

Le 23 décembre 1990 : 88 % de la population slovène se prononce par référendum en faveur de l'indépendance.

Le 25 juin 1991, la République de Slovénie déclare son indépendance. Une guerre de 19 jours avec la Yougoslavie, presque sans effusion de sang, s'ensuit. Après une forte opposition dont a fait preuve la Slovénie, l'Armée populaire yougoslave retire ses forces.

En mars 2004, la Slovénie devient membre de l'OTAN et de l'Union européenne le 1er mai 2004.

Le 1er janvier 2007, elle abandonnera sa monnaie, le tolar, au profit de l'euro, devenant le treizième pays à rejoindre la zone euro .

Je profiterais de la suite du voyage pour combler mes lacunes.

Pendant ce temps-là, Max « performe ». Je lui montre un homme avec le même appareil photo que lui et, ni une ni deux je le vois aller lui demander de recharger sa batterie. Son envie de prendre des photos lui enlève sa

timidité.

La tête un peu plus remplie nous montons jusqu'au château qui surplombe la ville. La vue n'est pas très dégagée à cause de la pluie. Il y a un mariage.

On redescend dans le centre, on rêve de s'asseoir au sec. On y reste un moment afin d'écrire dans nos journaux et de reposer nos jambes.

Restaurés et reposés nous nous rendons au musée d'art moderne. Le parallélisme que l'on peut faire avec ce qui se faisait et se fait en France et dans le reste de l'Europe est étonnant. Comme si vivre à la même époque suffit à unir les esprits, à les faire évoluer de la même façon, vers la même direction, alors que la culture et l'histoire de chaque pays est différente.

Pas tant que cela en fait peut-être.

Ensuite direction vers le "musée des arts graphiques". Malheureusement la collection permanente "is closed", mais nous avons tout de même la chance de voir l'exposition d'un créateur de costume croate. C'est très beau, il y en a pour tous les goûts.

On rassemble nos dernières forces pour partir à la recherche du musée d'histoire de la Slovénie. Évidemment on se perd, on se retrouve dans la forêt derrière une piscine. On tombe nez à nez avec des militaires et leurs chiens qui paraissent sortis d'une expédition de spéléologues. Ils nous indiquent le chemin. On a du bien les faire rire.

Il nous reste quinze minutes pour visiter le musée. On voit des photos de la guerre diffusées en diaporama. Je ne savais pas qu'un tank pouvait écraser un camion.

On rentre dans le centre faire des courses. Max désespère de plus en plus sur mon régime alimentaire économique.

Je dîne pendant que Max récupère sa batterie chargée, il revient ravi. Je discute dans la cuisine avec Francis, un irlandais "teacher", très sympa. Il attend que la pluie cesse de tomber pour aller gravir une montagne. Il m'apprend:

- Qu'il y a moins de quatre millions d'habitants en Irlande.

- Qu'il a cinq soeurs et trois frères.

- Qu'il fait des tableaux et me montre les photos.

Il est ravi d'avoir parlé français, mais on doit aller se coucher, il est déjà

tard. Voici notre "journée slovène" qui touche à sa fin.

Objet :Dead or alive ? who knows...

Salut Pierre,

Bien sûr que ton mail m'est parvenu et les photos avec... Je dois t'avouer que je n'ai pas ri à toutes tes blagues... la situation est assez terrible. Ça commence à être long... Et puis tous ces morts... Ces destructions... C'est au-delà de ce que tu peux imaginer... Au-delà de mes forces parfois... Mais il faut tenir et vivre...

Parallèlement à tout cela je vis quelques drames personnels... Mon parrain vient de mourir dans d'atroces conditions, piétiné par ses chevaux... Mes parents ne m'ont appelé que deux fois depuis le début du conflit... Mon boulot est plus que jamais remis en question... Ma foi est réduite à rien... Même si les jours prochains risquent être difficiles, je pense que l'issue du conflit est pour dans une dizaine de jours... Une fois que la zone sud aura été nettoyée par Ts'al et qu'une force intérimaire sera installée. Ma situation de célibataire-étranger est une sorte de sauf-conduit, je n'ai à craindre que pour moi et beaucoup de monde ici veille à ce que je sois dans les meilleures conditions. Je suis en contact avec les services de l'ambassade qui pour le moment n'ont émis aucune consigne particulière depuis les rapatriements massifs de ces deux dernières semaines. Tant que je suis ici, je (tente de) garder espoir... Tant que je suis ici, je vois les choses se dérouler sans le regard que nous impose les télévisions françaises. Je suis branché sur RFI (les analyses faites depuis Paris sont assez justes). Nous avons des flashes toutes les heures en français pour nous informer de la situation. La nuit dernière a été terrible dans la Békaa, mais à Beyrouth tout est calme et normal. Il y a eu un mouvement de panique en début de semaine, on a annoncé une pénurie de carburant. Un certain nombre de stations sont fermées maintenant mais le ministre a annoncé l'arrivée de tankers de Syrie. Autre

conséquence de ce début de pénurie, les coupures d'électricité sont plus fréquentes, mais ça on a l'habitude... À l'école, le foyer accueille plus de 200 réfugiés des quartiers sud, et la cuisine centrale assure un millier de repas pour les réfugiés des centres alentours. La solidarité inter communautaire marche encore.... Je ne suis pas inquiet outre mesure, ne le sois pas (trop) pour moi... Je suis très touché de savoir que la communauté de Ligugé a à coeur de porter le Liban dans sa prière... Prends bien soin de toi et écris- moi de temps en temps...

Amicalement

Frédéric

Jeudi 3 août

-Rijeka sous la pluie-

Le réveil sonne tôt. Très tôt. Dessin

Notre train quitte à 6h20. On passe la frontière et trois heures plus tard environ nous voici à Rijeka.

Première étape de survie dans cette jungle urbaine (ce n'est pas que cette ville paraisse hostile, au contraire, c'est juste l'image que j'ai de nous, avec nos gros sacs à dos, cherchant un endroit pour dormir et à manger. On retourne à l'état animal, préoccupés par nos besoins vitaux avant tout). On marche jusqu'au "i", où ils nous indiquent comment aller à l'auberge de jeunesse.

On prend le bus 2 et nous y voilà. Là, cela semble un peu compliqué. On dirait qu'il ne reste que deux lits, dans deux chambres séparées mais il y a deux filles qui vont peut-être les prendre mais ce n'est pas sûr car elles préfèrent être dans la même chambre. Leur réflexion dure longtemps mais finalement tous s'arrange, on a tous un lit mais Max et moi dans deux

dortoirs séparés.

Je suis rassurée. Enfin jusqu'au moment où je monte poser mes affaires et rencontre mes compagnons de chambre. Deux français à l'âge indéfinissable qui marchent lentement de long en large et de gauche à droite, doucement, en murmurant des paroles incompréhensibles.

Drogés? Sous médicaments? Dans une secte? Ou philosophes?

Quoi qu'il en soit je redoute le moment d'aller me coucher.

On marche jusqu'au centre ville et on commence vite à tourner en rond.

On cherche un endroit pour déjeuner, mais l'heure du repas semble passée pour les Croates. On se retrouve à manger un (bon) sandwich sur une terrasse. On est ravis car c'est un sandwich croate.

Je commence à m'angoisser pour la nuit de demain, nous avons décidé de partir pour la capitale, Zagreb (vu le temps d'aujourd'hui notre journée plage est annulée, et notre bronzage aussi), et la seule auberge dont nous avons l'adresse est complète toute la semaine. Bon on verra sur place.

Mais on ne peut pas rester deux jours ici.

On se pose dans un café. Il pleut à torrent, on est quand même sous des parasols.

On continue la visite, on marche le long du port, puis on se repose à nouveau à la terrasse d'un café.

La visite continue mais entrecoupé par d'énormes averses. On s'abrite dans des magasins ou sous des porches.

On ne sait plus quoi faire, on finit dans la bibliothèque municipale. Max n'a pas l'air enchanté. Mais je trouve le rayon "graphisme" avec des livres de dessins trop bien! Je suis ravie!

On arrive à 19h00, on se dit qu'on peut dîner. On se reprend un sandwich pour ce soir et aussi un pour le déjeuner de demain. On profite d'une éclaircie pour rentrer à pied à l'hôtel. J'ai peur d'aller dans ma chambre et Max n'envisage pas de changer de chambre. Vengeance froide.

Les deux "fous" sont étendus sur leur lit, habillés, les yeux grands ouverts, sous cette lumière grise. C'est effrayant surtout qu'il y a une coupure d'électricité.

J'erre dans la chambre de Max, me prend un thé dans le hall, on se fume

une cigarette du soir et on va se coucher. Je me pose sur mon lit et tout de suite après, l'un d'eux commence à me parler:

« -Alors comme cela vous parlez français? La France s'arrête ici... Voilà où nous cachons nos handicaps... Il y a tout ici, sauf des machines à laver. Et des sèches cheveux...”

Et j'en passe et des meilleures. Tout cela dit sur un ton solennel et fort. Il me dit qu'il est informaticien, en vacances en Yougoslavie. “Il s'est perdu dans la matrice” comme dit Max.

Je m'endors toute habillée, sans douche ni brossage de dents.

Objet : Après la guerre...

Cher Matt, Tes questions sont justifiées, pertinentes, intelligentes et rares...je ne me vois pas te refuser ma lecture des événements. Cependant, les propos qui suivent n'engagent que moi, ils ne sont que le reflet de la vision que j'ai des événements....

matthieuas@____.com a écrit : *Mon cher Frédéric, 10 jours. Ça paraît tellement court (si seulement ça pouvait être 10 jours, et pas un de plus) et tellement long (il suffit d'une seule journée pour détruire une année de travail).*

Une année!!! Dix de reconstruction ont été mises à sac en quelques nuits. Le Liban était en train de se relever, de redevenir ce paradis terrestre d'avant 1968...

L'avocate avec qui je partage mes nouveaux locaux organise vendredi une réunion d'avocats libanais.

Moi samedi matin, je descends au Centre Ville pour une grande manif de protestation sur la place des Martyrs.

Continue de me raconter. Peut-être peux-tu m'éclairer : pourquoi le Hezbollah lance des roquettes sur Israël ?

Tout a commencé il y a très longtemps.... Je ne peux pas remonter à la guerre des six jours, qui a fait de la Palestine un pays sous occupation israélienne. L'événement déclencheur (du 12 juillet) a

été une incursion israélienne sur le territoire libanais. Une opération punitive du Hezbollah a permis la capture de 2 soldats israéliens.

On me dit qu'ils veulent récupérer un territoire du Sud Liban occupé par les Israéliens en violation avec une recommandation de l'ONU. Est-ce vrai ?

Il y a le hameau de Chebaa, dont on ne sait pas à qui il appartient. À la Syrie, au Liban, à Israël...ce hameau est sur le territoire israélien, selon une résolution de l'ONU, il doit être restitué ...à la Syrie!

Est-ce pour d'autres raisons ?

La réalité est beaucoup plus complexe. Il faut bien intégrer l'idée que le Liban n'est qu'un terrain d'affrontement pour deux grandes puissances mondiales: les USA (et le Lobby juif) et l'Iran (qui soutient et finance le Hezbollah).

Pourquoi le gouvernement libanais ne se désolidarise pas du Hezbollah ? On me dit que le Hezbollah est un pouvoir incontournable au Liban. Est-ce vrai ?

Le Hezbollah est un parti politique libanais qui dispose de 20 sièges à l'Assemblée nationale et de deux ministres dans l'actuel gouvernement. Sa position au niveau national est importante en nombre de sympathisants directes (ceux qui votent Hezbollah et qui bénéficient de leurs services sociaux, écoles, universités...) et indirectes (ceux qui reconnaissent en lui, la puissance armée qui a permis le départ des troupes israéliennes du sud Liban en 2000 et conséquemment le départ des troupes syriennes en 2005). Le gouvernement actuel, les partis d'opposition et le président (fantoche et pro syrien) ne peuvent reprocher au Hezbollah de faire ce que l'armée libanaise ne peut faire elle-même. Le Hezbollah c'est 40000 hommes (réservistes armés jusqu'aux dents, fanatiques

pour la plupart). Difficile de se désolidariser dans ces conditions...

Pourquoi 82% des Israéliens approuvent cette guerre ? Pourquoi ne trouvent-ils pas que tout cela est affreusement disproportionné ? Ont-ils réellement l'espoir de faire disparaître le Hezbollah ? Ou font-ils cette guerre en sachant qu'ils ne viendront pas à bout du Hezbollah ? Et dans ce cas pourquoi la font-ils ?

Je ne peux me prononcer sur les positions israéliennes. Avec toute l'objectivité qui est la mienne, je les désapprouve tout à fait.

Mes questions sont sans doute un peu stupides. Mais ça m'intéresserait d'avoir ton avis sur toutes ces questions. Je t'inviterai à dîner quand tu reviendras à Paris.

Ce sera avec grand plaisir!!! Il y aurait tant à dire sur la situation actuelle et sur les origines de tout ça!...après la guerre...

*Je t'embrasse fort. Moi aussi
Mathieu*

Vendredi 4 août

- Zagreb, jour 1-

Le réveil sonne à 6h00. J'ai déjà les yeux à moitié ouverts: il ne faut pas loucher le train, je ne veux pas rester une journée de plus ici.

Par mesure de sécurité, je vais voir si Max est réveillé: son réveil n'avait pas sonné.

Vite vite, on va en bas de l'hôtel attendre notre taxi: le réceptionniste nous en avait commandé un la veille, nous disant bien clairement qu'à deux, cela nous reviendrait moins cher que le bus... oui, oui... C'est le double en

fait. Toujours rester sur la défensive. Mais cela nous permet d'arriver bien à l'avance à la gare.

Au bout de deux heures passée dans notre train aux sièges de velours violets, si confortables, on nous prévient que l'on doit changer. On se retrouve dans une gare idéale pour tourner un film. Le décor: il pleut des cordes, tout est gris et humide. Les hommes sur le quai ont le visage très dur avec un regard terrible et profond. On sent qu'ils ont souffert durant leur vie. Ils parlent fort dans une langue incompréhensible et nous on est là avec nos sacs à dos et nos gueules d'adolescents épargnés de toute misère, qui partent à la recherche d'aventures car on s'ennuie dans notre pays. "Jeune coq et jeune poule" en vadrouille, comme aurait dit mon compagnon de chambre d'hier soir.

On continue tout de même notre chemin jusqu'à Zagreb. On galère moins que les autres fois car j'avais pris des adresses sur un guide. À peine sorti du train, on se dirige en tram vers la cité universitaire qui accueille des touristes pendant l'été.

Premier contact avec cette ville: bien plus de contraste que dans les autres villes visitées, autant au niveau de l'architecture que de la population.

La cité U "is not full". On est ravi.

On pose nos sacs, je prends une douche, Max va déposer ses affaires au lavomatic.

On repart à la gare chercher les horaires pour Budapest. Aïe, pas de train de nuit mais un à 5h00 du matin. Je sens Max de moins en moins enthousiaste.

En route vers le centre, on s'arrête dans la "modern galéria". Trop bien, de tout au niveau de l'art moderne et un peu avant.

Max se traîne de plus en plus et moi, aussi fatiguée, sa non-réactivité face à de nouvelles choses m'énerve de plus en plus. On décide donc de se séparer après le déjeuner.

Munis de mon plan, je me rends au "musée de la ville", mais le temps que je le trouve, il est déjà fermé. Je passe par des rues charmantes avec des pavés, des petites maisons fleuries. C'est très calme...

Une église avec des tuiles colorées...

Je marche jusqu'à un autre musée, le seul encore ouvert. Je ne me perds pas trop, mais arrivée devant je me rends compte que c'est un musée d'objet qui ne me tente pas trop. Je m'arrête dans un cybercafé. Pas de grandes nouvelles. Je parle avec Mathieu sur MSN qui me demande:

"-Mais pourquoi tu voulais partir au Liban?

- Je ne sais plus

-Mais ce n'est pas ton histoire, c'est celle de tes parents."

Il a raison, je commence à douter de mon projet. Je ne sais plus à quoi il sert, s'il est réellement valable, sincère ou si c'est encore une de mes comédies.

Je regarde les informations: la situation au Liban est dramatique, il est bombardé de façon à le couper du monde, donc des ravitaillements en armes, mais en nourriture par la même occasion. Les libanais vont mourir de faim et finir par se manger entre eux.

Que faire? Et pourquoi en faire une histoire personnelle? Je ne sais plus si on voyage bien, allons visiter les bons endroits, réfléchissons bien.

Où cela va me mener? Je ne me sens pas à ma place pour parler d'une guerre que je n'ai pas vécue. Ce n'est pas à moi d'en parler et je ne vois pas à quoi cela servirait.

Rien ne peut arrêter les guerres dans le monde.

C'est en ruminant ces idées que je rentre sous la pluie, en plus, à la cité U. Il est presque 20h00, Max est profondément endormi tout habillé. Je fais cuire des pâtes dans ma popote qui a du mal à supporter les plaques électriques. Max se réveille et mangeouille. On en peut plus on se couche tout de suite après, on a besoin de sommeil.

Je suis un peu triste. Si quelqu'un pouvait me dire si j'emprunte le bon chemin... Mais pour aller où?

Objet : Nuit sans sommeil...

Les yeux rougis, les paupières lourdes, un goût amer dans la bouche et dans le cœur... Toutes les heures à partir de 1 h du matin, les murs et les fenêtres de l'appartement ont vibré très fort sous l'impact des bombes des chasseurs israéliens. Impossible de se

rendormir entre chaque salve. On pouvait suivre en direct les bombardements à la télé. Recroquevillé sur le canapé, j'ai assisté en direct au lever du soleil sur les quartiers sud de la Capitale... Vers 7h du matin, la dernière détonation a été la plus inquiétante, pour la première fois, elle a résonné au nord et pas au sud... Les ponts de l'autoroute qui relie Beyrouth au nord du pays, à la hauteur du Casino du Liban, ont été partiellement détruits. C'est un nouveau pas dans l'escalade de la violence gratuite et aveugle... C'est dans cette ambiance, un peu irréelle, que ce matin j'ai signé un nouveau contrat de coopération internationale pour deux ans avec la fondation Al Kafaat. Avant cette signature « historique », avec M. Raif nous avons fait le point sur la situation au Liban et sur l'avenir de notre projet d'école-entreprise. Si le cessez-le-feu est signé dans une semaine, on peut envisager une rentrée début novembre, avec un afflux d'élèves dû aux déplacements de la population vers la Capitale et l'occupation massive des écoles publiques qui ne pourront fonctionner normalement avant longtemps. Le soleil est radieux, il fait chaud, Beyrouth se remet de ses émotions nocturnes... Bonne journée à vous.
Frédéric

Samedi 5 août

Zagreb, jour 2-

Grâce à notre petit-déjeuner servi à la cité U entre 7h00 et 9h00 nous en savons un peu plus sur les habitudes alimentaires croates. Au choix: des œufs durs, des saucisses, du fromage blanc ou des pêches en sirop. Il est 9h30, on se dirige vers le centre en tram. On avait lu hier qu'aujourd'hui était un jour férié. C'est le « Jour du Souvenir national »

qui commémore la libération en 1995 de Knin, fief depuis août 1990 des séparatistes serbes, par les forces croates, lors de « l'opération tempête ». C'est une opération lancée par le gouvernement croate, devant l'échec de la voie diplomatique. Elle est une des plus importante du conflit : en moins de quatre jours, la Croatie reprend le contrôle de la majeure partie de ses territoires occupés par les Serbes. La Croatie fut en guerre durant cinq ans et ses conséquences, au point de vue « identitaire », pour de nombreuses populations furent importantes. En effet, au début du conflit, en 1991, la population civile fuit en masse les zones de conflit armé : des milliers de Croates immigrèrent depuis la Bosnie et la Serbie, alors que des milliers de Serbes migrent dans le sens contraire. Dans beaucoup d'endroits, de nombreux civils sont expulsés par les forces militaires, donnant lieu à une véritable épuration ethnique. En janvier 1992, la Croatie est enfin reconnue comme un état indépendant, alors les Nations unies imposent des cessez-le-feu. L'armée de la République Fédérale socialiste de Yougoslavie se retire de la Croatie, mais pas de la Bosnie-Herzégovine où la guerre ne fait que commencer. Alors entre 1992 et 1993, la Croatie accueille des milliers de réfugiés en provenance de Bosnie. Puis « L'opération tempête » créera un exode massif de la population serbe. Dans cet endroit du monde aussi, les hommes furent déplacés comme de vulgaires pions, par des joueurs désireux de gagner de la place sur le plateau.

Bon, donc c'est férié aujourd'hui. Évidemment tous les magasins sont fermés... Mais nous gardons espoir pour les musées... Nous luttons à travers les ruelles pour arriver au "musée d'histoire de Croatie", but de notre escale à Zagreb... "closed". La catastrophe. Seuls les drapeaux croates qui ont fleuri sur toutes les façades nous font apprécier ce jour férié.

On déambule ainsi dans les rues de la capitale toute la matinée à la recherche d'un musée ouvert... toutes mes espérances y passent:

- Musée d'histoire de la ville
- Musée d'art contemporain
- La maison des "artistes visuels" où j'imaginai déjà voir des centaines de

films d'animations les uns plus géniaux que les autres. Car Zagreb est une ville importante pour le cinéma d'animation. Elle a apporté, via son école une grande richesse au cinéma d'animation mondial. Tous les ans, il y a un Festival international du film d'animation, qui offre l'occasion pour de nombreux animateurs des quatre coins du monde de se retrouver.

La frustration est à son apogée.

C'est l'heure de manger à présent, nos besoins vitaux reprennent le dessus. On cherche vainement un petit restaurant bon marché pour goûter de la cuisine locale. Mais tout est fermé là aussi. On finit donc, un peu honteux, dans un fast-food. On n'aura pas goûté la cuisine croate (à part les sandwiches), ce soir, on doit manger le reste des pâtes, on n'a plus d'argent pour manger dehors.

On reste longtemps assis pour reposer nos jambes et écrire dans nos journaux.

On va visiter la fameuse cathédrale, tout en travaux. En redescendant vers le centre, on passe par un quartier trop sympa, avec pleins de bars et de cafés, cela doit être animé le soir. On sent que c'est une ville en pleine émergence, pleine d'espoir, où il y a encore pleins de choses à faire, à inventer. Les bâtiments délabrés entre les bars branchés le prouvent. Être jeune à Zagreb doit être bien différent que d'être jeune à Paris.

Puis on fait un autre tour touristique sous la pluie qui commence à tomber et on se retrouve dans le jardin botanique.

En remontant sur la place principale on discute de l'utilité ou pas des religions, sur le fait de croire en quelque chose.

Après que Max ait choisi de quoi manger pour le petit-déjeuner et qu'il ait râlé car je trouve qu'on n'avait pas besoin de jus de fruit, que l'eau c'est très bien, on retourne dans le quartier des bars. Après une longue discussion, on finit par manger une glace en marchant. On en conclut qu'on ne choisit pas ses frères et soeurs.

On rentre en tram. Je fais les pâtes devant Max qui a l'air terriblement traumatisé par cette nourriture et par le fait de manger dans un tupperware. On dirait un gros bébé.

À présent il est 21h15, on va aller se coucher.

Conclusion de cette journée: Les jours fériés font partis des imprévus du voyage... Mais je reviendrais à Zagreb! Pour profiter de ces cafés, de ces bars et de ces musées.

Objet :Tuer l'ennui

Bien chers amis,

Merci de vos messages. Ça me touche beaucoup et c'est un soutien très important pour moi dans la situation actuelle. Mon quotidien est toujours le même, presque routinier, souvent solitaire...

Globalement, je ne crains rien là où je me trouve... Je ne manque de rien... Sauf bientôt peut être d'essence... Les bateaux sont

bloqués au large de Chypre par les autorités israéliennes... Ce matin il fallait compter une heure d'attente devant les stations

services pour percevoir les 20 litres autorisés... Cette nuit, les chasseurs israéliens ont bombardé vers 4h30 les quartiers sud, des

immeubles, une station-service... Toutes ces bombes supplémentaires ne servent à rien, il n'y a plus personne dans ces

régions (et surtout pas des combattant du Hezbollah !)...c'est la politique de la « tabula rasa », la terre brûlée pour que rien ne

repousse, pour que le Liban ne se relève pas, qu'il ne fasse plus d'ombre à son prospère état voisin sioniste... Ce matin, pour tuer

l'ennui, je suis descendu au Centre Ville d'habitude si vivant! Tout était désert... Les devantures des magasins ont été vidées, les

bijoux des grands joailliers sont dans les coffres des banques, les baies vitrées ont été scotchées, on ne peut rien commander aux

terrasses des cafés... Place de l'Etoile, en face du Parlement, une exposition de clichés insoutenables des victimes des

bombardements...devant le palais du Premier ministre, qui devait recevoir la visite du secrétaire d'état américain pour le Proche-

Orient, une manifestation de sympathisants des différents partis nationaux...j'y ai vu les drapeaux du Hezbollah, du parti du général

Aoun, du Hamal...un semblant d'unité nationale...Les manifestants criaient des slogans qui ressemblaient à ceux du 14 mars 2005 et

qui demandaient le départ d'Israël du Liban...et la Paix bien sûr!
Beaucoup me demandent depuis la France si ils peuvent faire quelque chose... Ici, nous sommes impuissants, reclus, isolés du reste du monde, loin de ceux qui souffrent... Faites comme nous, attendez un retour à la raison des dirigeants des grandes nations, souhaitez que les intérêts américains ne prennent pas le pas sur la vie de milliers d'innocents (libanais et israéliens)... Restons en contact régulier.

Amicalement
Frédéric

Dimanche 6 août

-Hongrie, nous voici-

Le réveil sonne à 3h30. Aïe aïe. Hop vite on file, il fait encore nuit et froid. On marche durant quarante-cinq minutes avant d'atteindre la gare. Mauvaise surprise en arrivant. Le train a 75 minutes de retard... Puis 100... Puis 118... On attend transis de froid, les yeux mi-clos de 4h45 à 6h50, heure à laquelle on peut enfin s'effondrer dans le train, rempli de routards en route.

On passe la frontière, on a même droit à un tampon sur notre passeport. Le paysage change doucement, toujours autant de vert mais des maisons très colorées, toutes différentes les unes des autres.

Cette fois c'est l'hôtel qui vient à nous directement dans le train. Une jeune femme du "tourisme information" nous propose un choix d'auberges, à différents prix. On ne sait pas trop si c'est une arnaque mais les prix sont très raisonnables.

En descendant du train, elle nous emmène vers une camionnette avec d'autres voyageurs. On ne part pas tout de suite car ils regardent la

formule 1 sur leur petite télé.

On traverse Budapest. Wahou, on devine une architecture extraordinaire, un mélange harmonieux de plusieurs époques : baroque, art nouveau, moderne... Je sens déjà que je vais aimer cette ville.

On arrive à l'hôtel: un énorme building de vingt étages! On nous donne la clé pour notre chambre au dixième étage, l'ascenseur va trop vite! Les couloirs sont couverts de graffitis, en toutes les langues. Cela dégage un certain charme, j'aime bien.

Une douche, cinq minutes de répits et dehors avec plusieurs missions: changer des sous puis manger.

On marche, on marche, Max râle de plus en plus et moi aussi. On n'arrive pas à regarder cette nouvelle ville le ventre vide.

On se retrouve dans un petit restaurant de pancakes. Tout s'arrange sauf que finalement on mange trop.

On ressort tout ballonnés. Jamais contents. On traîne nos gros bides jusqu'à la veille ville: endroit touristique et pour cause, c'est magnifique!

On redescend en passant par un pont qu'ils ont rendus piétons pour l'été: un petit concert de jazz, de la musique et nourriture traditionnelle... Je suis charmée.

On marche vers la gare durant au moins 1h30. On prend les horaires pour Belgrade, c'est bon, il y a des trains de nuit. On a décidé de passer deux jours ici pour visiter sans courir.

Il fait déjà nuit. On mange une salade et prenons le tram jusqu'à notre "hostel favorite".

On rentre se coucher et faisons connaissance avec nos compagnons de chambre, deux italiens très sympathiques mais qui manquent de nous tuer par asphyxie en se mettant du déodorant avant de sortir.

Budapest est une ville qui ne fait pas partie de "notre itinéraire" initial, papa et maman n'y étant pas passé, mais nous n'aurions pas pu aller de la Bosnie à la Serbie en train car il n'y a pas liaison entre les deux pays.

Imprévu de voyage plutôt agréable!

J'ai parfois l'impression d'oublier pourquoi nous sommes partis. Ce voyage qui me semblait si important devient soudain plus agréable,

j'essaye d'y trouver "mon compte" pour en faire quelque chose de particulier, d'unique et d'inoubliable. J'espère que nous en ressortirons enrichis, plus forts et qu'il pourra intéresser d'autres personnes.

Lundi 7 août

- Marche dans Budapest-

Un jour gris se lève ce matin sur notre tour. Nous profitons de nos lits, soupçonnés d'abriter d'autres « voyageurs » que nous, jusqu'à 9h00. Notre camarade de chambre, l'Italien se réveille en même temps que nous, pestant contre son téléphone qui ne marche plus et sur son ami qui a découché. Après une douche, nous allons prendre notre petit-déjeuner hongrois pour 300 forints... C'est-à-dire à peu près un euro. Avec des cartes et des prospectus récupérés, j'essaye de préparer un parcours, mais en vain, il y a trop de trucs à voire, on va y aller un peu au hasard.

Pendant ce temps Max, d'humeur "reporter photographe" est en train d'effectuer un reportage sur notre Hostel, ses fresques murales, ses quatre ascenseurs du troisième millénaire, ses toilettes...

Nous voilà parti pour un tour de "Buda".

On commence par la visite d'une bretelle d'autoroute, à la fin de la journée, cette ville n'aura plus de secrets pour nous...

On remonte doucement vers ce qui nous semble être le centre. On passe par des endroits plus résidentiels que touristiques. Il y a plein de travaux, de chantiers, on sent l'endroit en pleine mouvance. Des bâtiments délabrés côtoient des merveilles architecturales à chaque coin de rue.

On fait une pause Internet qui nous emmène dans un couloir intemporel, très étrange cette connexion avec "l'autre monde".

Max a des nouvelles de Beyrouth par un ami libanais... Toujours pire,

aucune amélioration pour le moment.

Déjeuner dans un petit self. On découvre un peu la cuisine hongroise : une soupe sucrée salée... Très bon.

La ballade continue. On tombe enfin sur le centre, avec ses rues piétonnes. C'est assez agité, ça donne le tournis.

On finit par s'acheter un morceau de pastèque que l'on mange sur un banc. Puis on visite la fameuse "Basilique Saint Etienne" avec sa coupole de 96 mètres de haut! Mais la hauteur de la coupole n'est rien à côté de l'autre trésor qu'elle abrite: "la plus précieuse relique de Hongrie, la main droite momifiée du roi saint Etienne"... C'est dégoûtant, et de plus ils l'ont mise dans un château miniature doré, "un reliquaire", me dit Max.

Puis on prend l'avenue Andrassy. Elle fait partie du patrimoine mondial.

On sent étrangement un air parisien. Je lis plus tard qu'elle a été construite selon le modèle des grands boulevards français.

On se pose un bon moment dans un café. C'est agréable d'entendre un peu de musique.

On marche jusqu'à la "place des héros".

On se promène dans le parc derrière, remplis de touristes issus du monde entier.

On commence à ne plus pouvoir marcher... On se traîne jusqu'au supermarché où l'on s'achète des sandwiches que l'on mange sur un banc.

On prend le métro, le plus vieux d'Europe, jusqu'au tram. On descend une station avant notre hostel pour regarder de loin, parce que c'est payant, un concert qui fait partie du grand festival de musique qui se déroule en ce moment, le Sziget festival qui se tient chaque année depuis 1992. On rentre se coucher, avec un peu de difficultés car les Italiens sont partis avec la clé de la chambre.

Mardi 8 août

-Journée musée-

Dernier réveil dans notre hostel favori... On prend notre dernier petit-déjeuner hongrois et on prépare nos affaires la larme à l'oeil. On est prêts pour le "check out" de 10h00. Tram jusqu'à la gare où l'on dépose nos gros sacs à la consigne.

Et c'est parti pour notre journée musée.

- Le musée d'art contemporain. Très beau bâtiment moderne et collection permanente intéressante. Un peu petite tout de même.

- Musée national hongrois: au sous-sol "lapidarium" (pierres romaines) et à l'étage toute l'histoire de la Hongrie de la fondation de l'état aux années 90.

Il est presque 14h00, Max commence à émettre des grognements, il faut vite manger. On s'achète de quoi faire des sandwichs que l'on va manger dans le parc. C'est très agréable, il fait bon et beau, il y a des tables et des bancs. À nos côtés de vieux messieurs sont en train de disputer une partie d'échec. Ils n'arrêtent pas de se faire prendre en photos par des touristes. Dernier musée: le musée des beaux-arts: assez surprenantes: collections égyptiennes, grecques, romaines, des écoles italiennes du 12e au 18ème siècles, des peintures espagnoles, françaises et un étage entier de hollandaises.

Mais on n'en peut plus tout de même, on a mal aux jambes, chaque pas est une épreuve.

Il nous reste une ultime étape touristique: l'île Marguerite. On prend donc le tram qui nous dépose aux bords d'une bretelle d'autoroute, qu'on doit longer un bon moment avant d'accéder à l'île.

On traverse ce lieu rempli de joggers, jeunes, familles. On se traîne un peu, on s'assoit tous les trois bancs, pour finir face à une fontaine qui s'agite pour tenter de faire un pseudo spectacle musical sur un air d'opéra. De retour sur la terre ferme, on marche jusqu'à un restaurant repéré la veille. On arrive tant bien que mal à commander ce que l'on veut, je fais mes premiers pas en hongrois, cela fait rire la serveuse.

On déguste une délicieuse soupe aux petits pois sucrés, je fond.

On attend un peu plus d'une heure à la gare, qui nous montre une triste

facette de Budapest: famille de s.d.f au coin d'un feu, s.d.f suralcoolisé qui fait un show, le tout surveillé par des troupes de police qui rodent en fumant des clopes.

Mais je quitte à regret cette ville.

Mercredi 9 août

- Serbie, nous voici-

Après une nuit agitée dans le train, avec un sommeil entrecoupé par le contrôle des billets et le contrôle des passeports nous sommes définitivement réveillés à 6h00 à un arrêt où pleins de gens montent : une vieille veuve vêtue de noir, de jeunes parents avec leur bébé et deux hommes d'une cinquantaine d'années. Personne ne parle, mais tout le monde se dévisage du coin de l'oeil à travers les volutes de fumées laissées par leurs cigarettes. J'observe le paysage qui défile par la fenêtre. Cela m'effraie un peu d'aller dans un pays totalement inconnu et qui m'a l'air bien différent de ceux que nous déjà traversés.

Il est 6h30, nous voilà à Belgrade. On remplit nos obligations de routards:

- Regarder les horaires du prochain train que l'on prend (pour Sofia, demain à 21h00.)

- Change money. Découverte du Dinar Serbe.

Puis on se pose dans le café de la gare en attendant l'ouverture de l'office du tourisme. Ce qui nous permet de nous réveiller un peu. La très gentille dame, dans son bureau, constitué essentiellement de fauteuils et d'une carte clouée au mur, nous indique où se trouve l'auberge de jeunesse "cheaper".

Premier pas dans la ville, premier problème: les noms des rues sont en dans un autre alphabet, le cyrillique, mais les passants nous renseignent.

Il y deux immeubles complètement délabrés, enfin explosés plutôt.

Nous arrivons donc à l'hôtel qui "is not full".

Dans notre dortoir il y a un Australien qui dort en slip blanc.

Douche. Il faut bien choisir ses toilettes. Lavage de chaussettes.

On part à la découverte de cette capitale en passant chercher un plan à l'information touristique. En chemin, on goûte des spécialités locales : des beignets un peu gras, on aurait presque dû les essorer.

On marche dans le quartier "piétons". De grandes rues, de hauts immeubles, on se sent tout petit. On déjeune dans un fast-food local.

On commence à tomber par terre alors on va prendre un café. Mais la caféine n'a plus aucun effet sur nous, on se propose d'aller faire une sieste.

On rentre donc dans notre dortoir où l'Australien dort toujours. Je tombe dans un profond sommeil jusqu'à ce que Max me réveille à 16h00. J'ai fait un rêve extrêmement bizarre.

Belgrade était une ville qui flottait dans l'espace, sous une cloche en verre. Elle était dirigée par des "méchants". Tout le monde était comme dans une sorte de prison. Il y avait des clochards qui dormaient sur des bancs avec des squelettes momifiés, ou des gorilles. Les paquets de cigarettes se vendaient dans des sachets en plastique. Mais un jour, un ancien communiste (je voyais sa carte d'identité), s'énervait (à cause des paquets de cigarettes sous plastique, je crois) et tuait deux ou trois gardiens avec un pistolet. À partir de là commençait une révolte sous la bulle de verre... À mon réveil, Ivana (une fille serbe qui est dans mon école) avait envoyé un message à Max pour nous dire qu'elle était à Belgrade et nous donnait un rendez-vous ce soir. Ouf, elle va pouvoir me raconter le passé de son pays, cela me perturbe.

On part à la recherche des musées, on se perd et quand on en trouve un, il est fermé.

On erre donc dans les rues, descendant par le "quartier bohème": jolies rues pavées remplies de petits restaurants, de bars. On atterrit dans un quartier moins touristique mais sûrement plus représentatif de la misère qui règne encore. Nous jambes nous poussent dans un café où, conseillés par le serveur, nous goûtons un apéritif local.

On retourne à l'hôtel se faire une heure d'Internet. On prend des nouvelles de la famille, des amis et du Liban. Tout le monde va bien sauf le Liban, qui se fait envahir par voie terrestre par l'armée israélienne.

Nous voilà de retour en arrière.

On se prépare et on sort dîner.

À 22h00, nous allons à notre rendez-vous sous la statue d'une des places principales. On y retrouve Ivana, déjà assise à la terrasse d'un bar avec son copain et deux copains à elle.

On peut enfin poser les questions qui nous trottaient dans la tête:

- Pourquoi les bâtiments détruits devant la gare? Ce sont des bombardements de l'OTAN, c'était un Q.G militaire.

- Comment gèrent-ils les deux alphabets utilisés? Le cyrillique est appris à l'école en premier et le latin un peu plus tard. Ils jonglent avec les deux.

Puis ils parlent d'eux-mêmes. On leur raconte notre voyage. Ils trouvent cela hallucinant que l'on puisse voyager aussi facilement, sans visa. Pour eux c'est impossible.

Ils nous proposent d'aller dans un autre bar, une sorte de "confédération de voyageurs". En chemin, ils nous parlent des mauvaises habitudes qu'a laissées le communisme dans la mentalité des gens, qu'ils ont été habitués à être payé sans travailler, ou en travaillant très peu.

Le bar est dans un immeuble, rien ne l'indique sur la façade. C'est en sous-sol. La déco est entièrement faite par les habitués, qui à chaque voyage, doivent ramener un objet. C'est très chaleureux. L'ami d'Ivana nous raconte des extraits de Bernard et Bianca et d'un autre Walt Disney où un éléphant mange une cacahuète.

C'était une soirée très intéressante, enrichissante, qui nous a permis de voir la Serbie un peu plus de "l'intérieur"... Si l'on pouvait avoir des opportunités pareilles pour chaque pays!

On a aussi appris que pour se dire bonjour les Serbes se serrent toujours la main. La bise est réservée à la famille et aux très proches amis.

Jeudi 10 août

-Errance dans Belgrade-

Grasse matinée jusqu'à 9h00. Douche. On prépare nos sacs et on quitte notre dortoir où l'Australien dort toujours en slip blanc.

On va déposer nos gros sacs à la consigne de la gare.

Petit-déjeuner dans un café en face de la gare où le serveur insiste pour nous prendre en photo avec l'appareil de Max. Il découvre pour la première fois un appareil photos numériques. Troublant pour les deux parties.

Nous décidons d'aller au musée qui se trouve à l'extérieur de la ville. C'est tout une histoire. Pour y arriver nous devons traverser une bretelle d'autoroute, un chantier, puis un parc.

On croit d'abord que le musée est abandonné : il est tout rouillé, son jardin est sauvage avec des sculptures rempli de crottes d'oiseaux...

En fait non, il est ouvert et il y a une exposition temporaire.

À l'intérieur, trois autres touristes égarés. L'expo montre les sculptures conceptuelles d'un Italien. Pas très intéressant, surtout à voir ici.

Le bâtiment est complètement délabré, le toit en baie vitrée est cassé à certains endroits, laissant rentrer de l'eau en cas de pluie. C'est très triste.

On rentre vers le centre un peu dépité. On s'arrête dans un change où le guichetier nous fait la conversation et essaye de savoir quelle est notre équipe de foot française préférée et me demande :

- « Do you like alcool ? »

Ça on n'a pas compris pourquoi.

On s'arrête dans une sandwicherie, et on se pose sur la terrasse pour profiter de l'étrange paysage de Belgrade: des marchands de pop corn, des bus offert par des Japonais (c'est écrit dessus), des vendeurs de chiots et lapinos.

En remontant l'avenue on voit un petit enfant sortir des poubelles, tel un petit diable sortant d'une boîte, avec toute la gaieté et l'énergie qu'il y a dans ce jouet.

On ne se sent pas très à l'aise dans cette ville, on ne sait plus quoi faire.

On boit un café. Un jus de chaussettes.

Puis on marche dans l'avenue marchande, remplie de magasins de baskets à 60 euros alors que le SMIC est à peu près à 250 euros.

Je rentre dans toutes les librairies à la recherche de livres sur des artistes locaux, mais rien...

Il se met à pleuvoir, on marche jusqu'au quartier bohême se poser dans un café. On va manger une première et dernière part de pizza serbe, en vitesse car l'heure de notre train approche.

On récupère nos sacs à la consigne et hop, dans le train.

On se retrouve dans un compartiment avec deux françaises.

On discute un peu, l'une d'elles habite près de Strasbourg, et on tente de dormir car la nuit va être agitée :

-Contrôle des billets

-Contrôle des passeports

-Contrôle des billets

-Contrôle des passeports

De plus « un père et sa fille » sont venus dans notre compartiment et manigancent un truc bizarre. Le père n'arrête pas de regarder, déplacer ses sacs, il s'agite dans tous les sens, ouvre le toit du train avec un tournevis.

Enfin c'est dur de dormir dans toute cette agitation.

Vendredi 11 août

- Bulgarie, nous voici-

Le choc est immédiat à la descente du train.

Plus de bruits, d'agitation, de pauvreté...

Beaucoup moins de tourisme nous prouve la fausse agence touristique qui n'a même pas de carte gratuite de la ville.

Nous nous unissons naturellement avec les deux Françaises du train et leur guide touristique.

Gaëlle et Isabelle, nous faisons un peu plus connaissance en cherchant l'hôtel.

On se pose finalement dans le deuxième venu, dans une chambre à quatre.

Il a même une étoile.

Et c'est parti pour la visite.

« La cathédrale Alexandre Nevski » avec un dôme recouvert de huit kilos d'or, construit avec l'aide des russes, c'est une des plus grande cathédrale de culte orthodoxe.

L'intérieur est très étrange, il n'y a pas de sièges pour s'asseoir, il fait très sombre, les fidèles viennent faire beaucoup de signes de croix et embrasser les icônes.

Et dehors un marché avec pleins d'icônes.

On marche vers l'avenue principale, car on commence à avoir faim.

On se retrouve dans un petit restaurant. Évidemment tout est écrit en cyrillique, mais le menu est bien fait, il y a une image qui correspond à chaque plat.

On parle de pleins de choses mais surtout d'écologie, car Isabelle nous explique qu'elle ne voulait pas prendre l'avion pour venir en Bulgarie par soucis pour l'environnement. Elle évite tant qu'elle peut d'utiliser les autres moyens de transport. En effet « le transport aérien mondial de passagers émet davantage de gaz à effet de serre que l'ensemble des activités d'un pays comme la France », alors à quoi bon trier ces poubelles toute l'année si c'est pour tout gâcher en quelques heures ?

On rentre à l'hôtel, où chacun prend une douche et fait une sieste. Je réveille Max avec difficulté.

Nous devons nous organiser pour notre prochaine destination et aussi « je dois partir à la recherche de libanais arrêtés en Europe » car Sofia est la première ville que l'on visite qui compte une « importante » population libanaise.

On passe d'abord dans un cybercafé voir si Nicolaï, un ami bulgare de notre petit frère qui est venu passer l'été chez ses parents qui vivent à une heure d'ici, a répondu à mon mail. Oui, je note son numéro de téléphone.

À la gare, on prend les horaires pour Pleven, sa ville, puis on lui téléphone

pour savoir ce qui lui convient. Il nous dit que tout lui va... J'espère qu'on ne va pas le déranger...

Après on se dirige vers une épicerie libanaise que j'avais repérée le matin. Je commence par photographier la façade, sans oser entrer. Je ne sais pas trop quoi leur dire, je n'ai pas préparé de questions, de « formulaires », vu la tournure des événements le ton a changé.

Je me lance. Je rentre. Il y a la femme assise, la grand-mère à côté et le mari derrière le comptoir occupé avec des clients. Je commence donc à parler à la femme qui a de très jolis yeux bleus et des cheveux très noirs. Elle ne parle pas très bien anglais et je ne parle ni arabe ni bulgare. Je lui explique que je suis étudiante et que je fais une sorte de reportage sur les Libanais à travers l'Europe. Je précise que mes parents sont libanais, c'est pour cela que cela m'intéresse, alors si je peux les prendre en photo dans leur boutique.

Elle me demande d'attendre, elle va demander à son mari. Elle propose un siège.

J'attends donc entre elle et la grand-mère, mon sac et mon pied photo sur les genoux.

Le mari arrive, elle lui explique, il est sceptique. Il me parle en arabe avec un regard horrible, comme si j'étais l'incarnation de tous ses ennemis. La femme insiste. On dirait qu'il ne croit pas que je suis d'origine libanaise, il veut voir mon passeport. Je ne l'ai pas, alors il dit non avec toujours son regard terrible.

Je ne comprends pas. Comme s'il croyait que je mentais et que j'étais venu leur faire du mal.

Je ressorts de la boutique très touchée, triste.

Ça ne doit pas être le bon moment pour parler du peuple libanais, ou alors c'est un peuple qui ne veut pas que l'on parle de lui.

Je n'ai plus envie de rien faire. Je veux rentrer me coucher, ou en France, dans un endroit où je me sente chez moi.

On erre dans les rues de Sofia, sans parler.

La rue principale avec tous ces commerçants et les immeubles délabrés dans les rues parallèles.

On rente à l'hôtel où Nic, le réceptionniste, nous remet un mot que lui ont laissé Isabelle et Gaëlle : elle nous donne rendez-vous à 20h00 dans le meilleur resto Bulgare de la ville (selon leur guide). Elles y ont réservé une table... Il est déjà 20h05, on file en suivant le plan qu'elles nous ont fait.

On arrive à temps, elles n'ont pas encore commandé, elles prenaient l'apéro.

Après maintes hésitations, nous choisissons.

On goûte des choses succulentes.

L'ambiance est détendue, on rigole, chacun parle... On rentre se coucher, ravis de ces expériences culinaires et de retrouver un vrai lit.

Objet : Tenir...

Certains s'étonnent de mon silence de ces derniers jours... Que dire encore face à l'indicible ? Que dire quand on voit aux infos du soir, le Premier ministre de ce pays verser des larmes devant un parterre de ministres arabes des affaires étrangères ? Que faire quand on est prisonnier chez soi ? Quand on n'est pas libre de ses mouvements, quand il y a pénurie d'essence ? Quand l'électricité ne fonctionne que quelques heures par jour ? La guerre de juillet comme on l'appelle ici, est entrée dans une nouvelle phase. C'est désormais sur le front psychologique que misent les Israéliens. Les bombardements de Beyrouth (des quartiers déserts ou en ruine), que j'observe en plein jour depuis les fenêtres de mon bureau, ne visent qu'à susciter la terreur, le repli sur soi... Les beyrouthins, après les habitants de Tyr, Saida et Tripoli ont reçu hier des tracts venus du ciel. Ils sont tombés tout près du Centre Ville au niveau du Hawa Chicken du carrefour de la SNA, à Tabaris (pour ceux qui connaissent). Dans un arabe parfait, on les informe que des bombardements vont avoir lieu sur les quartiers de Beyrouth Ouest. Mais les Libanais tiennent bon. L'autre soir, à la télévision, quelques comiques nous ont fait sourire avec des blagues fraîchement inspirées des événements. C'était fait avec beaucoup

d'humour et de tact. Le sourire revient le temps d'un instant... Ce matin encore, le bruit des bombes m'a réveillé en sursaut, mais je ne me suis pas levé. C'est quand on a sonné à ma porte que je me suis décidé à sortir de mon lit. C'était le voisin du cinquième, on se connaît un peu, on se croise dans l'ascenseur, on échange quelques mots. À 7h30, ce matin, elle est venue me demander si je pouvais faire avancer le dossier de visa de son fils au consulat. J'ai eu de la peine pour elle... D'une part parce que je ne pouvais rien faire et d'autre part parce que ce geste est symptomatique de ce qui se passe dans le pays. L'hémorragie humaine s'intensifie... Le Liban, les Libanais et moi vivons des jours tristes. Rien à ajouter.
Affectueusement
Frédéric

Samedi 12 août

- Introduction dans la Bulgarie-

Grasse matinée jusqu'à 10h00 après avoir rêvé qu'on tuait nos parents et qu'on en était très content.

Le temps que chacun se prépare. On laisse nos sacs à la réception et on va prendre notre petit-déjeuner.

On s'arrête dans le premier café que l'on voit. Bon choix, il est rempli de locaux qui dégustent des parts de gâteaux les plus appétissantes les unes que les autres et à des prix inimaginables (environs 50 centimes d'euro la part). On se pose donc sur la terrasse ensoleillée avec nos cafés et nos gâteaux.

On se dirige ensuite vers la gare routière où les filles doivent prendre leurs billets pour leur prochaine destination. C'est bon. Départ à 16h00 pour de

nouvelles aventures.

Puis guidés par leur guide et le besoin urgent de Max de s'acheter de nouvelles baskets nous nous rendons au « marché de la femme ».

Nous voilà dans une autre facette de Sofia, bien plus vivante que son avenue principale. Un régal visuel et olfactif : des fruits, des légumes, des épices...

Il est l'heure pour nous de partir, on dit au revoir aux filles au milieu du marché.

On passe à l'hôtel récupérer nos affaires et on marche jusqu'à la gare. Là c'est la catastrophe, on ne trouve pas la voie pour prendre notre train, tout étant écrit en cyrillique et personne pour nous renseigner.

On demande aux guichets : ils ne nous comprennent pas, ils nous donnent l'horaire et le prix... L'angoisse, et aucun ne parle anglais.

Finalement, cinq minutes avant le départ du train un homme nous montre, réclamant « euros, baqchiche » pour ce service...

On s'écroule dans le train après toutes ces émotions, et on se laisse imprégner par les merveilleux paysages qui s'offre à nous durant 3h00 : des bergers au milieu de leurs troupeaux, des montagnes vertes, des petites maisons, le tout sous un ciel très bleu.

On passe par de toutes petites gares pour finalement arriver à Pleven. Sur le quai, Nicolaï et sa jolie maman nous attendent. C'est très gentil car je ne l'avais vu qu'une fois, et il a accepté de nous accueillir. Ce n'est pas sur notre chemin, mais j'espère que ce passage dans sa famille nous apprendra un peu plus sur la Bulgarie.

On fait 40 kilomètres en voiture, vers le sud pour arriver chez eux, à Lovech.

On fait connaissance, on discute sur le balcon qui surplombe la ville. Le soleil se couche, son père rentre du travail. C'est un bijoutier. Il a un atelier. C'est l'équivalent de notre père, mais version bulgare. Avec son fils bijoutier aussi.

Alors forcément à table, la conversation tourne vite autour de la profession. Son père a un regard terrible, je n'arrive pas à savoir s'il est content qu'on soit là ou si on le dérange.

Finalement au bout de quelques verres d'un alcool typique (qui ressemble à l'arak libanais), on se sent plus à l'aise, il parle d'échanger de fils. Ils aimeraient m'interdire de partir en Turquie, ils disent que c'est vraiment trop dangereux pour une fille.

Et puis c'est parti pour un cours d'histoire très vivant : le papa sort des Antiquités qu'ils ont trouvées dans la ville, ce qui nous permet d'entendre parler des « Thraces » pour la première fois... Ce peuple se composait d'un ensemble de tribus guerrières, qui s'est épanoui du III^e millénaire au III^e siècle av. J.-C et qui se battaient entre elles et contre les pays frontaliers.

Mais ces affrontements permirent des échanges commerciaux et culturels. Ainsi, les Thraces transmirent aux Grecs la technique du travail du fer, tandis qu'eux-mêmes s'inspirèrent de certains éléments de la mythologie grecque pour illustrer leurs objets décoratifs. Leur culture, orale, est faite de légendes et de mythes. Malgré tout, leur civilisation est encore mal connue. Ce qui intéresse le plus notre orateur est le fait que ce fut un peuple d'orfèvres. Ils ont produit l'or le plus ancien du monde (4500 ans av. J.-C.), et donc les plus anciens objets en or connus à ce jour.

Il est 23h00, après un café, il redescend travailler dans son atelier qui est en bas de l'immeuble. On a trouvé pire que notre père.

Nous, on a encore du mal à tenir debout...

Dimanche 13 août

- Un dimanche au zoo-

Grasse matinée jusqu'à 10h00...(décidément).

Notre « maman bulgare » a préparé le petit-déjeuner, le papa est déjà au travail.

Après, je reste avec la maman, mais la communication est très dure. Alors on trouve des stratégies. Je commence par lui montrer les différentes

cartes postales des villes où l'on s'est arrêté, puis des photos de la famille grâce au téléphone de Max et enfin je prends des cours de bulgare, j'apprends pleins de mots, que j'ai déjà oublié, évidemment.

Nicolaï nous amène faire un tour de la ville : on commence par monter dans les ruines d'un château, sous un superbe soleil. Il surplombe la ville, on a une vue bien dégagée.

Nous redescendons, passons par un bar boire un cocktail, puis, par la zone piétonne en nous dirigeant vers le zoo. On passe par de petits chemins au milieu des bois, il faut vraiment connaître, rien n'est indiqué. Dans le zoo non plus. Heureusement les souvenirs d'enfance de Nicolaï sont encore là pour nous guider. On cueille des fruits d'un arbre pour aller les donner aux petits singes qui nous les attrapent des mains à travers les barreaux.

On rentre à « la maison », bien fatigués. On met nos photos sur son ordinateur... Ô que de temps depuis Brigade.

Sa maman a préparé à manger.

Le papa arrive un peu plus tard, ils se mettent à discuter tous les trois très sérieusement en Bulgare... En fait ils nous proposent de rester un jour de plus pour que demain on puisse aller visiter des grottes.

« Bien sûr ! »

Nicolaï a décidé que l'on devait boire ce soir, alors on va boire. 1,5 litre de bière par personne et sans aucune négociation possible.

On ne rentre pas très droit.

Lundi 14 août

- En plein dans la nature-

Nicolaï nous réveille un peu avant 9h00, déjà débordant d'énergie, il a préparé le petit-déjeuner, fait du café pour la première fois et graissé

toutes les portes de son appartement.

On se prépare, on va chercher sa tante qui travaille à l'atelier avec son père, puis sa cousine. On fait encore quelques arrêts pour acheter des trucs qui manquent pour le pique-nique et c'est parti pour « les eaux bleus » ou « KROUCHOUNOVO » en bulgare...

La route est très belle, on passe par des champs avec des agriculteurs sur des tracteurs ou des carrioles tirés par des chevaux... Nous voilà bien loin du paysage français !

Quarante kilomètres plus tard on arrive... On commence par remonter à la source de ces cascades bleues, en passant par des petits ponts au milieu des arbres.

On redescend se préparer à manger.

Première opération : faire un feu. On ramasse tous du bois. On fait griller du porc, enfin comme du gras de porc, du bacon.

C'est très agréable d'être en pleine nature, ça nous fait une coupure entre toutes ces villes. De l'air pur, moins de bruits... Au contact de la Terre Mère.

On remonte dans la cascade et l'on fait trempette dans l'eau froide mais turquoise. On se met au soleil.

On rentre.

Les parents veulent nous inviter au restaurant pour fêter notre départ. On est vraiment reçu comme des rois.

On se prépare, on prend une douche. J'ai le temps de vite regarder mes mails et de voir qu'il y a un cessez-le-feu au Liban depuis ce matin !

Tout se chamboule dans ma tête, où j'avais écarté toutes éventualités possibles d'aller au Liban. Une toute petite porte s'ouvre... Il faut attendre de voir s'il est respecté.

Au restaurant je ne pense qu'à cela... Oui? ...Non? ...On verra, calme toi...

Sinon la soirée est très sympa.

Le père de Nicolaï est vraiment extraordinaire. En arrivant il voit que la table est non-fumeuse. Il s'en fout, il pousse la pancarte. Immédiatement le serveur court... Lui déposer un cendrier !

Je mange un canard à l'orange bulgare. On a droit à un super dessert.
On rencontre des copains de leurs parents. Mon esprit est loin.

Objet : On voudrait y croire

La journée et la nuit d'hier ont été très pénibles, mais depuis 8h ce matin, ça ressemble à la Paix... On voudrait croire qu'il s'agit bien d'elle... Qu'elle va s'installer durablement... Peu de personnes y croient sincèrement... Cependant, dans la matinée, les populations réfugiées à Beyrouth ont pris les routes du sud pour tenter de retrouver ce qu'il reste de leurs maisons. Le blocus est par ailleurs maintenu. Les tankers d'essence ne peuvent débarquer le précieux liquide dans les ports libanais. Les files d'attente devant les stations sont interminables, j'ai entamé ce matin ma réserve pour descendre à Achrafieh et à l'ambassade de France afin d'y faire renouveler mon permis de séjour libanais. L'aéroport pourrait rouvrir dans 72h. Les autorités attendent juste de constater la « solidité » du cessez-le-feu. Les vols Middle East reprendront en premier. Je voudrais pouvoir souffler, mais il faut attendre encore un peu avant de se sentir tout à fait détendu et rassuré....

Wait and see

Frédéric

Mardi 15 août

-Départ de Bulgarie-

Encore une grasse matinée jusqu'à 10h00... C'est les vacances...

À notre réveil, notre papa bulgare nous a préparé le petit-déjeuner : du saucisson, du pâté, des petits pains et une crème caramel...Et bien sûr il faut finir son assiette, il surveille.

On s'habille et Nicolaï nous amène dans le centre boire un verre qu'il choisit pour nous, sans discussion possible. Un cocktail à midi, bravo. Sa mère passe nous dire au revoir.

Ensuite, nous allons déjeuner dans une « Mexana » (prononcé mécana). C'est comme une maison qui fait restaurant. On entend un couple parler français en bas de la terrasse. Nicolaï leur propose de se joindre à nous. C'est un couple de belges qui fait le tour de la Bulgarie. Le mari est marrant, il appelle son épouse « femme de con ». Mais il pose des questions intéressantes. Leurs trois filles sont amoureuses et cela le désespère. Il me dit « vous n'êtes pas amoureuse sinon vous ne seriez pas partie en voyage... »

Sans commentaire

On goûte du foie de porc. Pas mal. Je ne sais pas si cela se mange en France.

Mais l'heure tourne trop rapidement, il faut vite rentrer pour préparer nos sacs et partir.

Je commence à avoir une « crise d'angoisse », un peu à cause du train mais surtout à cause de la suite du voyage. Je ne sais pas ce qui m'attend, jusqu'où je vais, s'il est prudent d'y aller seule, quand je rentre... Relax, relax.

Notre « papa bulgare » et Nicolaï nous conduisent à Pleven. Ils nous forcent à manger une glace. Ils vont nous manquer. À peine montée dans le train, je le sens. Je les regarde avec regret, sur le quai...

Nous commençons par un trajet d'un peu plus d'une heure, dans un wagon qui nous donne un avant-goût de notre prochaine destination : nous sommes assis à côté de turcs qui parlent à un italien sachant parler le turc.

On attend deux heures à la gare de « Gorna Oriahovitz »... J'ai mal au ventre alors je reste assise sur un banc.

On part vers 19h30. Vers 23h00 on nous dit de descendre du train car ils doivent rajouter des wagons. On attend donc, au milieu d'une famille turque qui nous adopte très rapidement. Ils nous posent pleins de questions: combien ça coûte les cigarettes en France, combien ça coûte

pour manger, pour dormir, un pantalon. Ils en concluent que c'est trop chère et qu'ils ne pourraient pas venir y vivre... Les petits enfants essaient de m'apprendre à compter en turc. Ça les fait trop rire que je ne sache pas compter.

On remonte dans le train jusqu'à 2h30, heure à laquelle « notre papa turc » nous dit que nous devons changer de wagon. On se retrouve entassés avec les grands-mères, les femmes, les enfants, les hommes et les grosses valises entre deux wagons, en attendant que les douanes bulgares vérifient nos passeports.

Une heure après on doit à nouveau descendre du train pour passer la douane turque cette fois.

La scène est surréaliste... Des tonnes de jeunes touristes qui en fait étaient bien installés dans les couchettes... Des Français qui nous snobent en ne répondant pas à notre question, d'autres qui sortent torsos nus, enroulé dans leurs draps...

On se trompe de file, on n'a pas besoin de visa en tant que français, on attend à nouveau pour un nouveau tampon sur notre passeport.

Notre papa turc tente de nous expliquer quelque chose, on ne comprend rien, j'interprète des trucs étranges :

-Il a sept enfants

-Le chauffeur a trop bu, il faut attendre 7h00 qu'il décuve.

-On va prendre une douche

Bon ce n'est pas grave, on apprendra le Turc cette semaine. On essaye de monter dans le train quand on se rend compte que notre wagon de places assises a disparu. Et là un contrôleur nous explique qu'il faut payer huit euros pour prendre une place à couchette et que sinon il faut attendre le prochain train à 7h00... Et tout ça bien dit en anglais...Bah oui quand il s'agit d'argent tout le monde parle anglais.

Le prix d'une nuit d'hôtel pour deux heures de sommeil... .N'importe quoi! On attend donc avec notre famille turque, et on s'endort sur un banc...

Mercredi 16 août

-Arrivée en Turquie-

On est réveillé à 6h30 par un énorme soleil et notre père turc qui nous dit « tickets, train, Ankara », avec un grand sourire....

Et c'est parti pour six heures de train où je dors, et essaye d'entrouvrir un œil pour regarder les paysages de ce nouveau pays dans lequel on débarque. Ma dernière étape sur le continent européen. Et la dernière ville avant que Max ne prenne le chemin du retour.

On suit notre guide du routard et l'on se dirige vers le quartier de « sainte Sofia », où il y a la majorité des auberges de jeunesse. On est déjà sur la défensive, on n'ose pas demander notre chemin de peur que les gens nous demande des sous après. Il fait chaud, les rues montent, nos sacs sont lourds, il y a du bruit...

On trouve finalement « l'Istanbul hôtel »... Plus de place dans les dortoirs, mais sur la terrasse pour sept euros. "Trop bien sur la terrasse!" », me dis-je. Sauf qu'après avoir posé nos sacs, on se rend compte que la « terrasse » est en sous-sol et qu'il faut dormir par terre.

Nouvelle expérience, on cherchera plus tard un hôtel pour demain.

On va retirer des sous, on revient payer et se doucher.

On ressort se promener, manger un sandwich, direction un peu au hasard vers la mosquée bleue. On arrive à l'heure de la prière, on ne peut donc pas y entrer, mais on reste dans la cour à écouter le chant.

C'est impressionnant.

On marche le long de la « corniche istanboulaise ». Il y a des gens qui pêchent et se baignent au milieu des rochers.

Un petit cireur de chaussure nous fait le « coup de la brosse » : il fait tomber sa brosse. On lui dit. Il nous remercie « thanks a lot etc. etc. ». Il fait mine de s'en aller puis il nous court après. Il nous dit que pour nous remercier il veut cirer les baskets en toile pourrie de Max. Il insiste

tellement que Max se laisse faire. Il commence son sketch :

- « I have one chidren, in hospital, mecinal, no money, difficult, please... »

Soupir. Gros soupir.

On le laisse, partant chacun de notre côté, aussi déçu l'un que l'autre.

J'aimerais découvrir les merveilles d'Istanbul.

On marche dans un parc, puis le long d'une rue qui mène au grand bazar... On se fait alpaguer tous les trois mètres, « on se croirait à St Michel », comme dit Max.

C'est très désagréable. J'ai l'impression de ne représenter qu'un paquet d'argent, de ne plus être un être humain. On dirait que l'on ne pourra percer cette ville, que tout échange avec ces habitants est intéressé.... Le moindre coup d'œil, le moindre sourire est mal interprété.

J'aimerais l'aimer, mais pour l'instant pas du tout.

Ensuite on va manger un maïs même pas savoureux, assis devant Sainte Sofia.

On rentre à l'hôtel, prêt à passer notre nuit par terre sur la « terrasse ».

On prépare nos lits sous la vigne, c'est sympa. Avant de dormir on fait connaissance avec un jeune prof d'université de St Peters bourg, un grand voyageur qui nous dit beaucoup de bien de la Syrie mais pas de la Turquie. Il apprend que nous avons de la famille au Liban, alors il est très fier de nous montrer son t-shirt : Un simple t-shirt blanc avec écrit « a world without Israël ».

Cela se passe de commentaires.

On s'endort dans un boucan de fou, pour un sommeil entrecoupé par plusieurs réveils.

Jeudi 17 août

- Istanbul, Jour 2-

On se lève vers 8h30 et on prend notre petit-déjeuner sur la terrasse, dans

notre chambre, on peut dire.

Après notre douche, on demande si deux lits se sont libérés mais non, on va donc demander dans un autre hôtel, sans trop d'espoir... Mais si « two beds in dorm ». Et à peine plus cher que sur la terrasse.

On revient donc y déposer nos sacs.

On va ensuite visiter la mosquée bleue. Il y a plein de mosaïques.... On marche pieds nus sur des tapis tout doux.

Après direction le fameux « grand bazar » : tous les mauvais côtés de l'orient et de l'occident réunis... De la pacotille pour touristes, rien d'authentique, des contrefaçons à foisons.

J'en peux plus, je pousse Max vers la sortie.

On mange un döner, et buvons un thé en terrasse...

On va s'occuper de nos prochaines destinations...

Chloé : Ankara : plus de place pour le train de nuit avant dimanche soir.

J'aurais préféré samedi, mais bon...

Max : Grèce... Il ne sait pas encore trop où. Il a le choix entre neuf ou dix-huit heures de train, il verra au dernier moment vu qu'il n'a pas besoin de réservation....

On va chercher l'adresse de l'ambassade de Syrie à l'office du tourisme, car le Russe d'hier soir m'a dit que je ne pouvais pas y rentrer par voie terrestre sans visa.

On traverse le pont rempli de pêcheurs.

On ne sait pas trop par où aller et tous les gens à qui on demande notre chemin nous indiquent une différente et mauvaise direction (ça on s'en rendra compte à la fin).

On arrive enfin à la place Takzim. Le chemin est très beau, même si j'ai du mal à l'apprécier à cause du souci de visa qui me tracasse. On passe par des quartiers où nous ne sommes pas alpagués tous les trois mètres, où les gens vivent.

Après la place, on ne sait toujours pas où aller, personne ne sait nous indiquer. On est super tendus, j'en peux plus de marcher, il fait chaud et gnagnagnagna...

On trouve finalement, il est 17h00 passé, alors évidemment c'est fermé. Je

monte tout de même voir et, coup de chance, il y a quelqu'un qui me dit quel document je dois ramener demain pour qu'il puisse me le faire dans la journée. Il faut que j'aille à l'ambassade française. On y file vite car on se dit qu'elle est peut-être ouverte. Non, demain à 9h00.

On a les jambes et les pieds au bord de l'extinction.... Je ne suis plus au bord de la crise de nerf, on se pose donc au Mac do pour boire un coca.

Max m'offre même un yaourt.

Nous voilà remis d'aplomb.

On retourne à la place où l'on voit se préparer une manifestation remplie de drapeau libanais. On demande des informations au petit stand d'où elle part. Ils n'arrivent pas à nous expliquer en anglais, alors ils nous donnent un cd, un magazine et une tirelire.

En fait c'est une manif anti-Israël ou pro palestiniens-libanais (il y a plein de photos d'enfants déchiquetés par la guerre). On la suit, à fond dans notre reportage, au cœur des événements...

Ce qui n'est pas très malin car je lis plus tard sur Internet « Dans les grandes villes et notamment à Istanbul, il est recommandé d'éviter dans la mesure du possible les situations potentielles à risque, comme les manifestations ».

On le perd de toute façon car je dois aller faire des photos d'identités pour mon visa. Ma sale tronche fois quatre.

On flâne dans les rues commerçantes jusqu'à la tombée de la nuit. On redescend jusqu'au pont, que l'on traverse. Les pêcheurs sont toujours là.

On s'arrête pour manger un sandwich au poisson, assis sur de petites chaises d'enfants, je tombe amoureux du cuisinier. Mais après réflexion, je me dis que l'odeur du poisson... Oui mais les bons sandwiches... Mon cœur balance.

On rentre à l'hôtel. Dans notre dortoir, il y a deux couples de français qui nous posent pleins de questions sur notre voyage.

Je descends payer à la réception et je vois un groupe de français qui vient de débarquer et, vu l'heure tardive, il n'y a plus de places ici. Je les conduis donc jusqu'à notre hôtel de la veille, où il y a toujours de la place sur la terrasse !

Ils sont ravis.

Je reviens me coucher et m'endors difficilement à cause du bruit de la rue.
Tous ces touristes en terrasses artificielles.

Vendredi 18 août

- Istanbul, Jour 3-

Le réveil sonne à 7h00.... Je me prépare sans bruit, le reste du dortoir dort profondément.

Je savoure mon petit-déjeuner sur la terrasse de l'hôtel, il y a une vue superbe sur la mer.

Je prends le tram jusqu'au pont, un vieux monsieur me dit qu'il faut que je reprenne le tram jusqu'au terminus et là je pourrais prendre le bus jusqu'à la place Taksim. Je me méfie à cause des indications d'hier, mais il insiste tellement que je ne peux pas faire autrement.

Bonne surprise: au terminus, un funiculaire jusqu'à la place.

Je cours jusqu'à l'ambassade française pour faire cette fameuse lettre de recommandation. Elle vient à peine d'ouvrir, mais il y a déjà plein de monde qui attend.

L'homme de l'accueil me dit qu'il faut que j'attende jusqu'à 11h00 car la personne qui s'occupe de ça n'est pas encore là.

J'ai l'impression que le monde s'écroule.

Je me réfugie dans un cybercafé. J'écris un mail à « môman » pour râler contre Max qui n'avait pas fait son passeport à temps (c'est pour ça qu'on n'avait pas fait nos visas avant de partir), et répond à quelques mails.

Je vais boire un thé et c'est déjà l'heure de récupérer la « feuille magique ». Je vais tout de même jusqu'à l'ambassade syrienne... Mais non, elle ferme à 11h00 et il est déjà 12h00... Je prends l'adresse de celle d'Ankara.

Je m'achète un petit pain et des fruits pour déjeuner et redescends vers le

bord de l'eau pour aller au musée d'art moderne.

Le bâtiment est tout neuf, sous haute sécurité, avec des baies vitrées qui offrent une superbe vue sur les bateaux. Il n'y a que des peintures dans la collection permanente. Il y a une exposition temporaire d'un photographe français. Il a fait plein de photos de Paris qui insistent sur sa diversité, son melting-pot..... Je suis sur le point de penser « à quoi bon quitter Paris, il y a déjà tout là-bas ? ».

Nostalgie.

Je rentre à l'hôtel en tram où j'ai rendez-vous avec Max à 16h00. Je me repose un peu de cette chaleur et on repart en promenade, direction le « marché aux épices » appelé aussi le bazar égyptien. Il a été créé en 1642, et à cette époque c'était une concession vénitienne où l'on exerçait le commerce des épices. Il a été restauré en 1943 et beaucoup de marchands d'épices ont été remplacés par des bijoutiers, des pâtisseries et autres commerces. Il y a une coupure de courant dans le marché alors on ne voit rien! On distingue quelques produits c'est tout.

On sort marcher dans les alentours et là on tombe sur un vrai bazar, fréquenté par des Turcs. Nous voilà un peu plus à l'intérieur d'Istanbul.

On dîne près de la gare... Un döner... Mais je goûte un nouveau truc : l'Ayran, du yaourt liquide salé... Le courant n'est toujours pas rétabli dans le quartier. Je bois un thé et Max mange un cookie dans le café d'à côté.

On rentre, il est à peine 21h00. Notre compagnon de chambre dort déjà... La bonne excuse pour en faire autant! Seulement avec le boucan et la chaleur, c'est dur de trouver le sommeil.

Samedi 19 août

-Dernier jour de la « dream team Max et Chloé »-

On prend notre petit-déjeuner sur la terrasse ensoleillée. On essaye de se

de se fixer un vague programme.

Finalement on marche un peu au hasard vers l'ouest, on se perd un peu, ce qui nous permet de nous engueuler une dernière fois. On se retrouve dans des quartiers, je pense, peu parcourus par les touristes vu l'étonnement qui se lit sur le visage des habitants lorsqu'ils nous voient. Les bâtiments sont délabrés, les routes en terre. On est loin des pacotilles du quartier touristique.

On se pose près du deuxième pont du Bosphore, on longe les quais remplis de méduses, de bateaux et de pêcheurs. On arrive jusqu'au « bazar égyptien », qui a retrouvé son électricité. Max y fait quelques emplettes.

On mange... Un döner.

Je rentre à l'hôtel et Max va surfer sur internet. Je range ma valise. Je trie mes affaires pour donner des trucs à ramener par Max. Il a du mal à fermer sa valise.

On ressort chercher la «petite Sainte Sophie », gratuite celle-ci (l'entrée de la grande est au alentour de huit euros), mais elle est fermée pour travaux. On se promène un peu dans le quartier, on s'arrête manger un croissant rassis, et on continue un peu à marcher.

On arpente l'ancien hippodrome At Meydani. Il ne reste plus beaucoup d'indices qui montrent que ce fut un hippodrome, mais il l'était pourtant pendant dix siècles, le cœur de Constantinople et l'un des plus important de l'Antiquité. De plus, à cette époque, les champs de courses avaient aussi un rôle politique, car une partie des discussions avec l'empereur se faisait dans les salles de réceptions qu'il y avait sur les champs... On imagine mal notre président faire ses rendez-vous à l'hippodrome de Longchamp, au moment des résultats du tiercé, quarté, quinté plus. Pour notre dernier soir, Max a décidé de m'inviter au restaurant... On goûte enfin autre chose que les döners.

Il est un peu plus de 20h00, nous allons nous asseoir en face de la mosquée bleue pour le spectacle « sons et lumières » à 20h30. C'est très bien fait, les textes sont en français et racontent un peu l'histoire d'Istanbul et de la construction de la mosquée. J'ai bien aimé certains

passages :

L'architecte a très peur de ne pas réussir à mettre la coupole sur le dôme alors il prie Allah qui lui répond : (à peu près)

-« C'est normal d'être angoissé par la confrontation de nos rêves et de la réalité, mais rien ne se fait sans rêve... Tous les grands projets ont été réalisés par des hommes qui croyaient en leurs rêves. »

Vraiment en gros, je ne voudrais pas déformer les paroles d'Allah.

On rentre se coucher. Toujours aussi dur de s'endormir avec tout ce bruit en plus, la nouveauté, l'odeur des pieds de nos nouveaux compagnons de chambre. J'ai l'impression de m'endormir dans un supermarché.

Je me réveille vers 1h00 pour une crise d'angoisse assez forte, je n'arrive pas à me rendormir avant 5h00. J'en peux plus, j'aimerais guérir de ce « mal ». Je ne sais pas si c'est grave et comment le faire partir. C'est horrible cette douleur. Pourquoi ? J'ai trop peur.

Dimanche 20 août

-Premier jour seule-

Je suis réveillée vers 7h00 par le réveil de Max... Il se prépare, vient me dire « au revoir » avec un grand sourire (il est bien content de rentrer, je crois). Et le voilà parti, avec son gros sac à dos sur les épaules pour six jours de traversée de l'Europe et... « Home sweet home ». Il me laisse un gentil mot sur mon sac.

« Coucou Chloé,

Ce petit mot pour te dire au revoir et bon courage pour la suite de ton voyage.

J'espère que tu as pu bien dormir malgré les odeurs tenaces des pieds de ton colocataire d'en dessous !

En tout cas je voulais te remercier pour ce voyage que tu m'as donné

l'occasion de faire avec toi.

Certes tu es une chieuse et moi un crétin borné, tu ne veux jamais faire autre chose que ce que tu as décidé et moi je n'arrive jamais à m'imposer... Nous avons toutes nos qualités et nos défauts, mais je pense que dans le fond cette expérience était quand même une réussite, malgré toutes les aventures et les changements de programme que nous avons connus !

Je te souhaite un bon voyage, fais bien attention à toi et à tes affaires et donne nous souvent de tes nouvelles par mail... Pour que je puisse quand même voyager encore un peu.

Peut-être iras-tu jusqu'au Liban si la situation se stabilise... C'est la route vers l'inconnu.

Bonne chance pour tout, à bientôt et gros bisous,

Max »

Un grand vide s'installe en moi... Je somnole jusqu'à 9h00, douche, petit-déjeuner sur cette fameuse terrasse...

10h00, je laisse mon sac à la réception de l'hôtel... Et à présent il va falloir s'occuper jusqu'à 23h00, heure de mon train.

Je ne me sens pas très bien.

Moi aussi je veux rentrer à la maison, dormir et bien manger. Être avec des gens que j'aime et qui m'aiment, avec qui je peux parler tranquillement...

En sécurité. Chez soi.

Il faut que cela passe, je dois avancer et, à mon retour, je sais que je regretterais ces moments-là, de totale liberté...

« Les voyages forment la jeunesse ». Oui mais ça fait mal.

Je me réfugie au calme, au frais dans un fast-food devant un thé. J'écris dans mon journal, lit le guide.

Je décide de fuir ce quartier décidément trop oppressant. Je prends le tram jusqu'au terminus, en pensant marcher un peu. À la sortie, je suis des touristes le long du Bosphore. Je tombe sur « l'endroit où il faut être le dimanche » : le palais de « Dolmabahce Sarayı ». Donc évidemment tous les touristes sont là et l'entrée est bien payante. Je me contente de visiter les

jardins, puis continue à marcher le long du Bosphore, dans une grande allée bordée de hauts arbres, c'est agréable de l'ombre...

Je prends le funiculaire jusqu'à la place Taksim. Bonne surprise : plein de vie, tous les magasins sont ouverts.

Il est plus de 13h00, je vais manger une salade. Je commence la lecture de « l'écume des jours » de Boris Vian. C'est très prenant, mais j'essaye de lire le plus doucement possible pour qu'il me dure plus longtemps.

Après cela je vais dans un cybercafé. Je me retrouve entourée d'hommes costauds, gominés, bien parfumés mais fumants...C'est assez drôle.

Je reste deux heures ! Je discute avec Hermès et maman sur MSN qui se décide enfin à appeler la cousine de papa à Alep, « tante Simone » sous ma pression. Elle veut bien m'accueillir.« L'hospitalité orientale obligeant », souligne maman. Mais il y aura sa fille et ses deux enfants, elle la prévient que cela sera un peu « camping ». En fait, mes grands-parents paternels sont tous les deux originaires de Syrie et se sont réfugiés au Liban pour des raisons familiales juste après leur mariage. Ce qui explique que mon père ait de la famille Syrienne.

Elle me dit que papa est inquiet de me savoir seule dans des pays orientaux. C'est bien la première fois qu'il émet des inquiétudes pour un de mes voyages, ce qui me fait d'autant plus angoisser.

J'envoie un mail à la connaissance de Max au Liban pour qu'il me tienne au courant de la situation là-bas.

Je suis totalement blasée. Je n'ai plus envie de rien faire... Je veux savoir quand je rentrerais à Paris, quand je commencerais à déballer les cartons dans ma nouvelle chambre à Strasbourg.

Je sors parcourir la rue principale. Je rentre dans tous les magasins : livres, habits, musique... Je passe par les petits passages qui me mettent face au côté « européen » d'Istanbul: la jeunesse. Des magasins de fripes, des looks de « punk », on se croirait à Barcelone ou à Paris. Cela doit être ces jeunes qui aspirent à être considérés comme européens car ils se tournent vers l'occident. Enfin je ne veux pas dire de conneries.

J'ai l'impression d'être loin d'avoir cerné cette ville...

Je redescends jusqu'au pont et assiste près de la tour de Galata à un

magnifique ballet de cigognes... Des centaines parcourent le ciel... Je n'ai jamais vu cela, moi alsacienne à mi-temps depuis quatre ans.

La nuit tombe sur le pont d'Istanbul.

Je rentre à l'hôtel récupérer mon sac, je croise un des Français à qui j'avais donné le « plan terrasse ». Il me trouve l'air fatigué... Tu m'étonnes, je dois avoir une de ces tronches. Je serais prête à pleurer dans ses bras.

Je quitte mon quartier sous les « Do you need a hostel ? », « Are you leaving ? ».

J'attends le train à la gare d'Asie. Le contrôleur m'amène jusqu'à mon siège, qui m'a l'air très confortable. Finalement un peu trop loin de la fenêtre ce qui fait que je ne peux pas appuyer ma tête dessus.

Lundi 21 août

-Échec à Ankara-

Je me réveille au milieu de paysages désertiques.

Le train arrive à Ankara vers 8h30.

Je commence par réserver mon billet pour Adana, le soir même. Trop bien, de la place.

Par contre pas de consignes, je dois donc garder mon gros sac sur le dos.

Reste à effectuer « l'opération visa ». Je montre l'adresse à des policiers dans la gare. L'un d'eux m'accompagne et me fait monter dans un bus.

Au bout de dix minutes, le chauffeur me dit de descendre. Ok. Je suis dans une grosse avenue, mais où ? Je montre l'adresse à d'autres gens qui m'envoient vers le nord, mais personne ne sait vraiment et surtout ils croient que je cherche l'ambassade française. Logique. Finalement je demande à deux policiers, ils ne savent pas mais un monsieur qui attendait le bus vient me dire :

« Wait, my darling is a teacher of english, she can help you. »

Bon alors j'attends sa darling avec lui à l'arrêt de bus.

Elle arrive et effectivement parle très bien anglais. Enfin moi toujours pas ! Mais elle comprend ma situation. Alors ils appellent un taxi, lui donnent l'adresse et montent avec moi pour être sûr que j'arrive au bon endroit. Ils sont vraiment très gentils. On arrive bien à l'ambassade : deux guichets derrière des barreaux, avec seulement un d'ouvert et déjà pas mal d'hommes devant. Mes escorteurs s'assurent que c'est bien là où je peux faire mon visa et reprennent le taxi dans l'autre sens. Cela fait chaud au cœur de voir que des inconnus peuvent vous aider.

Bon alors je remplis mes papiers, tout est bon, je retourne devant le guichet et les donne à la dame au guichet. Elle me dit :

-« Votre lettre de recommandation a été faite à l'ambassade française d'Istanbul, il faut que vous alliez en faire une autre à celle d'Ankara.

Je commence à tomber par terre.

-Ok, répondis-je, j'y vais tout de suite, je reviens, vous fermez quand ?

- Non mais là on est fermé (ha bon ?)

-Et demain ?

- On est aussi fermé

- Et ça prendra combien de temps ?

-few days, one week...

C'est le coup de grâce, je défaille... Que faire ?

Première solution : téléphoner à maman pour qu'elle me donne du réconfort et me dise quoi faire.

Deuxième solution : retourner à Istanbul et le faire en une journée.

Je choisis la deuxième solution, je n'ai pas mon téléphone. Étant donné que je ne sais absolument pas où l'on est et qu'on a l'air loin de tout, je m'autorise le luxe de prendre un taxi. Avec un chauffeur à moustache très gentil. Vite vite à la gare.

Ouf ! Il y a un train pour Istanbul cette nuit !

Mais toujours pas de consignes à la gare et toujours 35° dehors. Je ne peux pas aller bien loin.

Je reste un peu assise dans le hall. Je tente des petites explorations dans un périmètre de trente mètres, mais rien, que des bretelles d'autoroutes.

Il commence à être l'heure de déjeuner alors je passe de l'autre côté de la

gare, dans un passage souterrain... Et là le bonheur par cette fournaise : un bon kebab à un Lira (cinquante centimes d'euros).

Une fois restaurée, je continue au bout du passage. J'aperçois enfin une rue à dimension plus réduite qu'une autoroute !

Et là, oh joie : internet ! Je peux donc écrire un mail à Max (espérant un léger sentiment de culpabilité) et à maman. Mais surtout je reçois un mail de Frédéric, la connaissance de Max au Liban:

Sujet : Bienvenue

Chère Chloé,

je trouve votre démarche tout à fait passionnante... et courageuse!

La situation ici est très instable. Depuis la signature du cessez-le-

feu, il n'y a plus de bombardements, cependant, on a appris ce matin qu'un raid punitif avait eu lieu dans la plaine de la Bekaa.

Je ne veux pas influencer sur votre décision, je ne veux surtout pas prendre la responsabilité de vous inciter à venir dans un pays en

guerre. Je peux seulement vous conseiller, si vous décidez de venir, d'entrer au Liban par sa frontière nord, au niveau de Tripoli (des

bus directs partent d'Alep régulièrement) je vous laisse mon

numéro de téléphone portable, contactez- moi dès que vous serez en Syrie, je me ferais un plaisir de vous accueillir.

Bien à vous

Frédéric »

Cela me redonne du courage et de l'énergie !

Je continue ma route et là, bonne surprise, le point « i », avec un monsieur très souriant dedans qui me donne un plan et me dit que je peux poser mon sac à la gare routière. Je prends donc le métro jusqu'à là-bas.

Allégée d'une vingtaine de kilos, mon plan à la main, je peux partir visiter

la ville. Je reprends le métro jusqu'au centre « KIZIKAY ». Et là ! Que

d'agitation ! Des rues piétonnes remplies de gens, des terrasses de cafés

pleines... Je marche autour de la place, sillonne les ruelles pendant plus de deux heures.

Je marche un peu jusqu'à la gare routière, mais la nuit est déjà tombée, et mes jambes ne me tiennent plus. Je prends donc le métro pour récupérer mon sac et retourner à la gare ferroviaire.

J'attends le train deux heures et demie, mais j'assiste à une scène importante. Il y a deux petites filles en face de moi, très mignonnes. Elles sont même venues me donner un bonbon. Un garçon aux cheveux longs et au t-shirt South Park se met à dessiner à côté d'elle. Et là, elles qui étaient tellement agitées, elles se calment et le regardent attentivement. Il les fait même dessiner. J'avais oublié à quel point le dessin plaisait aux enfants, et cela me rassure : ce que je fais peut servir, je peux occuper des enfants. Allez c'est parti pour huit heures de train et un retour en arrière géographique non prévu.

Mardi 22 août

- Retour à Istanbul-

Le train débarque avec une heure de retard (c'est normal, je crois)... Vite vite, je dois me dépêcher. Je cours aux guichets, où je ne sais pas par quel miracle vu l'incompréhension totale qui régnait entre le guichetier et moi, je réserve mon billet pour ce soir vers Adana directement...18 heures de train... muuuuu... Et déjà deux jours sans douche.

Bon je vais faire une petite toilette dans les toilettes et cherche les consignes pour mon sac. Et bien il n'y en a pas. La bonne nouvelle.

Pas le temps de se plaindre, le Vapur, me ramène sur le continent européen. Le tram jusqu'à « taksim place », d'où vu l'heure, je me permets de prendre un taxi qui me dépose sans s'en rendre compte juste devant l'ambassade syrienne.

Il y a déjà beaucoup de monde, qui me regardent avec beaucoup d'amusement. Je remplis la feuille.

« -Ok, me dit la dame, maintenant prenez ce papier et allez payer à la banque juste en bas, 25 euros » (wahou, les économies que je fais, en France c'est 38).

Une jeune femme m'accompagne même.

-« Ok, revenez chercher votre passeport 15h »

LE BONHEUR ! Et il est 11h00 pile, l'heure de la fermeture. Enfin, je ne serais vraiment tranquille qu'une fois le visa en main.

Et là se pose la question... Mais qu'est ce que je vais faire en attendant ?

Pas grand chose en fait. Je me traîne jusque dans un café où je reste plus d'une heure tranquille.

Je me traîne jusqu'à l'ambassade et attends deux heures en bas de la cage d'escalier. Je ne me sens pas très à l'aise devant tous ces hommes en costumes qui passent. Mais l'heure a vite avancé, il est déjà 15h00. Je monte à l'étage où des hommes attendent déjà. Une tension règne, ou enfin c'est moi qui l'invente, mais j'imagine l'horrible situation si mon visa est refusé. C'est la « petite poule » qui est en position de faiblesse pour une fois.

Une dame me tend mon passeport avec le visa dedans. Wahou, je suis soulagée. J'embrasse mon passeport dans la cage d'escalier et relit une dizaine de fois le visa.

Et maintenant ? Que faire ? Je redescends à pied jusqu'à la place Takzim et prend le tram jusqu'à « Karokoy ». Je m'installe sur le port, sur un petit banc face à la mer et à l'autre rive pour tenter de faire quelques croquis.

Mon état de fatigue me fait faire des horreurs, tout y passe : les mosquées, les bateaux, un chien qui mange les bouteilles d'eau, une moto...

Et là, alors que je suis en train de massacrer cette pauvre moto un vieux vendeur d'amandes vient s'asseoir à côté de moi. Il discute avec son copain restaurateur. Ce dernier me dit que son ami le vendeur d'amandes aimerait bien que je le dessine, cela lui ferait plaisir.

Problème. Moi qui dessine si mal les gens. Je le prévient que cela risque d'être catastrophique. Mais il dit que non, que j'ai l'air d'une professionnelle (ça c'est la meilleure).

Je commence, tout le monde rigole autour de nous, ses amis les vendeurs

de maïs, de noisettes ou de figues viennent voir. On a droit un à thé même!

Le dessin quel merveilleux moyen de communication !

Il a l'air content. Pendant que je le dessine, il me donne de ses amandes et une figue.

Le résultat n'est pas terrible, mais le moment passé, est pour moi, merveilleux. Sentir autant d'humanité quand on est seule et dans cette ville qui me semblait si fermée est un grand réconfort.

Je lui donne le dessin qu'il range dans le tiroir de son chariot.

La nuit commence à tomber, il est temps pour moi de faire route jusqu'en Asie (deuxième édition).

Et c'est un mais bouilli à la main que je monte sur le bateau. C'est le moment idéal : le soleil se couche sur la ville, le ciel est orange, les mouettes volent, la brise souffle.

Bon mais, dans mon élan, je me suis trompée de direction. Je me retrouve, je ne sais pas où, mais ça a l'air sympa.

Je reprends le bateau dans l'autre sens. J'ai trois heures d'attente, assise sur les marches fraîches du parvis, sous un ciel étoilé face à la mer, un palmier et un vieille locomotive.

Avec mes petites amandes à grignoter... et mon livre à lire (mais j'ai bientôt fini...)

Petite toilette avant de monter dans le train, brossage des dents, démêlage des cheveux...

À peine montée dans le wagon, je me dis « 18h00, ça va être long » : il fait chaud, moite et cela ne sent pas très bon... Je m'installe et m'endors. Pour être réveillé une heure plus tard par le contrôleur qui me dit qu'il faut que j'aïlle dans le wagon 1 pour pouvoir aller à Adana.

Je traverse le train, la voiture 1 est remplie. Un autre contrôleur me dit « full full » d'un air très méchant. Le guichetier de ce matin ne m'avait pas fait de réservation. Je m'apprête à passer le trajet dans le couloir, quand une dame me dit de venir s'asseoir à côté d'elle, elle a mis ses deux enfants derrière, sur le même siège, pour que j'ai une place.

Merci!

Mercredi 23 août

-4 semaines de voyage-

Je me réveille aux côtés de ma nouvelle famille adoptive, les parents et les deux faux jumeaux. La petite fille vient s'asseoir entre la maman et moi.

On est très serré, je n'arrive pas à dormir.

Le papa m'offre un thé, ça me réveille un peu.

Le paysage est sec. Le soleil brille tellement sur les champs qu'on dirait que c'est de la neige.

Un contrôleur passe et regarde mon billet de train avec beaucoup d'intérêt, il dit « France, Mazlo » et pleins d'autres trucs en turc avec un grand sourire. Je ne comprends rien. Ils en parlent à mes voisins. Il me fait changer de place pour que je sois près de la fenêtre. À moi le paysage sur écran géant.

Je me retrouve assise à côté d'une jeune maman et de sa petite fille.

Il y a plein d'enfants dans le wagon, ils courent partout.

Les jumeaux viennent me voir, s'assoient sur la tablette de mon siège. Je leur passe mon carnet de croquis pour qu'ils dessinent. C'est le déchaînement total, la fête du gribouillis. L'autre petite s'y met aussi. C'est l'euphorie générale sous les yeux amusés, mais un peu inquiets pour mon carnet, des mamans.

Il fait très chaud, le soleil tape, le paysage est de plus en plus désertique.

Il y a parfois un troupeau de vaches, de chèvres, une petite maison.

On s'arrête souvent. Ma « famille » descend vers 15h00.

Le train avance vraiment lentement, on se fait doubler par les voitures et limite parfois par des petits enfants qui courent.

La nuit tombe. On arrive enfin, il est 20h30. Je me renseigne pour les trains pour Alep, mais le guichetier ne parle pas anglais... Je comprends le 25 à 5h00... On verra demain matin.

Un peu effrayée d'arriver la nuit sur un terrain inconnu, je vais directement en taxi jusqu'à l'hôtel indiqué sur mon guide, même si ils

précisent que c'est un peu cher... J'ai besoin de bien dormir après ces trois nuits passées dans les trains. Finalement le réceptionniste me demande trois fois moins que ce qui est indiqué.

Une douche ! Avec la chaîne musical turque à fond !

Quel bonheur de se laver! Et hop, au lit... Dormir à l'horizontale... Je suis aux anges.

Objet : Croiser les doigts

Bien chère Sandrine,

Avant tout excuse-moi de ce silence... depuis le début de la "paix", j'ai repris mon rythme de folie. Je ne réponds plus à mes mails...

La situation ici est très incertaine, tout le monde veut la paix mais personne n'y croit alors on croise les doigts et on serre les fesses.

Pour le moment, Hezbollah se tient sage et ne réagit pas aux commandos punitifs de Tsahal. On attend surtout la mise en place de la force internationale d'interposition. Globalement, la vie économique a repris son cours normal, tout le monde repart avec plus d'énergie et de motivation que jamais. Il y a un manque de main-d'oeuvre certain, les Égyptiens, les Syriens, les Philippines ont quitté le pays, Sukleen (la société de ramassage d'ordure et d'entretien de la voirie) recrute à tour de bras... Des libanais!!!!

L'école a ré-ouvert ses portes hier lundi. Les inscriptions ont repris fort...sauf pour la bijouterie! Un concours d'entrée est tout de même prévu le 1er septembre. La date de la rentrée est maintenue, début ou mi-octobre. Moi je m'occupe...entre Purr et la collection Caravane, j'essaie de faire avancer tout ça. Coté perso, ça ne va pas trop mal... je me sens un peu seul mais avec le retour de mes collègues de travail, je reprends du poil de la bête...

Merci encore pour tes mails

À bientôt

Fred

Jeudi 24 août

-Attente à Adana-

J'ai mis mon réveil à 8h00 pour aller voir les horaires en direction d'Alep. J'ai droit à un petit-déjeuner à la turque : fromage blanc, olives noires, tomates, et concombres.

Le réceptionniste m'explique comment aller à la gare à pied et me dit aussi qu'il pense qu'il n'y a pas de trains jusqu'à Alep.

Je découvre la ville de jour : très bruyante, beaucoup d'activités, que des immeubles, mais pas mal de palmiers.

Aucun des guichetiers ne parle anglais alors c'est un peu compliqué, ils m'écrivent tout sur un papier mais n'arrivent pas à me dire à quelle heure j'arriverais à Alep.

Je retourne dans le centre. Il fait vraiment très très chaud. Je me réfugie dans un cybercafé pour raconter mes dernières aventures à la famille.

Je marche un peu puis je vais faire quelques courses pour me faire un déjeuner-supermarché dans ma chambre d'hôtel, au frais. Je reste un moment, je n'ai pas la force de bouger. Je regarde un peu dans mon guide « les trucs à voire à Adana » : pas grand chose en fait. Je me laisse tenter par une mosquée au bord de l'eau, sur la photo, cela a l'air joli.

En chemin, je téléphone des P.T.T à Simone pour la prévenir de mon arrivée. J'espère que je ne vais pas la déranger.

Sinon l'eau est en fait une sorte de fleuve dégueulasse. Je fais un petit tour.

La « dame pipi » du parc m'interpelle, elle est avec un agent de sécurité. Elle veut que je m'assoie sur une chaise en face d'elle. Je ne comprends pas très bien ce qu'elle veut, mais elle a l'air gentille. Elle me prend les mains et me dit plein de trucs avec un grand sourire édenté.

Les deux veulent savoir où est mon hôtel, je leur montre le plan. Je comprend qu'ils me disent qu'ici c'est dangereux et veulent me ramener.

Je leur explique que « non c'est bon, je peux marcher. » Ils insistent. La vieille dame me donne du basilic.

Finalement je leur dis que je veux aller au musée, tout près d'ici. Bon alors ça, ça va. Mais le policier m'emmène tout de même devant. Oup's, c'est fermé. Il me laisse tout de même repartir seule.

Je fais un tour, rentre me rafraîchir dans les magasins qui ont la clim... Je me perds, ça me stresse, je me retrouve à nouveau près du parc... Je retourne au plus vite dans le centre.

Je rentre à temps pour assister au coucher de soleil sur le toit de l'hôtel.

Douche, dîner et au lit, j'ai trop sommeil.

Dernière nuit en Turquie ?

Je ne dors pas bien, je me réveille plusieurs fois. J'ai mal au ventre.

Vendredi 25 août

-Dans le train jusqu'à Alep-

Mon réveil sonne à 3h30. J'avais déjà les yeux grands ouverts. Je me prépare et descends à la réception. Le réceptionniste hèle un taxi juste devant la porte, qui m'emmène à la gare et prend possession de mes derniers Lira.

Il est 4h10, la gare est fermée, quelques personnes dorment sur les bancs devant.

Des gens arrivent et s'installent aussi. Une famille, puis des jeunes qui apparemment sont très contents de leur dernière acquisition : un pistolet encore sous emballage plastique. Légèrement effrayant.

La gare ouvre à 5h00. Je demande sur quelle voie est mon train de 5h05.

« En fait, il est à 6h30 »...

Bon, je l'attends. Je monte dedans, le contrôleur me dit qu'il sait quand changer de train pour Alep, il viendra me dire.

Deux heure plus tard, il vient me réveiller et m'emmène au fin fond du train, en ouvrant des portes avec des clés. Il me présente à son ami contrôleur qui me dit « twenty dollars, twenty dollars » car ici c'est « sleeping place »...(on le connaît ce coup-là).

Je réponds que je ne peux pas payer, il me dit de m'asseoir tout de même dans une cabine et de changer à Ishalaye comme prévu dans le wagon turc.

Je ne suis pas très tranquille.

Dans la cabine d'à côté, il y a une Française qui parle turc alors ils la font venir pour m'expliquer à nouveau.

J'ai bien compris, merci.

Elle revient avec un autre contrôleur pour s'assurer que je pourrais bien faire ma correspondance. Il commence par dire qu'il y a des trains seulement une fois par semaine... Le mardi.

L'horreur.

En fait il faudra que je prenne un bus, mais que je ne m'inquiète pas cela ne sera que quelques dollars et il m'expliquera tout.

Me voilà plus rassurée. Je me mets à discuter avec cette dame, qui parle le turc car elle est prof de turc à Paris, qu'elle a été mariée à un Turc avec qui elle a un eu un fils qui maintenant vit à Tokyo. Elle s'appelle Marie. Il y a aussi deux syriens, un avec un ventre énorme qui me rappelle un proverbe syrien que m'appris mon père :« le plus court chemin pour atteindre le cœur d'un homme est de passer par son ventre », et Armed qui, travaille dans le commerce d'huile de voiture entre la Turquie et la Syrie.

Gustavo, un Argentin de Buenos aires, photographe, qui voyage depuis un moment et qui vient voir sa famille syrienne pour la première fois lui aussi.

Un japonais.

Trois allemands.

On discute dans le couloir avec Marie et Gustavo, Armed me donne des cours d'arabe et je me fais gaver de cigarettes et de thé. Et pas question de dire non.

Nous arrivons à la frontière turque où je dois changer de train. Je quitte à regret ce wagon. Le contrôleur me dépose dans le wagon derrière. Là, c'est un peu compliqué car il faut quand même que je paye. Ils font venir Marie pour qu'elle me traduise à nouveau. On change mes 20 euros de secours en Lyra, le contrôleur prend l'argent du billet dessus et me le change en monnaie syrienne.

Sûrement encore une magouille... Mais bon.

Il fait trop chaud dans le wagon, il y a des militaires, le contrôleur vient s'asseoir à côté de moi et raconte aux autres que mon père est à moitié syrien. Je les intrigue beaucoup avec mon gros sac à dos. Il me fait la conversation en turc, ce qui ne facilite pas l'échange. J'acquiesce de temps en temps. Et là d'un coup : « Welcome in Syria »

Il faut descendre du train.

SALAM ALÉKOUM

Les douaniers prennent nos passeports... Le chef du train couchette vient me voir pour savoir si c'est ok pour les « twenty dollars », si ma famille ne veut pas venir me les donner à la sortie du train. Là il se fait engueuler par un douanier qui lui dit « La pauvre, tu ne veux pas non plus la renvoyer à Istanbul ? » Il reste penaud et me fait signe de monter dans le train, dans la cabine de Marie. Le wagon est ravi de mon retour parmi eux. Et heureusement car je n'ai pas vu de traces de bus ou d'autres trains qui vont vers Alep.

Merci bonne étoile.

On fait donc une « cabine de filles » avec Marie. On discute de pleins de choses. Gustavo s'ennuie, il vient nous voir. Le train avance lentement.

On regarde le paysage.

J'adore déjà. On sent une authenticité.

Les enfants saluent le train, tout le monde s'arrête pour le regarder passer.

On reste tous les trois, sans parler, à boire des yeux le paysage qui défile.

Me voilà à nouveau sur la terre d'un de mes ancêtres.

Le train s'arrête au milieu des champs, on descend et marche sur les rails pour se dégourdir les jambes.

Le trajet n'en finit plus.

Gustavo me prête un de ses colliers pour être sûr de se revoir et que je lui redonne (en Syrie, au Liban, en Argentine ou à Paris).

Il est 19h10, on voit Alep se dessiner à l'horizon. On n'y croyait plus ! Puis tout va très vite. On descend du train, Armed nous fait monter dans un taxi, on dépose Marie devant son hôtel, ils cherchent ma rue, mais ne trouvent pas.

Ils me laissent alors dans une pharmacie tenue par un Arménien. Il est avec ses deux filles. Il téléphone à Simone pour qu'elle vienne me chercher. Le truc improbable... Ma première rencontre avec ma famille dans une pharmacie. Et la voilà qui arrive, avec de magnifiques yeux bleus. Elle rentre et dit « Chloé ? ». Elle me prend dans ses bras et me couvre de baisers.

Son fils de 40 ans, Najo est dans la voiture. Nous passons d'abord chez eux pour que je dépose mes sacs. Elle me montre, non pas ma chambre, mais mon appartement ! En effet, elle me laisse l'appartement qui est en dessous du sien (qu'elle met de côté pour le jour où son fils se mariera, en attendant il vit avec elle).

On passe manger des pistaches fraîches chez la belle-mère de sa fille, Germaine. Là il y a sa fille, Aline, son mari, Gréco, et leur deux enfants, Paolo et Clara, de sept et neuf ans. Ils vivent en Italie et passent toutes leurs vacances d'été en Syrie.

« Alep c'est joli. »

On revient à l'appartement, je peux enfin me débarrasser de la crasse du train et Najo passe me chercher afin que nous allions au restaurant, avec un de ses amis d'enfance qui a émigré au Canada, Aline et Gréco.

C'est très sympa, mais j'ai du mal à garder les yeux ouverts.

J'ai l'impression d'être saoul.

Aline me raconte comme c'est dur pour elle d'obtenir la nationalité italienne, alors que son mari et ses deux enfants l'ont déjà, et qu'elle vit en Italie depuis dix ans.

C'est très humiliant. Le « F.B.I » italien est venu chez elle faire une inspection et lui poser plein de questions. Ils ont été rassurés de la voir chrétienne. Ils ont dit qu'ils allaient accélérer les démarches.

Les hommes se mettent à parler politique, mais ils doivent parler très bas car si quelqu'un les entend critiquer le gouvernement, ils me disent qu'ils peuvent se faire dénoncer : « Il y a des espions partout, cela peut être le garçon de café par exemple ».

« - Il faut faire très attention, rajoute Aline, après ils viennent chez toi... Il y a beaucoup de gens qui disparaissent comme ça. »

Et elle sourit.

En effet, si la Syrie est officiellement une démocratie, l'armée et son système jouent un rôle très important en politique, ce qui la rend limite dictatoriale. Disons que le peuple a très peur de son gouvernement, c'est un peu l'éducation par les coups et les menaces. Mais mes interlocuteurs n'en restent pas moins attachés profondément à leur pays, la preuve, ils y reviennent chaque été...

Après la pastèque, il est l'heure d'aller au lit.

Me voilà dans ma nouvelle famille, la « vraie » cette fois, celle du sang. Je ne sais pas comment cela va se passer. Ça commence bien, ils m'accueillent le cœur ouvert. À un moment où je suis un peu perdue, ne sachant toujours pas quoi faire après, ni quand rentrer en France, combien de temps rester à Alep? En Syrie ?

Samedi 26 août

-Réveil en Syrie-

Je traîne au lit jusqu'à 10h30 puis monte chez Simone pour le petit-déjeuner. Elle me prépare un nescafé d'une drôle de façon : un peu de poudre et hop, de l'eau chaude directement sortie du robinet... J'espère que je ne vais pas tomber malade...

Elle reste à table avec moi et me raconte plein d'histoires. J'ai un crédit de 1500 questions à lui poser sur la famille.

On parle de mes grands-parents et de mes oncles, de ce qu'elle connaît d'eux, très peu en fait, car elle ne les voyait qu'à des occasions familiales (mariages, baptêmes...).

Et puis je redescends dans « mes appartements », elle s'habille et moi j'écris dans mon journal, sur la terrasse.

À 13H00 nous voici chez Germaine pour le déjeuner. Leur famille est au complet.

On mange très bien, le tout clôturé par un café arabe.

Dehors des gamins nous suivent car je suis en t-shirt, ça amuse Simone.

Je ne trouve pas cela drôle. Il est toléré d'être en t-shirt (couvrant les épaules tout de même) à Alep, surtout dans ce quartier chrétien, mais disons que la « pression visuelle » exercée par les hommes contraint les femmes à mettre plutôt des manches longues. Je comprends.

On rentre faire la sieste.

J'essaye de lire mes mails, mais cela ne marche pas... Puis vient l'heure de la coupure de courant : l'état coupe une heure par jour l'électricité, chaque quartier à une heure différente, pour en donner au Liban...

« Tu vois nous ne sommes pas méchants », me dit Simone.

Je monte lui dire que je vais me promener mais elle me propose d'aller boire le café chez une amie à elle, « immensément riche », mais seule et sans enfant.

Et bien cela valait le détour : une réunion de femmes orientales, du fard à paupières vert ou bleu, habillées et coiffées chics pour l'occasion, prêtes à commérer sur tout, me gavant de gâteaux.

« Les douceurs de Syrie c'est bon ! »

Petit grincement de dents : elles se mettent à parler de la coupure de courant en râlant et en me disant « Nous, on n'aime pas les Libanais, ils sont ingrats ». Ces veilles rancoeurs me dégoûtent, ces différentes origines qui sont en moi s'agitent, mais cohabitent. Me donnent de la force. La force de regarder ailleurs. La force de n'appartenir à aucune d'entre elles, entretenant une perpétuelle remise en question, et par chance une grande tolérance. Je n'avais jamais remarqué à quel point je portais en moi le sang de deux pays qui se haïssaient tant. Ne me sentant pas plus « l'un

que l'autre », je ne veux que leurs bons côtés, par leurs guerres.

Je suis Simone à la messe, incapable de retourner à la maison toute seule. Assez surprenant d'entendre une messe en arabe, surtout au moment du « notre père ».

Il fait nuit et doux, on va se promener au jardin public : « un des plus beaux du monde ». En chemin, elle me raconte des histoires sur la famille dignes d'un film, elle en a la chair de poule, c'est horrible. Assassinat par empoisonnement, je ne peux pas en écrire plus.

On s'assoit sur un banc et on discute, de voyage surtout, fait et à faire.

En rentrant on s'achète un maïs bouilli que l'on va manger sur son balcon. Najo arrive, on se met devant Internet. Il m'apprend que « Hotmail » est bloqué en Syrie, pour des raisons de sécurité. En effet, le service des postes et la Syrian Computer Society interceptent les e-mails pour repérer et surveiller les dissidents. Pour cette raison, les webmails, par exemple Hotmail, sont rendus inaccessibles, ce qui oblige les internautes à passer par les services de messagerie électronique contrôlés par l'opérateur syrien. Je ne pourrais donc pas lire mes mails. Je me crée une autre adresse pour pouvoir envoyer des nouvelles à ma famille.

Dimanche 27 août

-Promenade dans Alep-

Traditionnel petit-déjeuner chez Simone.

Najo est déjà là, il est chargé de m'emmener en promenade. J'ai beau dire que je peux y aller seule.... Rien à faire.

On commence par marcher jusqu'au musée national d'Alep. Il y a des travaux, de la poussière partout, il fait très chaud, les objets sont très mal présentés et, sans complexe, une visiteuse crache de gros molards par terre.

Hormis ces quelques problèmes matériels, c'est très intéressant. Surtout

qu'un gardien prend la peine de tout nous expliquer. On apprend ainsi qu'une partie des fouilles a été réalisée par le mari d'Agatha Christie, l'archéologue Mallowan, dans les années 30. Elle, pendant ce temps-là, logeant à l'hôtel « le baron », a écrit «le crime de l'orient express ». On voit des objets hallucinants : des pinces à épiler, des moules à pain en formes d'animaux....

Juste en face se trouve l'office du tourisme, je leur demande des cartes d'Alpe et de la Syrie, espérant que cela va m'aider à prendre une décision pour organiser la suite de mon voyage. Nous marchons jusqu'à la fameuse citadelle, symbole de la ville d'Alep, en passant près des souks et de la vieille ville. Les maisons sont impressionnantes.

Et là, la citadelle, entourée de routes remplis de taxis jaunes, surplombant la ville.

La vue est magnifique, la ville est toute grise, c'est plein de petites bâtisses grises.

Il est 14h00, Najo me dépose en taxi devant la maison et je vais manger une pizza chez Simone devant les infos en français. Ils parlent des plans de reconstruction au Liban.

C'est l'heure de la sieste digestive, je ne me sens pas très bien. Le fait de ne pas savoir quand et où partir m'angoisse. Je suis si près du Liban. Cela me semble inutile d'aller faire du tourisme en Syrie... Déplacé... Mais en même temps, aller au Liban en ce moment est peut-être encore plus déplacé. Pour y faire quoi ? Prendre en photos de monuments détruits puis rentrer. Ce n'est pas le moment, mais en même temps pourquoi pas ? Aaaa, j'en ai marre.

Monde de merde.

Bon je me prépare et tente d'être présentable pour aller à la cérémonie religieuse d'un mariage où Simone veut m'emmener. Elle s'est faite toute belle. Grégo passe nous chercher pour nous déposer à l'église.

Et là... Qui est planté dans le jardin de l'église ?

Le patriarche Maximos Mazloun, un de nos ancêtres. C'est un de mes arrière, arrière, arrière grand-oncle du dix-neuvième siècle (époque de Louis-Philippe et Napoléon III). C'était le patriarche grec catholique

d'Antioche et du Moyen-Orient, né en novembre 1779. Son importance réside dans le fait qu'il ait consolidé la présence chrétienne au Moyen-orient, à cette époque entièrement islamisé. Il a créé une niche et une plate-forme pour le maintien de l'influence européenne dans cette région du monde. À cette époque, l'empire ottoman ayant une suprématie totale et de connivence avec les Prussiens (l'équivalent de ce qu'étaient les États-Unis et la Russie dans les années 50) et représentant un réel danger pour l'équilibre des forces. Maximos permit ainsi à la France d'avoir une assise au Moyen-orient et c'est par reconnaissance qu'il a reçu comme cadeau pour son diocèse la plus ancienne église de Paris, Saint Julien le pauvre.

Enchantée, quelle heureuse rencontre.

Il y a plein de monde super bien habillé et super bien coiffé. La messe est entièrement chantée par le prêtre, les mariés ont des couronnes (selon la tradition grecque catholique...). J'imagine que le mariage de mes parents a dû se dérouler comme cela.

Pendant la cérémonie, Simone me glisse à l'oreille « -tu m'inviteras à ton mariage, hein ? »

Après, petit cocktail dans le jardin sous l'œil attentif de Maximos.

Les petits gâteaux sont délicieux.

On rentre se reposer un peu, et Najo passe me chercher pour aller dans un restaurant aménagé au bord d'une piscine, avec Aline, Grégo et un autre couple.

Il y a deux mariages de l'autre côté de la piscine, c'est la fête. Je mange trop, j'arrive plus à respirer, c'est horrible.

Les discussions se font en arabe, alors je ne participe pas trop. Aline me traduit de temps en temps. On rentre tour de même à 2h00.

Lundi 28 août

-Prendre une décision-

Je me réveille, mais me semble incapable de me lever. Affronter la réalité et mon choix de prochaines destinations. Je traîne au lit, espérant une réponse divine. Ou un signe au moins.

Lorsque je me décide enfin à me lever, Simone est partie chez Aline. Je lis en attendant. À son retour, je peux enfin avoir mon « nescafé à la Simone ». Elle est très fatiguée alors elle va s'étendre.

Et moi je reste là, devant mon nescafé, à réfléchir, réfléchir, réfléchir.... Je crois que je veux aller à Beyrouth.

Il faut boucler la boucle.

Après reste à savoir si c'est prudent.

Par où passer ? Alep ou Damas ?

Comment l'annoncer à Simone ? À la famille ?

Est ce que Frédéric peut encore me loger ?

Je me mets devant la télé et regarde les infos d'Euronews. Le président de l'ONU vient d'arriver à Beyrouth... Les Israéliens ne peuvent plus bombarder dans ce cas-là... Ce n'est pas possible.

L'heure de sieste de Simone est écoulée, nous nous préparons pour aller à la « copie du Mac Do » (Par boycott politique, tous les produits américains sont interdits en Syrie), avec Aline, Grégo et les enfants.

Tout se passe très bien, on mange des hamburgers, des frites et de la « copie du Coca ».

À nouveau l'heure de la sieste. Je fais opposition cette fois et vais me promener, dans un périmètre assez restreint afin de ne pas me perdre.

Je tente de téléphoner à Frédéric, mais cela ne marche pas. J'ai dû mal noter le numéro.

Je continue à marcher un peu dans la cohue d'Alep puis rentre prendre une douche.

À 17h30, Aline et sa famille passent me chercher. Nous commençons par aller voir la fameuse rue, dont me parle Simone depuis mon arrivée, au nom de son père « Jean Mazloum ». autres plaques que l'on prend consciencieusement en photos.

Puis nous allons prendre le café chez des amis.

Enfin le « café » en syrien, cela veut dire : une salade, des pistaches, des cacahuètes, des tartes, des gâteaux...

Cela m'occupe de manger, la discussion se faisant toujours en arabe.

J'ai l'esprit ailleurs. Au Liban déjà.

Ils me raccompagnent. On doit vite se préparer car à 21h00 je dois monter

chez Simone, nous allons chez « Jojo », son frère aîné, et sa femme

Widad. Il est très sympathique. Tout maigre, le pantalon remonté sous la poitrine, le dos voûté, de grosses lunettes qui lui tombent sur le nez.

On s'assoit tous dans le salon.

Il me raconte qu'il donnait des cours d'arithmétique à mon père et qu'il détestait cela.

Il trouve que je suis « Robert (mon père) déguisé en fille ».

Nous avons droit à l'histoire du « doigt de Maximos Mazloun » (décidément la grande fierté de la famille).

À la mort de son père, il ouvrit son coffre et trouva, au milieu d'actions, une petite relique comportant le doigt de Maximos Mazloun, conservé chimiquement ! C'est finalement mon grand-père qui l'a récupéré. Je me demande où il est à présent. Si j'arrive jusqu'à Beyrouth, je ferais mon enquête.

Mardi 29 août

-Voyager pour comprendre sa chance-

Je vais prendre mon petit-déjeuner chez Simone, puis lui demande si elle peut me montrer des photos de sa jeunesse. Elle me fait descendre le sac de photos, mais est trop fatiguée pour rester à mes côtés. Elle va s'étendre, précisant bien que « les blondes ne sont pas photogéniques » mais qu'elle était bien plus belle que sa cousine.

Il y a peu de photos, et elles sont mal rangées, pleines de poussière.

Je vois Simone bébé, le mariage de Simone...

Puis je marche sous un soleil de plomb jusqu'à la gare routière. En premier je regarde les horaires pour Damas, sans grande conviction, puis dans une autre gare, les horaires pour Beyrouth. Il y en a plusieurs par jour, pour un trajet entre 7 et 9h00 (un peu plus long que d'habitude car les routes sont encombrées).

Je rentre en sueur. J'ai juste le temps de me doucher et nous allons déjeuner chez Germaine, pour l'anniversaire d'Aline. À la fin du repas, je reste seule avec Germaine qui me montre des photos de ses enfants et de ses petits-enfants en rigolant car ils sont éparpillés un peu partout dans le monde.

Je rentre et regarde mes mails : Max m'a envoyé l'adresse de Frédéric, je vais pouvoir lui écrire !

Je m'effondre pour une sieste.

À mon réveil, je prends un livre que Simone m'a laissé. Il raconte l'histoire d'une famille syrienne qui vécut en Egypte. C'est passionnant, l'ambiance est envoûtante. Je ne décroche plus jusqu'au soir, moment de me préparer pour aller au restaurant.

Grégo et Aline passent vers 21h00, on attend que Simone et Najo se préparent en discutant sur la terrasse. Ils veulent que je leur raconte comment se passe ma vie à Strasbourg et à Paris... Cela me donne envie d'y être.

Le resto est encore au bord d'une piscine.

Musique traditionnelle syrienne à fond.

Odeur de narguilé, mêlée à celle du pain fait sur place.

Il y a deux autres couples, à l'autre bout de la table, je ne leur parle presque pas. Je suis assise entre Simone et Najo. Ce dernier me pose plein de questions sur mon futur « mari ? Enfants ? Où ? Religion ? »

Lui me dit qu'il commence à chercher une femme, qu'il prie et qu'avant tout il aimerait bien qu'elle soit croyante.

Je ne mesure pas la chance que j'ai de vivre en France, où tout se mélange plus ou moins sans conflit. C'est Paris la tour de Babel, pourquoi

chercher si loin.

On souhaite « bon anniversaire » à Aline avec la carte musicale « merry christmas » de Simone, et les gâteaux de chez pizza House.

En rentrant, je vois que Frédéric m'a répondu.

Objet : Bienvenue !

Chère Chloé,

J'ai entendu votre voix hier au téléphone...

Je voulais vous envoyer un message, vous m'avez devancé...

Vous êtes toujours la bienvenue!

Il se trouve que j'ai fait l'aller-retour à Damas vendredi soir pour aller chercher un ami à l'aéroport. pourquoi ne pas passer une journée à Damas? le souk est envoûtant et vous n'êtes qu'à 3 heures de Beyrouth. rendez-vous au garage de Baramke, là-bas vous trouverez un taxi collectif pour Beyrouth pour environ 500 livres syriennes. Demandez lui s'il peut vous déposer au Musée (mathaf) de Beyrouth. De là vous pouvez m'appeler à n'importe quelle heure, j'irai vous chercher.

Si vous décidez de passer par le nord, faites-vous déposer (si c'est possible à Daora, appelez-moi j'irai vous récupérer).

Le passage de la frontière se fait aisément, j'espère seulement que vous avez un visa libanais. Vous pouvez donner mon nom et mon adresse pour la fiche de renseignement.

Vous arrivez quand vous voulez, quand vous le pouvez, je suis assez disponible en général. Après ça vous serez autonome.

Les Libanais seront très heureux de vous accueillir. C'est important pour eux de voir qu'on vient dans leur pays, alors qu'eux ne pensent qu'à le quitter...

Je me fais une joie de vous rencontrer. La maison est modeste mais accueillante.

À bientôt

Frédéric

Mercredi 30 août

- La maladie m'a prise-

Je me lève déjà fatiguée... Je ne me sens pas très bien. Je monte prendre le petit-déjeuner chez Simone pendant qu'elle va à la messe. Je n'arrive pas à manger.

À son retour, elle me demande si je veux toujours aller au souk, je réponds oui en espérant que sortir me fera du bien.

Nous y allons en marchant.

C'est magnifique, une véritable ville secrète : des petites ruelles étroites, couvertes, éclairées par des petites fenêtres au plafond qui laissent entrer des faisceaux lumineux.

Je m'achète des sandalettes en cuir.

Puis un jeune homme vient nous proposer de nous faire visiter son magasin artisanal qu'il tient avec son frère.

On a droit à un thé. Simone l'engeule parce qu'il fume. Il ne s'obstine pas à nous vendre quoi que se soit. Il veut ensuite nous montrer la fabrique de savon car élaboré depuis la haute Antiquité, le savon d'Alep représente plusieurs milliers d'années de culture et d'histoire. Au fil du temps, et grâce aux croisés qui le rapportèrent en Occident, ce savon s'est répandu à travers le bassin méditerranéen, en passant par l'Italie et l'Espagne, pour atteindre Marseille, dont le savon est l'héritier direct du Savon d'Alep. On peut donc dire que, le savon d'Alep est à l'origine de la totalité des savons durs dans le monde. C'est une grande spécialité et fierté. Mais il nous amène d'abord dans un musée en construction dans un ancien collège franciscain. Simone est trop fatiguée pour monter l'escalier, je me retrouve seule avec lui, qui se fait de plus en plus tactile pour me montrer la fabrique de la fenêtre, qui en plus ne fonctionne pas durant l'été.

Quelle drôle de vision ont ces hommes orientaux sur les femmes occidentales. C'est triste.

On retourne dans le souk où Simone achète un savon pour mon père, « pour qu'il sente le souvenir d'Alep ».

Je commence à vraiment me sentir mal.

Sueurs froides... J'ai l'impression que je vais tomber dans les pommes...

On se dépêche de prendre un taxi et je me couche.

Quarante de fièvre... La violente tourista. J'ai bien quitté l'Europe.

Je suis réveillée tout les quelques temps par Simone qui me donne mes médicaments : « le doprane, n'oublie pas », elle surveille ma température et me fait du thé.

Elle me dit que ma mère a téléphoné pour savoir si je partais au Liban...

Je commence à angoisser, j'ai peur qu'elle me dise de ne pas y aller. Et ma maman a toujours raison.

Finalement on la rappelle à 22h00. En fait elle croyait que je partais aujourd'hui à Beyrouth.

« Non, non là je dois attendre d'être guérie... Oui et tout le monde va bien? »

Ils me manquent. Je lis un mail qu'elle m'avait envoyé.

Objet : difficile de décider

Bon, avant tout, papa te dit qu'à Alep il était toujours enfermé là où habite Simone, dans ce même immeuble et qu'il n'avait pas le droit de sortir. La seule chose qui reste dans son souvenir c'est la citadelle, la k'ala comme ils disent.

Difficile pour toi de décider car à Beyrouth ce n'est pas stable du tout. J'aimerais bien y aller avec toi.

En Syrie, il y a des vestiges intéressants genre Ougarit plus ancienne ville ou autres peut-être plus intéressantes que Damas. Demande conseil. C'est peut-être difficile de se déplacer et hasardeux.

Najo t'a dit que j'ai téléphoné et que je lui ai parlé en arabe, pour lui dire de bien remercier Simone ? Je vais encore essayer d'appeler avant que tu quittes.

Bon j'attends Max avec impatience demain, je n'aurais pas trop le temps de le voir, je suis curieuse de voir dans quel état il va être et si cette aventure avec toi lui a apporté quelque chose de positif dans son développement.

Quoique tu choisisses, ma fille ce sera bien. Dans la vie, les choses ne sont pas rectilignes. Cela se vérifie dans ce projet qui est loin d'être graphique au sens pur de lignes agencées. Il faut rester souple et s'adapter aux situations. Dans le Sud de la Turquie, il y a eu des attentats. Cela aurait pu être des tremblements de terre.

Dans les lieux les plus sûrs on peut mourir, comme on peut survivre à de grosses catastrophes. On ne sait rien mais au fond de soi si on écoute calmement arrivera toujours une réponse aux questions que l'on se pose. Parfois ce sont les autres qui indiquent ...

Le plus sage est de rentrer... Parfois la sagesse c'est plutôt la folie. Je ne suis malheureusement pas fée pour te transporter dans le lieu où tu veux aller et venir te sauver en cas de danger, alors prudence! Je vais essayer de téléphoner à oncle Tony pour voir s'il va au Liban, cela va nous aider un peu.

BISOUS

Maman Liliane

Jeudi 31 août

-Jour de brouillard-

Je suis réveillée par Simone qui vient surveiller ma température et me donner des médicaments.

Je mange trois pommes de terre durant la journée.

Le reste du temps, je somnole.

Le soir, je me hisse à l'étage du dessus pour regarder la télé.

Je m'endors difficilement, j'ai tellement faim.

Vendredi 1er septembre

-Convalescence-

Je sors de ma torpeur à 12h00 et me lève pour manger une pomme de terre et un biscuit sec. Berk berk.

On se met devant Internet avec Simone et regardons les photos de la famille que maman nous a envoyé. Elle est ravie.

Puis je monte chez elle manger du riz trop cuit et une soupe à la poule. J'en peux plus, je veux de la salade.

Je me vautre devant la télé et ses chaînes françaises.

Le Liban reçoit des aides de l'Europe, le pays commence sa reconstruction. Ou recommence sa reconstruction devrais-je dire.

Quelle frustration d'être affalée sur ce canapé alors que je pourrais déjà être là-bas !

Après c'est la sieste.

L'heure du dîner : soupe, pain sec et fromage.

Je savoure en secret une pomme que j'avais dans mon sac...

Puis nous allons à une représentation d'une pièce d'un écrivain libanais. «

Pour des amateurs c'est pas mal », commente Simone.

Samedi 2 septembre

- Concrétisation de la suite-

Ce matin, j'ai dû mettre mon réveil car nous allons à 10h00 chez la cousine de Simone, avec Aline qui a droit à des réflexions sur ses cheveux mal coiffés et ses sourcils d'homme.

Sinon c'est sympa, on mange une part de cake et on a vue sur la gare, lieu de mon arrivée.

Je rentre me poser devant la télé en attendant l'heure du déjeuner chez Germaine.

Je savoure le repas chaud... Du poulet à la sauce tomate... J'ai même droit à des fruits !

On file tout de suite après déjeuner dans un institut de coiffures pour que Simone se fasse « couper les deux cheveux qu'ils restent sur la tête. »

Il y a beaucoup d'agitation, je suis une attraction supplémentaire.

On rentre faire la traditionnelle sieste.

Moment que je passe devant internet jusqu'à ce que la coupure d'électricité mette fin à mon activité.

On part en voiture avec Aline et Grégo dans une clinique où a accouché la veille une de leur cousine.

Je n'avais jamais vu de bébé aussi petit, c'est impressionnant. La grand-mère remarque mon air hébété et me le met dans les bras... Je fonds.

De toutes petites mains.

Des yeux bleus qui louchent.

Je me demande bien quand mes parents verront leurs petits-enfants.

Cette mondanité faite, toute la famille m'accompagne pour que j'achète mon billet de bus (cela me revient moins cher car on me prend pour une syrienne).

Départ lundi...

Je n'y croyais plus.

J'attends d'être arrivée pour fêter cela mentalement.

On rentre et j'écris un long mail à maman.

À 22h00 on quitte en voiture pour aller chez un couple d'amis à eux. La plupart des discussions se font en arabe, alors je passe beaucoup de temps à m'organiser dans le piochage d'apéritif. J'établis un ordre, un nombre...

Pistaches, cacahuète, graine de courge et une gorgée de pepsi.

Pistaches, cacahuète, graine de courge et une gorgée de pepsi.

Ça parle toujours et encore de Jésus et de toute l'entreprise qu'il a créé autour (messe, rassemblement...).

Le fils est là avec une belle montre.

La fille est là avec une belle voix. Elle nous chante des chansons accompagnées de sa guitare, son père et son frère.

Dimanche 3 septembre

-Dernier jour à Alep-

Soit forte, bientôt la « liberté »...

Après avoir coupé une pastèque pour le petit-déjeuner, on va à la messe, Simone et moi, bras dessus, bras dessous.

Cette fois chez les Arméniens. Après on prend un café avec le groupe. Sur le chemin du retour, on passe chez une autre cousine, mariée à un Syrien qui naquit en Argentine. On parle donc un peu espagnol.

Ils ont deux enfants, une fille qui fait de l'architecture et un fils qui a commencé à faire les « études » pour être prêtre, mais changea d'avis au dernier moment. La famille voudrait me marier avec lui. Ou avec Najo, au choix.

Aline nous téléphone pour nous inviter à déjeuner chez Germaine, c'est la sainte Grégoire. Alors on a droit à un super repas.

Je ne sais pas ce qu'il m'arrive, je suis trop fatiguée...Alors tout de suite après déjeuner, à la sieste !

Jusqu'à 17h30, heure à laquelle je dois aller chercher Paolo et

Clara... Aaaa se promener seule dans les rues d'Alep !

À notre retour chez Simone, Jojo et widad sont déjà dans le salon. Ils sont venus pour me dire au revoir. Jojo me répète bien :

« Attention aux vautours ! »

Simone critique son gendre et cherche de futures femmes potentielles pour Najo. C'est trop étrange. On construit une famille un peu comme une entreprise. Meilleur placement, meilleure rentabilité...

Nous allons nous promener au jardin public. Il fait déjà nuit. Les enfants ont droit à du pop corn, que l'on mange assis sur un banc.

On les ramène et j'ai tout juste le temps de prendre ma douche avant que Najo vienne me chercher pour un ultime resto avec Aline, Grégo et un autre couple.

J'échange quelques mots avec l'homme du couple, qui tient une agence de voyage. Il me dit que partir au Liban en ce moment doit être très intéressant. Cela me laisse de quoi penser pour le restant du repas. La femme du couple me dit qu'elle supportait l'équipe de foot d'Italie cette année pour le mondial, car il y avait trop de musulmans dans l'équipe française. Quelle conasse! Je n'aurais jamais imaginé que l'on puisse penser un truc comme cela.

En rentrant je commence ma valise...

Demain : Beyrouth !!

Lundi 4 septembre

-Dernière étape du voyage-

Dernier réveil à Alep... Je ne me sens pas très bien. Je réunis mes dernières forces pour finir ma valise.

Simone passe me voir avant d'aller à la messe. Elle m'emmène des bonbons, des gâteaux... Je ne mange rien par précaution, de peur de me sentir mal dans le bus.

À 10h00, Najo et elle m'accompagnent à la gare routière.

J'ai droit aux dernières recommandations :

« - Ne parle pas trop à ta voisine, ne lui dit pas où tu vas, et là-bas fait attention, etc, etc... Et surtout dis à l'année prochaine à Alep ! »

On se quitte avec des grands « au revoir » par la fenêtre du bus.
Me voilà partie pour une nouvelle aventure, mais pour le moment mon état de santé me pose problème et m'empêche de réaliser la situation.
J'ai trop froid et je suis brûlante, je sors du bus à la frontière syrienne, j'ai du mal à tenir sur mes jambes.

Moment d'émotion intense... On passe la frontière libanaise ! je suis la seule touriste alors je dois descendre montrer mon passeport. Le guichetier a l'air étonné et pas enchanté par l'idée que je vienne faire du tourisme en ce moment.

Bon... Je remonte et m'effondre, essayant de me concentrer pour penser à ce que je ferais une fois à Beyrouth...

Pourquoi suis-je là ?

Est-ce une bonne idée ?

Je m'imagine déjà au milieu des ruines, dans un Liban méconnaissable.
Mais pour le moment, le paysage est superbe... On longe la mer bleue, bleue... Des belles villas, des plages privées, des restaurants, Tripoli, Jounieh... 17h30, nous voilà à Beyrouth... Et aucune trace de bombardements, de bâtiments détruits.

Je me dis que j'ai peut-être rêvé, qu'en fait, il n'y a pas eu de guerre.

Ou alors ils ont tout reconstruit super vite.

Le bus nous dépose sous un pont, en face du port. Il n'y a pas de distributeurs. Donc pas d'argent, pas de téléphone.

Un chauffeur de taxi me propose de m'amener au-dessus du pont, où là j'en trouverai et je pourrais le payer.

« Five livres »... N'ayant aucune idée des prix et de ce que cela vaut, je me méfie.

Mais d'un côté je ne vois pas d'autre solution, au bord de cette bretelle d'autoroute....

Je monte dans le taxi, déjà rempli par un homme avec un « cheikh » sur la tête et son fils.

Il me laisse à un distributeur où je retire des milliers de livres. (1000 livres : 0,50 centimes d'euros). Je demande au chauffeur où est-ce que je pourrais trouver un téléphone avec un regard un peu « je suis perdue, à

l'aide... »

Il me dit qu'il m'aurait bien prêté le sien mais qu'il n'a plus de crédit, alors qu'il peut me déposer un peu plus loin dans un café où il y a un téléphone. C'est ce qu'il fait... Bon là évidemment cela ne marche pas... Le serveur me prête donc son portable et c'est lui qui explique à Frédéric comment venir me chercher. Puis il me dit « seat down, seat down... » Alors j'attends assise.

Je suis un peu gênée, je n'ai même pas demandé à Frédéric s'il préférerait que l'on se retrouve ailleurs. Je ne l'ai jamais vu, je ne sais rien de lui... Je discute un peu avec le serveur, très sympa. Il rappelle même Frédéric pour être sûr qu'il arrive. Premier contact avec la jeunesse libanaise. Et voilà la Hundaye verte !

Frédéric en sort! On met mes affaires dans le coffre et on fait connaissance durant le trajet qui nous mène chez lui, dans les montagnes qui surplombent Beyrouth, à Fanar.

Il est donc bijoutier, prof de bijouterie dans une fondation assez spéciale, amoureux du Liban et des libanais.

Je ne reconnais rien, tout a changé depuis ma dernière visite, il y a six ans.

En chemin, on passe prendre son « autre invité du moment », Sam, un tunisien venu chercher du travail à Beyrouth dans le secteur de l'informatique.

On rentre et on prend l'apéro au salon. On discute de pleins de choses, mais surtout du Liban et des Libanais.

Je me sens bien et toute trace de maladie a disparu comme par enchantement.

Frédéric me propose d'aller dîner au « raoucher » (arabisation du mot rocher), dans le centre. On descend donc à Beyrouth, en laissant Sam en face d'un nouveau centre commercial qui a ouvert place Sassine. Il n'était pas là dernière fois que je suis venue. Je n'ai plus de repères, il y a de nouvelles routes, mosquées, boutiques...

On traverse la corniche en passant près de l'endroit où l'ancien Premier ministre Rafic Hariri s'est fait assassiner Le 14 février 2005. Il reste

encore un trou de dix mètres ! Un véritable cratère. « Ils » (on ne sait toujours pas qui) ont utilisé une tonne d'explosif, ce qui le tua malgré le blindage de sa voiture.

On se gare près du « raoucher ». Haaa, enfin quelque chose que je reconnais !

On se met dans un restau en face.

Il me raconte l'histoire de la fondation dans laquelle il travaille. C'est une école-entreprise qui, tout en formant des élèves, peut avoir une production vendable et une autre qui sert au restant de l'école. Cela va de la coiffure, à la construction des chaises en passant par la cuisine. Frédéric est très motivé et rêve dans un futur proche de s'occuper d'un échange entre le Liban et la France, au niveau de la bijouterie.

En conclusion de nos discussions, à la fin du repas, il me dit « ne cherche pas à comprendre le Liban, c'est impossible. »

On rentre donc, je m'installe. J'ai une chambre avec lit douillet pour moi toute seule. Il a déjà hérité de l'hospitalité orientale !

Je reste un moment éveillé avant de me coucher.

J'essaye de faire le point sur ce que je vais faire ici. Je ne sais pas quel « morceau » de ma famille je vais voir... Et mon projet ? Il est tombé à l'eau avant mon départ et je n'ai pas réussi à retomber sur mes pieds, à trouver une autre alternative. Encore faut-il que je réalise que je suis à Beyrouth... Dans la ville où sont nés mes parents.

Mais est-ce encore la même ville ?

Mardi 5 septembre

-Premiers pas-

À mon réveil, j'entends le doux chant des grillons. Je me lève et ouvre les volets...Wahou...

Des pins verts, du soleil, de la terre jaune et du ciel bleu.

Douche. Petit-déjeuner à base de biscuits et de thé de camomille pour tenter de soigner mon ventre encore souffrant.

Je sors et c'est parti pour l'aventure... J'ai bien retenu : Il y a deux bus, le 5 et le 8, et tous les deux vont dans le centre de Beyrouth. Surtout... Les prendre dans le sens de la descente. Logique, oui, mais j'ai parfois l'impression que justement voyager nous sert plutôt à nous apprendre que la logique n'existe pas... Enfin pour une histoire de bus, je pense que la mienne s'applique encore.

Numéro 5 jusqu'à la place Sassine. Je suis tentée d'aller voir mon oncle Maurice par surprise. Il tient une galerie d'antiquités dans Achrafieh, un quartier chrétien de Beyrouth, l'un des plus riches de la ville. Évidemment je ne me rappelle plus par où aller. J'emprunte par hasard la rue où se trouvait l'immeuble de mon grand-père, mais je ne le vois pas, il y a des travaux, peut être qu'il a été démoli. Je me souviens qu'il fallait descendre des escaliers pour arriver chez Maurice, mais après...

Je me pose une heure dans un cyber café.

Puis, après avoir demandé dans une autre galerie, je retrouve « l'amateur d'art », fermé aujourd'hui car ouvert que trois jours par semaine... Je reviendrai demain.

Je me dirige vers le centre, en passant par la place des Martyrs. Je pense que mes parents ne la reconnaîtraient pas. Les palmiers ont laissé place au building moderne et à de grandes enseignes américaines....

Je m'arrête chez un disquaire pour écouter les tubes libanais. Fairouz est en tête des ventes. C'est une chanteuse libanaise, véritable vedette du monde arabe et connue dans le monde entier. On dit d'elle qu'elle est la voix du Liban, d'autant plus qu'elle a toujours soutenu son pays et chanté son amour pour lui.

J'arrive au « centre historique ». La « place de l'étoile » est remplie de photos horribles sur la « guerre de juillet » (nom donnée par certains libanais pour ne pas la confondre avec la guerre précédente, la « grande guerre », qui toucha le Liban de 1975 à 1989)... Des enfants blessés, mutilés...

Autour, tout a été refait, cela semble un peu faux. Je me pose dans un café un bon moment, pour écrire et reprend ma route, pensant aller vers le musée. Évidemment je pars dans l'autre sens. Puis je me dis que finalement j'aurais plus envie d'aller faire les magasins afin d'être un peu plus présentable devant ma famille. Même si je sais que, vu mon budget, cela ne sera jamais assez bien pour eux. Je pense qu'il est dur, si l'on a jamais été en contact avec l'orient, de mesurer l'ampleur de l'importance de l'apparence au Liban. Contrairement à la France où les revenus de chacun sont plus au moins tabous, ici, il faut tout faire pour montrer qu'on a le plus d'argent... Des habits à la voiture, tout doit briller. Mon père me racontait qu'il dormait avec ses trois frères dans la même chambre pour que ses parents puissent avoir un plus grand salon et recevoir plus dignement leurs invités. Exemple parmi tant d'autres, mais il me semble, plutôt réservé à la classe sociale « sophistiquée ». Je ne voudrais pas faire de généralités, il doit sûrement il y avoir des gens plus simples.

Je ressorts donc du centre commercial avec trois t-shirts soldés, achetés à des prix européens, dans des magasins européens.

Je prends le bus 5, dans l'autre sens avant que la nuit tombe. J'ai un peu peur de ne pas reconnaître le moment où je dois descendre car ici, ce sont les passagers qui disent au chauffeur quand ils veulent qu'il s'arrête. Mais j'arrive à descendre au bon endroit en me repérant grâce à une superette pas très loin de l'immeuble.

J'ai à peine le temps de m'asseoir à l'appartement que Frédéric arrive et me propose un « dîner pâtes ».

- «Un dîner digne d'un célibataire, précise t-il, à quoi je rétorque :

- Ou d'une étudiante !»

Je lui raconte ma journée, mes premiers pas dans Beyrouth.

Il me parle de sa vie de français au Liban et surtout de comment il a vécu la «guerre de juillet» : la peur, les réveils en pleine nuit, le missile envoyé à Achrafieh (une perceuse de puits stationnée sur un parking en terre battue a été bombardée, par erreur, en plein jour, le 19 juillet. C'est la seule frappe israélienne qui a touché un quartier chrétien)...

C'est très intéressant de l'écouter. Depuis mon arrivée, je reste consternée

par la différence entre ce que j'avais imaginé voir et la réalité. Je pensais que le Liban était entièrement ravagé, que tout serait détruit. Je ne sais pas si ce sont les médias qui ont exagéré en cadrant exclusivement sur les endroits bombardés, ou alors si c'est moi, qui tellement paniquée, ai mal interprété, n'ai pas su écouter. Mais là vraiment aujourd'hui, en me baladant, mis à part les photos sur la place, rien ne laissait imaginer que le pays sortait d'une guerre. Les seuls bâtiments détruits dataient de la guerre précédente. Faut-il croire tout ce que disent les médias ou apprendre à lire entre les lignes? Comment mes amis depuis la France imaginent la situation au Liban? Ils doivent croire que je suis arrivée dans un champ de bataille poussiéreux.

Justement, après le dîner, on regarde les infos françaises. On dirait une blague. Je me demande si en fait le monde n'est pas une farce géante.

Comme dans un livre de Boris Vian.

Ce qui est sûr en tout cas, c'est que chez Frédéric, je suis mieux que dans ma famille libanaise.

Mercredi 6 septembre

-Reconnexion avec ma famille-

Je me réveille en plein rêve dans lequel mon chat était en train de tuer un serpent et avait déjà tué deux chauve-souris, et moi je devais chercher un taxi.

Je fais tout pour être à peu près présentable, en prévision de ma visite surprise à la galerie de Maurice. J'ai hâte de voir sa tête!

Je suis toute excitée dans le bus !

Place Sassine. Je commence par téléphoner à l'avocat de mon père chez qui je dois passer récupérer son « héritage » (sûrement quelques bibelots), qui traîne depuis la mort de son père, il y a déjà deux ans.

Hop, hop me voilà devant « l'amateur d'art », j'ouvre la porte avec un grand sourire, mais devant moi, pas de Maurice, mais une jeune femme.

Elle me dit qu'il est en vacances au Canada jusqu'au 20 septembre.

Bon bien, je reviendrais.

En sortant je me sens seule d'un coup. Un peu sans famille. Il m'en reste plein à appeler, mais Maurice reste le plus « sain » de mes oncles.

Je ne sais plus trop quoi faire.

Je me pose dans un café pour écrire et reprendre mes esprits. Aussitôt sortie, je m'installe dans une cabine téléphonique.

Je commence par tante Nadia, une cousine du côté maternel, qui selon maman pourra m'héberger. Mais voilà, on dirait qu'elle est devenue un peu gâteuse. Je lui dis que j'aimerais bien la voir, elle me répond « oui, mais tu téléphones avant de passer, car je vais souvent chez ma nièce car ma sœur est morte ». J'avais oublié ce détail. C'est vraiment pas le bon moment pour venir. J'ai l'impression que je vais devoir écourter mon séjour car je ne peux pas passer trois semaines chez Frédéric.

Deuxièmement, Charles, un autre frère de mon père. Sa voix n'a pas changé. Toujours trop aigue. Il va voyager dimanche jusqu'au 23 septembre et me propose que l'on se voit avant son départ. Mais aucun de ses enfants n'est là. Ha, la merde, les seuls cousins avec qui je m'entends bien.

Et pour finir, Odile, la seule sœur de mon père. Elle me dit qu'elle est dans sa nouvelle galerie, place des Martyrs tous les après-midi et que je peux passer la voir quand je veux.

Pourquoi pas maintenant ?

Elle m'explique comment venir.

Je trouve facilement.

Sa galerie est immense. Et contrairement à mes oncles, elle vend essentiellement des tableaux contemporains et s'intéresse à de jeunes artistes. Elle fait aussi elle-même de la peinture, qu'elle expose et vend. Au milieu de tous ces tableaux, Odile, toute de bleue vêtue, les cheveux attachés en queue-de-cheval. Je ne la trouve pas trop changée. Elle a les cheveux plus longs.

Je m'assieds en face d'elle, à son bureau, un peu gênée. Elle prend de mes nouvelles. Elle me donne des siennes. Rien ne va très bien. Ni son mari, ni

la santé, ni les ventes de la galerie. Une des premières choses dont elle me parle est que sa « bonne » philippine, partie en juillet et qui n'est toujours pas revenue. Apparemment durant les premiers jours des bombardements, un missile a touché une maison où travaillaient plusieurs domestiques d'origine philippine. Le gouvernement philippin, sous la pression des mères de filles qui étaient ici, a envoyé des avions pour rapatrier ses ressortissants. Un grand nombre de libanais se retrouvent ainsi sans « employés de maison », car beaucoup ne sont pas revenues. « Mais tu ne peux pas comprendre, en France vous ne devez pas si souvent faire le ménage, vous n'avez pas autant de poussière qu'ici. »

En ce qui concerne sa galerie, c'est un peu la catastrophe. Elle a commencé à la louer début 2005. Elle a choisi l'emplacement le meilleur, le plus vu, le plus passant, le plus cher. Mais voilà, tout de suite après l'assassinat de Rafic Harriri, il y eu d'énormes manifestations pour pousser l'armée syrienne (principaux suspects de l'attentat) en dehors du Liban. Elles se déroulaient juste devant ses vitrines et elle observait les vitres trembler avec terreur. Elle a donc fermé quelques mois le temps que cela s'apaise. « Mais voilà, après il y a eu d'autres choses, ça ne finit jamais. »

Je lui donne des nouvelles de la famille. C'est le point de départ pour un jet de critique aigu sur mes parents. Elle est légèrement stoppée dans son débit par la venue d'une cliente qui vient changer le cadre d'un de ses tableaux.

Elle me propose ensuite une pêche et de la glace. On s'installe pour manger la pêche, quand on entend un « POC », dans l'autre pièce. Comme si un objet était tombé. On va voir. Et non, c'est l'interrupteur de son climatiseur qui est en train de prendre feu.

Elle l'éteint vite en soufflant dessus.

Voilà, à force de dire des méchancetés sur mes parents. Et ça pue dans toute la galerie.

Elle téléphone aux électriciens, qui arrivent deux minutes après, à quatre. Encore un truc surréaliste. Ils regardent les tableaux exposés et l'interrupteur avec beaucoup d'attention, mais sans pouvoir donner

aucune explication.

Cette scène achevée, nous revenons Odile et moi pour manger la pêche, puis la glace. Elle m'explique bien qu'elle n'invite plus personne à dormir chez elle pour des raisons plus ou moins valables. Je ne peux donc pas compter sur elle pour m'héberger. Mais, « Il y a de très beaux hôtels à Beyrouth... »

Je me lève, m'apprêtant à partir, la remerciant bien pour son accueil lorsque entre en scène un nouveau personnage qui retarde mon départ. Un client, vêtu d'une belle chemise blanche en lin, légèrement déboutonnée, ce qui nous laisse le loisir d'admirer son torse velu et ses grosses chaînes en or. Mais surtout, c'est un amateur d'art qui cherche des tableaux verticaux car l'horizontal ne va pas chez lui.

Les discussions durent, les négociations aussi. Et moi je dois téléphoner à l'avocat. Odile me dit de l'appeler d'ici et qu'elle me déposera chez lui. L'autre finit par choisir deux gravures aquarellées, verticales, bien sûr. On ferme la galerie. Elle me propose de venir dîner demain avec Frédéric ... Il va falloir le briefier. En chemin, elle m'apprend que mes grands-parents sont enterrés à Fanar, juste en dessous de l'immeuble !

Elle me laisse au bureau du Maître. Voilà l'avocat avec ses lunettes qui commencent à me parler de maman avec des cœurs qui lui sortent des orbites... « Ha oui, elle était très jolie, elle habitait juste là, juste en face... » Il me montre.

Passons aux choses sérieuses.

L'héritage de mon grand-père. Apparemment mon père lui a fait dire qu'il fallait qu'il m'explique un peu comment cela s'était passé. Il résume par : « Votre père étant en France, il semblerait que vos oncles aient réussi à l'exclure de l'héritage familial en le défavorisant auprès de votre grand-père. Et c'est pour cela que vous en ne touchez rien et que la majorité va à votre cousine. »

Je le savais déjà, mais j'imagine que papa a voulu que je l'entende de la bouche de quelqu'un de neutre, d'extérieur à la famille, pressentant toutes les médisances qu'on me dirait sur lui.

Ma famille s'est faite la guerre, s'est détruite, comme si vivre dans un

champs de bataille ne leur avait pas suffi.

L'avocat me montre ensuite ce qui a été déposé chez lui pour papa : de la vaisselle en argent, extrêmement sale. Ils auraient mieux fait de les jeter, j'aurais honte de les donner à quelqu'un, même de donner à manger à mon chat dedans.

Il y a aussi des tableaux de papa : sûrement des premiers essais de peintures, invendables. Je les regarde rapidement, je reviendrais les enlever de leur cadre.

L'avocat me ramène place Sassine où je prends mon bus pour Fanar. J'essaye d'analyser la situation : aucun membre de la famille sur lequel compter. Il n'y a que Frédéric et c'était encore un inconnu il y a trois jours.

La vie n'a pas de logique, décidément.

Je m'arrête au supermarket et achète de quoi faire du riz aux légumes que je cuisine dès mon arrivée. Il y a Sam devant la télé, qui part peu de temps après.

Frédéric n'arrive que vers 21h00, avec deux garçons. L'un d'eux, Bassam, va venir faire ses études à Strasbourg cette année, alors il voulait me le présenter.

On parle donc Alsace. Cela me donne envie d'y être, de l'emmener aux soirées !

Frédéric les ramène puis on discute dans la cuisine.

Et hop au lit, après cette journée éprouvante.

Jeudi 7 septembre

-Peur inutile-

Aujourd'hui le blocus aérien et maritime imposé par les israéliens depuis le 13 juillet est levé !

Je me lève donc et descends à Beyrouth, accompagnée de Sam qui va à un entretien d'embauche. Il s'est fait tout beau, il a assorti sa ceinture et

ses chaussures.

Je vais dans une agence de voyage, en croisant les doigts pour un vol pas cher...

366 dollars... Trop bien, beaucoup moins cher que depuis la France. Je réserve pour le 28 septembre, je reviendrais payer ces jours-ci, il faut déjà que je demande à Frédéric si cela ne le gêne pas que je reste autant de temps chez lui.

Puis je passe deux heures dans un cybercafé à répondre à des mails en retard, et donner des nouvelles à maman. Effectivement mes amis depuis la France semblent inquiets de mon arrivée au Liban. Les questions fusent « comment est le paysage, comment la population a réagi ». J'ai l'impression de ne pas être dans l'endroit qu'ils imaginent, et bizarrement, en leur répondant, j'ai peur de les décevoir... « Non, je suis désolée, je ne risque pas ma vie à chaque seconde, je ne marche pas sur des ruines. La vie est aussi « normale » qu'en France, il faut chercher les détails de la guerre. Les Libanais ne réagissent pas de la même façon que nous, c'est déjà presque oublié. Ou enfouit. » Je me justifie, comme si je m'en voulais de ne pas porter un casque et une mallette à pharmacie pour aller aider des enfants mutilés. Ça ferait de belles photos en plus. Oui, je dois m'en vouloir. Je n'ai rien fait et je ne peux rien faire. J'ai peur d'aller seule dans les zones qui ont été bombardées car on me l'a déconseillé fortement. J'ai peur, je suis lâche. La seule chose que je fais est d'ouvrir les yeux et d'essayer d'analyser la situation. Je ne comprends plus rien.

Je sors, le ciel s'est assombri. Je commence à remonter vers la place Sassine quand je me dis qu'il se passe quelque chose de bizarre. J'ai l'impression qu'il y a moins de bruits, moins de gens dans les rues... Peut-être qu'il s'est passé quelque chose... Mes jambes commencent à flageoler... Vite, vite le bus !

Il effectue le trajet normal, et d'un coup près du port, au loin on voit une épaisse fumée noire. Mais personne n'a l'air paniqué dans le bus.

J'arrive à l'appartement et demande à Sam de mettre les infos. Il n'y a rien. Il m'explique que la fumée noire signifie qu'on brûle du diesel, ou quelque chose d'industriel. Il faut s'inquiéter de la fumée blanche.

Quelle drôle de sensation j'ai éprouvé. Je m'imaginai déjà rapatriée. Me voilà rassurée.

Je me repose un peu, mange, écrit.

Il est déjà 18h00, je décide tout de même d'aller voir si téta Alice et geddo Joseph sont bien enterrés dans le cimetière en bas de l'immeuble.

Je trouve cela tellement hallucinant. Je m'étais dit qu'il fallait que j'aille au Liban au moins pour aller voir la tombe de téta Alice, et le « hasard » me fait habiter juste au-dessus de chez elle!

À l'entrée, le gardien est installé à discuter avec d'autres personnes qui commencent à me parler en arabe. Heureusement, il y a un jeune homme parmi eux qui parle français. On regarde avec le gardien dans le registre, un cahier d'écolier, mais ils ne sont pas là.

Il m'emmène donc dans le cimetière juste à côté, grec catholique, où là ils sont bien inscrits.

On descend juste pour qu'il me montre le caveau. Je reviendrais demain plus longtemps car là, je dois me préparer pour aller chez Odile.

Frédéric est déjà là. Charles me téléphone sur son portable, on se voit vendredi.

Un petit coup de maquillage et c'est parti, direction Kaslik.

Sur la route, j'ai droit à une « leçon » sur l'histoire des Druzes. C'est une « secte » très intrigante, très secrète. La doctrine des Druzes n'est révélée aux fidèles qu'après divers degrés d'initiation, et à leur demande. Ainsi pour accéder à la religion, il faut être né dans une famille druze. Et si l'on ne veut pas accéder à la religion, personne ne nous y oblige. Le Liban a toute une région druze, le Chouf. Ses habitants représentent sept pour cent de la population libanaise. On entend souvent parler de leur chef, Walid Joumblatt, car il joue un rôle très important en politique. Pour le moment, Frédéric ne peut pas m'en dire plus, car nous voilà déjà arrivés. La dernière fois que j'avais mis les pieds dans l'appartement d'Odile, j'avais huit ans. C'est très chic, très oriental.

Je découvre Samir, son mari, donc mon oncle que j'adore immédiatement. On prend l'apéro au salon.

Pour la première fois, j'entends Odile rigoler.

Frédéric est le seul à défendre l'avenir du Liban.

Samir semble très tolérant. Mais il nous certifie que dans cinquante ans, Israël sera rayé de la carte. Ce n'est pas ce qu'il souhaite, mais c'est ce qu'il pense qui va se passer. « L'histoire et les actualités sont deux choses très différentes. »

Il dit aussi qu'il n'y aura plus de chrétiens au Moyen-Orient.

On passe à table, c'est délicieux. Odile s'excuse de la simplicité du repas, mais sa bonne n'est toujours pas revenue.

L'ambiance est détendue, Frédéric fait bien la conversation. J'apprécie beaucoup Samir. Il me glisse discrètement à l'oreille que c'est de la faute de geddo Joseph si la famille est décomposée.

On quitte vers 22h00, chacun étant très fatigué.

Vendredi 8 septembre

-Sursaturation-

Me voilà prête à aller rendre visite à Téta et geddo ce matin, j'ai plus de temps.

La vieille gardienne édentée et son fils, je suppose, sont en train de boire le café. Elle m'emmène devant le caveau familial et l'ouvre.

Il reste dix places libres.

Elle passe le balai, même si j'insiste pour le faire.

Je reste un peu à l'intérieur devant les photos. Voilà, c'est fini, il n'y a plus rien à faire.

Je veux donner un petit pourboire à la gardienne qui refuse fermement et m'invite plutôt à m'asseoir chez elle boire le café. Drôle de leçon devant la tombe de geddo Joseph, qui pensait tout avoir avec l'argent.

Je m'assieds donc avec eux, pendant que le fils trie des fèves. On se sourit

beaucoup, mais on ne parle pas trop car ils parlent très peu le français.

Je les remercie et remonte me préparer.

Hop bus 5 et me voilà à 14h00 place Sassine.

« Oncle Charles » arrive, « livré » par son chauffeur. Il n'a vraiment pas changé. Nous allons dans un restaurant « design oriental moderne ». Il me raconte que grâce à un ami qui travaille à l'ambassade canadienne, il a pu envoyer ses trois enfants à Montréal pendant la guerre. Ils y sont toujours et vont y rester un moment. Il me dit que maintenant il déteste le Liban, qu'il ne veut pas que ses enfants continuent à grandir dedans. « Il est pourri ». Quand il entend la chanson de Fairouz « je t'aime Liban » à la radio, il l'éteint. « Je le déteste vraiment ! Mais je ne peux pas partir à cause de tout le business qu'il y a ici. »

J'ai le sentiment que, ici, certains chrétiens se sentent persécutés, envahis par les musulmans, « les chiites » surtout. Charles le confirme en disant « comment lutter contre un peuple qui fait presque huit enfants par famille ? Ils vont bientôt prendre le pouvoir. » Car au Liban, depuis la fin du mandat français en 1941, les sièges des députés sont choisis en fonction de leur religion. Cela a été établi comme cela pour représenter au mieux les pourcentages de la population libanaise. Donc, en gros plus il y aura de musulmans dans le peuple, plus il y aura de musulmans au pouvoir. Par contre le président est obligatoirement chrétien maronite, car c'était la religion la plus importante à l'époque, et le Premier ministre musulman sunnite. C'est une loi établie par la France, cela ne peut pas bouger. Mais j'ai l'impression que Charles a peur que cela change. Que cela va mener le Liban à sa fin « car nous si on fait moins d'enfants, c'est pour mieux les élever ». Oui, mais il les envoie à l'étranger. Enfin là, je crois qu'il ne faut pas chercher à comprendre. Mais parfois je me dis « mais qui a été assez con pour faire cette guerre civile », et bien, j'ai un exemple devant moi. Et c'est mon oncle.

De plus après, on aborde un peu le sujet délicat de la dispute familiale, mais il m'assure qu'il n'y est pour rien. « Je n'ai rien dit contre ton père, mais j'ai toujours été avec mon père. »

Sans commentaires.

De toute façon je commence de plus en plus à comprendre lorsque mon père me disait « En partant, on a aussi voulu vous éloigner de ma famille ». Si c'est pour écouter des conneries pareilles, mieux valait ne pas avoir de famille. Je me souviens lors de ma dernière visite au Liban, j'avais 16 ans. On était chez mon grand-père avec les enfants de Charles, sur la terrasse. On regardait le coucher du soleil. Doucement, on entend le chant qui émane du minaret. Je me retourne vers sa fille, donc ma cousine, d'un an ma cadette en lui disant que Max et moi, on adore écouter le chant de la mosquée, que c'est un son qui nous rappelle Beyrouth. Elle me répond tranquillement « moi, Mahomet, je lui aurais bien arraché le cœur ».

On ne choisit pas sa famille, mais effectivement, on peut choisir de la quitter.

Je suis gavée par tout, j'en peux plus, j'ai trop mangé.

Il me propose d'aller à Hamra , quartier ouest de Beyrouth, visiter sa galerie. On va chercher son chauffeur et c'est parti. C'est son employée, une très gentille vieille fille, qui me fait visiter. Il y a des trucs superbes, pour tous les goûts (même des tableaux de mon père). En fait, cela ressemble à l'appartement de mon grand-père : tapisserie, meubles Louis XI, vases de chinos, grands tableaux de scènes de chasses... Le tout à des prix exorbitants. En France, on appellerait donc cela un antiquaire, je pense. Une galerie d'antiquités disons.

Charles doit aller à Achrafieh, je lui demande de me déposer place des Martyrs. Odile m'avait demandé de passer la voir. Elle a l'air inquiète pour moi.

« Non mais tu vas t'ennuyer ici, il n'y a plus rien à faire, il n'y a plus personne, tous les jeunes ont quitté... »

Je l'aide à nettoyer son argenterie.

Elle me demande ensuite si j'ai quelque chose de teta Alice. Non. Bon alors elle aimerait que je choisisse deux de ses tableaux qu'elle a ici. Car ma grand-mère était aussi peintre. J'ai très peu de souvenirs d'elle, mais je me rappelle qu'elle était venue nous voir en France et qu'elle peignait dans le jardin. Elle utilisait des feutres puis elle passait un coup d'eau dessus.

C'était sa technique préférée.

J'en choisis donc deux. « Tu as bon goût, ce sont les plus jolis ». On les enlève du cadre, elle m'écrit un petit mot derrière et je passerais les chercher lundi car elle doit les mettre dans un rouleau pour que je puisse les transporter en avion.

Elle me dépose place Sassine et attend que je prenne mon bus.

Il n'y a personne à l'appartement.

Je me pose devant la télé, je ne me sens pas très bien.

J'ai vraiment trop mangé.

Je vais me coucher pour être réveillée à 1h00 par un mal phénoménal.

J'ai mal au ventre.

Au dos.

À l'œsophage.

Je me lève quatre fois pour vomir.

Je crois que je dois aller voir un médecin à mon retour en France.

Samedi 9 septembre

-Convalescence-

Je passe la journée dans mon lit.

Je ne peux rien faire d'autre.

Frédéric rentre du travail vers 17h00 et m'apporte un thé avec du miel.

Je me rendors jusqu'au lendemain.

Je rêve de Strasbourg: on vaporise du spray dépolvsiéránt sur la neige.

Ça la fait fondre.

Dimanche 10 septembre

-Journée à Zahlé-

Réveil vers 9h00... Wahou ! Je me sens mieux !

Frédéric est déjà levé, il a apporté des croissants, que l'on mange avec un thé.

10h30 : Direction Zahlé, chez des amis à lui.

On prend les routes de montagne, «bien moins dangereuses que l'autoroute où les gens conduisent comme des fous». On passe par des petits villages où les beyrouthins «estivent». Mais aussi devant des maisons qui, à partir de 1978, furent occupées par l'armée syrienne. Ces villas n'ont été récupérées par leurs propriétaires qu'au départ des troupes, en mars 2005. Elles furent la preuve des tortures infligées par les soldats. Frédéric me raconte que, par exemple, un jour un soldat syrien avait mal à la tête. Il croise un passant « ici, à ce carrefour » (il me montre l'endroit) et il lui demande d'aller dans une pharmacie acheter une aspirine. Le passant revient quelques minutes après, mais il n'y avait plus d'aspirine. Alors il lui a ramené un doliprane. Ni une ni deux, il fut enfermé dans un camp quelques jours. « Ça ce n'est rien, à côté des autres trucs faits. Mais personne n'osait raconter, ce n'est que maintenant que les langues commencent à se délier. Et encore. Tu as remarqué, les libanais préfèrent ne pas se retourner vers le passé. Pour avancer. Ou oublier. Ne cherche pas à comprendre. Mais on peut prendre exemple de leur relativité face aux événements. » J'avais déjà observé chez mes parents ce « rien n'est grave, allez, on continue ». Ce n'est qu'en grandissant que j'ai pensé que cela venait peut-être de leur origine, de leur vécu. A côté des autres, j'ai remarqué, et on m'a bien fait remarqué que je ne réagissais pas de la même façon face à certains événements qui peuvent nous sembler important (rupture, dispute avec des amis etc, etc....). être élevé par des parents qui ont vécu ,ne serait-ce que le début, d'une guerre apporte des différences, même s'ils n'en parlent que très peu, pour ne pas dire jamais. Je crois que la seule fois où mon père y a fait allusion dans notre

éducation, c'était pour me dire « ce n'est pas avec les conneries que tu apprends à l'école que tu t'en sortiras s'il y a une guerre ».

A présent, on surplombe la plaine de la Beeka.

Frédéric m'apprend qu'il a été moine chez les bénédictins pendant quatre ans. Il s'était engagé pour plus longtemps, mais il a « rompu ses vœux » pour diverses raisons. Il me raconte sa vie au monastère, c'est très intéressant et très différent de que l'on peut imaginer. Il insiste beaucoup sur le côté spirituel de son acte. Le recueillement, la lecture, le silence. Il avait besoin de ce moment de pause dans sa vie et il s'est tourné vers sa religion.

Je vois pour la première fois depuis mon arrivée une destruction faite pendant la « guerre de juillet » : une camionnette qui s'est pris une roquette, et qui est restée sur le bas-côté de la route. Voilà, je pourrais dire « J'ai vu une trace de la guerre ». Mais je ne prends pas de photos, par choix. Pourquoi, je ne le sais pas encore.

Une heure après nous voici chez Tony, Jean et le reste de la famille (deux sœurs, un frère et les parents).

- « AHLAN !! » Qui veut dire « bienvenue » en arabe et qui sera le mot du jour, répété à chaque occasion ou sourire.

On se met d'abord au salon, ils ne se sont pas vu depuis la guerre, alors chacun raconte comment il l'a vécue... Cette famille qui entendait les bombes, qui voyait les prix doublés, et Frédéric qui chaque jour descendait à l'ambassade française pour aider au chargement des bateaux pour les rapatriements et a ainsi vu tous ses amis partir.

Puis nous allons au bord de la fameuse rivière, au frais, à l'ombre dans un restaurant.

À bord de la jeep.

La famille Ayeck a trois voitures : la jeep pour aller dans la montagne. Un minibus pour les sorties en voiture. Et ma préférée « le carrosse », une vieille voiture qui date de 1975.

L'ambiance est très détendue. On déguste les mezzés.

Puis une glace chez un glacier.

On ramène les filles de la famille puis on prend le « carrosse », pour

monter jusque dans leur « colline », où ils cultivent quelques fruits... Le paradis... On s'assoit sur le toit de leur cabane en pierre. Nous voilà face à la plaine de la Békaa, au mont Anti-Liban (la frontière syrienne), au milieu des cerisiers. Je rêve de revenir au printemps, faire la récolte des cerises puis dormir à la belle étoile après avoir fait un barbecue.

« Inch'Allah »

Ils me racontent des blagues qui se font sur la guerre, me disent que beaucoup d'enfants sont « tristes » que la guerre soit finie car ils vont devoir aller à l'école. Ils prennent tout à la rigolade, vraiment. Ou alors c'est nous qui prenons tout au sérieux.

On monte sur des rochers, une légère brise souffle. On oublie tout. Où suis-je ? C'est un côté du Liban que je ne connaissais pas. Qui me plaît plus que celui que ma famille m'autorise à voir.

La nuit va bientôt tomber, on redescend chez eux dire au revoir à toute la famille, déjà en pyjama devant la télé. On repart avec un sac rempli de raisins, et deux énormes pommes « qu'il faut manger avec du sel ».

Visage plus authentique et humain du Liban.

J'ai l'impression d'être partie loin, longtemps !

On retourne à Beyrouth, sous des nuages d'humidité.

Exténués par cette journée en plein air, on se pose devant la télé et ses infos si faussées.

Je ne sais toujours pas exactement ce que je fais là...

Déjà Il faut que je visite mieux Beyrouth.

J'ai peur de mal faire.

Ou inutilement.

Pourquoi suis-je arrivée jusque-là ?

Je ne veux plus voir ma famille, je veux découvrir le vrai Liban, m'attacher à ce pays où mes parents ont grandi.

Ne pas le voir qu'à travers leurs yeux, mais y avoir à mon tour mes propres histoires.

YALLAH !

Lundi 11 septembre

-Visite de courtoisie-

Frédéric m'a donné rendez-vous à 10h30 au bout de la rue car il descend en voiture. Mais énorme bouchon, tout le centre est bouché car le Premier ministre anglais vient faire une petite visite au Liban aujourd'hui.

Il s'arrête à l'ambassade française, tout le monde descend et se sépare.

Je vais jusqu'au musée dans cette cohue urbaine, mais il est « closed », sans aucune autre explication.

Je remonte la rue, où j'ai le souvenir qu'il y avait la fac où ma mère a fait ses études de pharmacie, et juste en face l'église grec catholique où ils se sont mariés.

Dans le parking de l'église, un homme m'interpelle et commence à me parler, me dire qu'il me trouve très belle, qu'il aimerait bien me revoir, qu'il adore mes pieds, qu'il voudrait les prendre en photos et se penche pour me toucher les orteils...

Je hurle au fou en rentrant dans l'église et lui reste dehors en faisant des gestes obscènes. Il déguerpit vite fait quand je reviens avec les gardiens.

Je reste un peu choquée par cette histoire, me demandant si je vais encore oser me promener seule sans avoir peur qu'on me touche les orteils, et si plutôt, je ne devrais pas sauter dans le prochain avion pour Paris, où là, au moins, mes orteils seront en sécurité dans des chaussures.

Je reste là à faire quelques croquis tout en analysant la situation.

Il fait trop chaud, je vais jusque dans un centre commercial profiter de la clim. Je m'assieds sur un banc. Comble du hasard, Sam vient s'asseoir à côté de moi quelques secondes après. Il est désespéré, il en a marre de chercher du travail... Il épluche les petites annonces pendant que je tente de dessiner.

On se sépare, il rentre à l'appart, et je vais surfer sur Internet, donner des nouvelles à la famille et rassurer les amis qui croient que je dors dans une

tente fabriquée par des bédouins au milieu des ruines et des cadavres de chameau.

Ensuite, grosse erreur, je pense à aller récupérer les tableaux chez tata Odile.

Je n'assiste pas à un défilé de militaires, mais défile devant des militaires, et ça, c'est bien plus oppressant, surtout quand on est une fille qui vient de se faire agresser de l'orteil.

Je dois passer des barrages de barbelé sous des centaines de regards, dans un boucan infernal de klaxons et râles de ces conducteurs gênés dans leur course par un anglais.

Évidemment la galerie est fermée.

Rebelote les barbelés. C'est vraiment très impressionnant tous ces militaires, mais je sens bien que si je prends une photo, j'ai des chances de me faire fusiller.

Minimisons les risques.

Je me réfugie chez mon ami du premier jour, le serveur qui avait téléphoné à Frédéric, qui m'accueille dans son café avec un « AHLAN !! ». Je me « reconforte » de toute cette agression avec un bon nescafé chaud, assise au frais du ventilateur qu'il place devant moi.

Ici je me sens bien.

Avec mes forces reprises, je monte vers la place Sassine .

Coup de folie, mais pas tant que ça, je vais acheter mon billet d'avion, que je paye en dollars. Et ça c'est vraiment la classe de payer en dollars. Mais surtout de sortir quatre cents dollars de la poche de sa jupe en jeans pas lavée depuis quinze jours.

J'ai une date de retour. J'ai un peu de mal à concevoir que je parte le 28 et arrive le 28. Le même jour ! Cela paraît insensé. Heureusement qu'il y a une escale sinon le choc aurait été trop dur !

L'après-midi n'est pas encore finie alors je vais faire ma « achrafote » (surnom donné aux habitants d'Achrafieh) et traîner dans le centre commercial.

Après avoir acheté deux t-shirts, je prends mon bus n°5 avant qu'il n'aille se coucher. Je suis assise à côté du chauffeur, par terre. Et je suis bien,

contente d'aller retrouver le calme de Fanar, et contente de prendre ces bus méprisés par ma famille, mais si vivants !

Frédéric et Sam sont déjà là, au salon « AHLAN Chloé ! ».

Sam a trop mal à la tête pour sortir alors on le laisse guérir et on part manger un petit truc dehors.

On ne descend pas trop de notre montagne et l'on s'installe à la terrasse d'un snack avec, évidemment, un bon narguilé.

Et un bon manakich (sorte de pizza au thym).

On parle beaucoup, de pleins de choses, c'est très sympathique. Je trouve que l'on s'entend bien.

En remontant, on s'arrête à la cabine téléphonique pour qu'il appelle ses parents. Ce qui me permet d'admirer la vue magnifique sur « Beyrouth by night ».

La mer au loin. On voit des bateaux.

Pleins de phares de voitures. Jaunes et rouges.

De hauts immeubles.

Et là je me dis «, je n'y crois pas, j'y suis.... Je suis au Liban. »

Mardi 12 Septembre

-Marchons dans le centre-

Première chose à faire ce matin : téléphoner à cousine Jeanne, une cousine du côté maternel.

On peut se voir aujourd'hui, elle passe me chercher à 11H00.

La voilà, toujours avec ses yeux bleus, mais de noire vêtue, symbole du deuil de sa mère qu'elle porte depuis deux mois.

Elle me propose d'aller dans un centre commercial. Je crois que les libanais sont très fiers de leurs centres commerciaux. Ils se sentent européens avec cela peut-être. Je ne dirais jamais à un touriste en France

« allez viens, on va visiter le centre commercial ».

En route, on fait une mise au point sur nos vies.

La voici elle aussi avec ses enfants loin, qu'elle préfère voir travailler et étudier en France plutôt qu'au Liban.

« C'est un beau pays oui, mais.... Je ne veux pas qu'ils fassent leur vie ici. »

On longe la mer.

Elle a quelques courses à faire :

-Un crayon pour ses yeux car elle s'est autorisée à aller à un mariage, malgré son deuil.

-Du beurre anti-cholestérol dont elle a été privée durant la guerre à cause de l'embargo.

-Des baskets pour sa « marche ». Explication : au Liban, la marche est considérée comme un sport, peut-être même considéré comme le sport national, recommandé par tous les médecins. « Ha, vous devriez faire de la marche ». Alors le soir, on voit le bord des routes se peupler de gens, en tenue sportive, qui marchent, sur ordonnance.

On prend un café, avec vue sur la mer, tout en parlant de la famille.

On marche un peu dans le centre.

« Tu vois, on fait du sport », me dit Jeanne.

Puis on mange un club sandwich. J'entends une fois de plus cette phrase qui résume l'amertume des libanais face au conflit de cet été : «On nous avait annoncé un été tellement beau... ».

Et c'est déjà l'heure de rentrer, elle a un rendez-vous à 15h30.

Dans le parking, on croise des soldats français et là, je ne sais pas pourquoi, j'ai envie d'aller les embrasser. Ils marchent fièrement, avec un air si gentil. Tout le monde s'arrête et les regarde avec admiration, un sourire aux lèvres. On m'a dit que les Libanais appelaient la France « leur maman », alors ils sont ravis de voire ses enfants. J'ai lu aujourd'hui que treize chars Leclerc, « fer de lance du 1er bataillon français de la Finul renforcée », arrivent aujourd'hui dans le port de Beyrouth et qu'il y aura bientôt 2000 soldats français dans le sud du Liban. Ils sont juste là pour surveiller. Les israéliens? Ou le Hezbollah?

Elle me dépose à Fanar. J'ai envie de me reposer un peu.

J'écoute de la musique.

Je bois un thé.

Tranquillement. Je dois apprendre à prendre du temps.

Frédéric rentre, on discute au salon.

Sam revient d'un de ses entretiens, une fois de plus dépité. Il devrait arnaquer des gens en leur vendant une fausse machine pour filtrer l'eau.

J'apprends par la même occasion que le smic au Liban est aux alentours de 300 dollars. Là, je ne comprends plus. Les prix sont équivalents à ceux d'Europe, parfois même plus cher... Comment la majorité du pays survit ?

Fred a un rendez-vous galant, il me dépose à la cabine. Je téléphone à môman.

Je ne sais pas trop quoi lui raconter. Je m'entends parler lentement, sans rien dire d'intéressant... À part « oui, tout se passe bien... »

Je dîne devant la télé. Fred rentre et on regarde une série stupide en l'agrémentant de commentaires afin d'apporter une dimension comique au tragique.

Mercredi 13 septembre

- La corniche-

Premier objectif de la journée : aller voir Frédéric à la fondation, qui se trouve à cinq cents mètres en montant.

Je gravis la côte sous un soleil de plomb, trouve le moyen de me retrouver dans une autre Faculté qui me propose des cours de littérature arabe, mais arrive finalement à bon port.

Les gardiens préviennent « Monsieur Frédéric » de mon arrivée, qui m'attend en bas de son bâtiment pour me faire la visite. C'est un énorme complexe composé de plusieurs bâtiments, chacun avec sa ou ses spécialités : hôtellerie, maquillage, coiffure, acteur, design,

mécanique... Etc... Etc... On peut tout faire ici, tout apprendre surtout.

On va à la bibliothèque voir une de ses amies.

Elle me raconte que moins de cinquante pour cent des inscriptions ont été faites cette année et qu'elle sait qu'il n'y en aura pas plus. La majorité de leurs élèves viennent du sud et « comment penser à étudier quand sa maison a été détruite ? Ces jeunes vont rester à aider leur famille pendant un an, puis reviendront étudier ».

Je crois qu'on a du mal à imaginer les conséquences d'une guerre, même d'un mois.

On continue la visite :cuisine, garage, électroménager... et enfin lieu tellement attendu : la bijouterie qui occupe tout un étage !

« Yallah, on va manger maintenant, je t'emmène sur la corniche ! »

On passe par des quartiers musulmans, changement radical de paysage.

On est à la limite des zones bombardées cet été. On passe sous un pont détruit.

Un sandwich de chawarma en terrasse et on se sépare.

Je marche le long de la corniche toute l'après-midi pour remonter jusqu'à la place des martyrs. Je m'arrête en dessous du phare de Beyrouth, « au Palace », un restaurant dans les rochers qui a gardé un côté populaire.

Je continue à marcher, il y a beaucoup de voitures, peu de gens, beaucoup de buildings moches en construction ou construit qui voisinent des immeubles encore criblés de balles de la « grande guerre ». Ils représentent un peu les classes sociales... Il y a des gens très riches, plus de gens très pauvres et un peu au milieu.

Face à ces hôtels luxueux, des gens (enfin que des hommes) se baignent au milieu des rochers et des bouteilles en plastique, pêchent, fument le narguilé les pieds dans l'eau, rigolent et barbotent.

J'arrive à côté du Georges V (où s'est fait assassiner Hariri)... De jour, c'est encore plus impressionnant. Il est complètement détruit, c'est devenu un squelette d'immeuble, on se demande comment il tient encore debout.

Symbole de toute la violence mise dans la volonté de tuer un homme.

C'est effrayant.

Je traverse le « nouveaux centre ». C'est désert. Il n'y a pas de vie. Pas

encore ou plus, je ne sais pas.

Me voilà chez tante Odile, qui est en grande discussion avec un peintre. J'ai le temps de m'asseoir un peu avant qu'elle ne ferme et me dépose place Sassine. Elle attend que mon bus arrive. J'ai une fois de plus, la meilleure place dans le bus.

Il n'y a personne à l'appartement, Frédéric m'a laissé un mot pour me dire qu'il est parti dîner en ville « dommage que tu ne sois pas arrivée avant mon départ ».

Je ne tiens plus debout. Je regarde un DVD et au lit.

Jeudi 14 septembre

- Animation libanaise-

Réveil toujours au milieu du chant des grillons et de l'odeur du café grillé. Je commence par aller au cyber-café à côté de l'appartement... Erreur, une lenteur abominable, il me faut dix minutes pour ouvrir un mail. Je prends le bus jusque dans le bas d'Achrafieh et marche jusqu'à l'ambassade française. J'ai décidé d'aller lire à la médiathèque du centre culturel, histoire de me poser un peu pour réfléchir.

Je regarde plein de livres de photos.

Je reste jusqu'à 16h00, heure de la fermeture.

Je marche jusqu'à la place Sassine. Il y a plein de militaires, une manifestation se prépare. Les manifestants ont un drapeau particulier, qu'ils brandissent fièrement. Blanc et vert avec un cèdre stylisée au milieu. C'est le drapeau des phalanges. Ils manifestent aujourd'hui car c'est le vingt-quatrième anniversaire du jour de l'assassinat du président Béchir Gemayel, qui faisait partie des phalanges libanaises. C'est le père, Pierre Gemayel, qui fut un des membres de la création du parti, en 1936. Époque où ils faisaient prévaloir une idéologie multiconfessionnelle dans un cadre

national unitaire, où ils rêvaient d'un peuple uni malgré ses différences. Le portrait de Béchir est collé partout. Les manifestants sont en majorité jeunes. Remplis d'espoir ?

J'évite de me mêler à la foule et rebrousse chemin pour me mettre en sécurité dans mon bus numéro 5, qui doit changer d'itinéraire pour arriver à Fanar.

Là, il se passe quelque chose d'exceptionnel... Quelqu'un est en train d'installer l'interphone pour Frédéric, il l'attend depuis un an. Sur la sonnette, il y a écrit « Monsieur Frédéric ».

C'est la classe.

La prochaine étape c'est le passeport libanais. Mais ça, il n'y croit plus trop. Il me raconte que c'est très dur pour lui d'avoir la nationalité car les lois ont été changées pour que les palestiniens ne puissent pas l'obtenir, même en restant longtemps ou en se mariant avec une Libanaise. A présent, il est impossible d'échapper à ces lois, même pour un français. Il doit donc aller tout les quelques temps renouveler son visa à l'ambassade. « Hormis ce problème, on ne se sent jamais intégré au Liban, c'est très bizarre. Je suis toujours considéré comme « l'étranger », même auprès de mes plus proches amis » rajoute-il.

Allez en voiture direction Hamra, chez Rifaat, un de ses anciens élèves, un druze.

« Ce n'est pas un quatre étoiles, me prévient-il dans l'ascenseur, ils vivent et travaillent à quatre dans un deux pièces. »

Rifat nous accueille dans le salon obscur et chaud. Il nous montre les dernières pièces de sa collection : il crée des bijoux de haute joaillerie, mais avec des pierres synthétiques. Ça brille et c'est abordable. Ça commence à bien marcher surtout pour la haute couture.

Ils vont bientôt déménager et trouver un local plus grand. Mais ils doivent lutter en même temps contre les problèmes au Liban... Les attentats, la guerre.

« Un pas en avant, deux ou trois pas en arrière. Tous les jours, ton pays te rappelle que tu vis avec lui. Tu ne peux pas l'oublier, il est la source de presque tous tes problèmes ! »

Ils racontent comment leur quartier est animé depuis la fin de la guerre...

« Tu te mets à la fenêtre et c'est mieux qu'à la télé ».

Des vols de mobylettes, de voitures (on lui a d'ailleurs volé la sienne la semaine dernière), des enguelades...

« Il y toujours de l'animation au Liban, me disent-ils avec un grand sourire, mais là, les Israéliens nous ont laissé au milieu de la route. »

Il passe à un sujet plus sérieux à leur goût: mon mariage.

Ils veulent que je me marie avec un libanais. S'en suit un débat pour savoir si ce sont les libanais ou les français qui sont les meilleurs amants.

Puis une série de proverbes salaces.

On se quitte sur une invitation dans leur famille ce dimanche.

La soirée continue. C'est l'anniversaire d'un de ses ami, Gaston. On retrouve Sam.

On est chez Elie, un artiste complet : dessinateur, photographe, chanteur.

Et aussi très gentil. Son appartement est chaleureux, simplement.

Me voilà dans un autre décor, au milieu de « l'élite intellectuelle de gauche libanaise ».

Un invité se met à jouer de l'Oud, l'instrument typique qui accompagne les chants libanais. D'autres se mettent justement à chanter. Un autre à réciter des poèmes de sa composition.

Certains sont chiïtes, chrétiens ou sunnites.

Et tout est calme.

Exemple de cohabitation qui produit des merveilles.

Vendredi 15 septembre

-Mission Byblos-

Je prends tout mon temps pour me préparer le matin et ne part que vers 13h00.

Au bout d'une heure, me voilà près des ruines. Pour y accéder, il faut traverser un souk flambant la remise à neuf, mais vide de potentiels clients et d'une quelconque authenticité.

Me voilà au cœur de ce site historique avec l'après-midi devant moi.

Personne.

Grand silence.

Grand soleil.

Seule avec mon appareil photo et mon carnet de croquis.

Je prends le temps de tout regarder, de m'asseoir à l'ombre et de dessiner.

La vue sur la mer est superbe.

Je reste quatre heures sans voir le temps passer.

Il est 18h00, j'attends Frédéric à l'entrée. Il arrive et on va se promener sur le port.

On voit encore des traces de la « marée noire » qui a eu lieu pendant la guerre : une centrale électrique avait été bombardée et tout son mazout s'était déversé dans la mer provoquant une véritable catastrophe naturelle, qui toucha ce site, qui appartient au patrimoine mondial.

On a loupé le coucher de soleil.

En voiture direction chez « tante Odile ». Il y a plein de bouchons sur la route, mais j'aime bien observer la circulation au Liban, c'est très représentatif du pays.

Des Mercedes au milieu de voitures pourries.

Aucun respect du code de la route : des voitures qui roulent à contresens, les feux tricolores qui servent de déco, tout comme les policiers avec un gant blanc, qui tentent de gérer le flux.

On arrive. Samir décide de nous amener au restaurant :

-« Tu aimes la nourriture libanaise, hein Chloé ?

-Akid ! (« Bien sûr » en arabe)

On monte à quatre cents mètres d'altitude, vingt minute de voiture. Rien n'indique le restaurant... C'est dans une maison libanaise, tenue par une famille. Tout est fait là, jusqu'à l'Arak, l'acool traditionnelle. Elle est préparée à partir de jus de raisin distillé en eau-de-vie auquel on ajoute des graines d'anis. Il vieillit ensuite dans des jarres en argile.

J'ai droit à une « leçon de Mézzé » par Samir pour apprendre à prendre son temps, à manger doucement, un peu, à déguster, lentement, calmement, pas trop...

On nous apporte des vingtaines de plats, il faut goûter à tout.

Tout est parfaitement délicieux.

Tout est parfait. L'ambiance est détendue.

On a mis trois heures à dîner, c'est un peu moins qu'il faudrait, mais il y a du progrès.

Apprendre à prendre son temps.

Au lit, on tombe de sommeil.

Samedi 16 septembre

- Cousines-

Après mon petit-déjeuner, je descends à Achrafieh. Dans le bus, un homme s'assied à côté de moi et commence à me parler. Il a un sac énorme, la parano de l'attentat monte en moi.

Surtout qu'il commence à me montrer les photos d'un bus explosé, en disant « BOUM », « BOUM », « BOUM », « BOUM ». Là, ça va, j'ai compris « BOUM ».

Puis il me montre des taches de sang sur les photos, en disant « quatre » et en m'expliquant par signe que lui dormait.

« Quatre, BOUM ». Il sort d'autres photos.

Les quatre, ce sont en fait les quatre hommes qu'il me montre dessus, bras dessus, bras dessous devant la mer, un grand sourire aux lèvres.

Et le sang, c'est le leur.

Il est content que j'ai compris. Je suis contente de descendre du bus.

Je vais jusqu'au « supermarket d'Achrafieh », lieu du rendez-vous avec Hoda, une cousine de ma mère.

« Ho, comme c'est amusant, tu m'attends juste là où le journaliste s'est fait tuer l'année dernière ... » Elle parle de Samir Kassir qui s'est assassiné le 2 juin 2005 au volant de sa voiture. Une charge explosive, installée sous son siège, explosa lorsqu'il brancha le contact et le tua sur le coup.

Vraiment trop amusant.

Suivi de « ho... mais comme tu ressembles à ta mère, tu n'as pas changée ! déjà six ans que tu es venue... Et comment va la famille ? »

On va chez elle. Elle vit avec sa mère, tante Nadia et sa sœur, Nada. Elles ont un superbe vieil appartement typique libanais, décoré très simplement.

On discute en mangeant une part de gâteau.

On va récupérer sa mère chez le coiffeur.

« Le même coiffeur qui coiffait ta grand-mère et ta mère. Il l'a même coiffé le jour de son mariage ! »

« Oui j'ai encore une photo d'elle chez moi », me confie le fameux coiffeur, un peu gêné.

Tante Lydia est toujours aussi élégante. Elle marche avec une canne maintenant, mais ne semble pas manquer d'énergie dans son tailleur à pois.

Rebelote... « Tu aimes la nourriture libanaise Chloé ? »

On va dans un petit restaurant où je me fais gaver de Mézzés. « Goûtes ça, reprends de ça, mais tu n'as pas mangé de ça... »

Nada nous rejoint, elle sort de l'hôpital où elle travaille.

Les deux sœurs et la maman, elles sont trop sympathiques ! Elles veulent tout savoir de la famille.

« Tu ne veux pas te marier avec un libanais ? »

Elles parlent un peu de la guerre.

« 34 jours d'enfer, mais c'est fini maintenant... -Soupirs- enfin pour combien de temps ? » – Sourires.

On dépose tante Nadia qui doit se reposer et allons prendre un café. Elles me disent :

-« Tu vois les libanais sont très souriants.

-Oui, répond-je, même en parlant de la guerre.

-Mais oui ! S'exclament elles, tu ne veux tout de même pas que l'on pleure ! On fait même des blagues avec la guerre...

Après je ne sais pas si dans le sud, ils rigolent autant. Elles me ramènent place Sassine d'où je prends mon bus. Le chauffeur me chouchoute à nouveau en me faisant signe de venir m'asseoir à côté de lui. Quel privilège.

Je rentre et retrouve Frédéric qui profite de son « day-off » pour faire du repassage.

On regarde un documentaire sur les oranges-outangs.

Dimanche 17 septembre

-Un dimanche dans le Chouf-

Départ 10h00. On prend l'autoroute qui mène vers le sud, tous les ponts y sont détruits, on a même du mal à imaginer qu'il y en avait avant.

Première escale à « Deir El Qamar », « le couvent de la lune », petit village de montagne qui possède une vieille église. On mange un manaïche, une sorte de pizza garnie au thym et au sésame, assis sur la place principale. On fait le tour à travers de petites ruelles bordées d'arbres fleuris.

On reprend la voiture pour le fameux palais de « Beiteddine ». C'est somptueux, il y a trois salons différents que nous fait visiter un guide. Wahou.... Les mosaïques, le cèdre sculpté...

On erre dans le jardin où une mariée se fait photographier.

« Voilà, ça c'était la partie du Chouf touristique, me dit Frédéric, à présent on va rentrer un peu plus dans le monde druze. »

On monte jusqu'au sommet d'une montagne, au mausolée el-Kobbeh. Haut lieu de pèlerinage... On va se recueillir sur la tombe, on s'imprègne de la vue puis on va boire de l'eau pure. Les alentours sont remplis de

familles venues pique-niquer. C'est très animé.

Dernière et plus importante étape : Rifaat et sa famille dans le petit village de Mrousti.

Le papa, la maman (une cheikha, vêtue d'une robe noire et d'un voile blanc, la seule de la famille à avoir voulu accéder à la religion), et leurs quatre enfants. Avec en plus le mari et le bébé de la sœur aînée.

C'est la deuxième famille de Frédéric.

On s'installe dans le jardin, à côté du verger.

On fume le narguilé, buvons le maté, goûtons les fruits du jardin. Les discussions tournent autour du prix des voitures en France, de la politique, de choses diverses et variées. Et puis parfois, plus personne ne parle. On se regarde juste en souriant. Ils se tournent d'un coup vers moi en me disant :

-« Tu leur diras à tes amis en France ? Tu leur diras de venir ici... Tu leur diras que le Liban est toujours joli ? »

Je sais pourquoi je n'ai pas pris en photo la camionnette bombardée.

Au bout d'un moment, grands mouvements, tout le monde se lève et s'active. C'est l'heure de la préparation du dîner. On participe aux côtés de la maman.

On se remet donc à table. On nous sert un plat très raffiné, très cher dans les restaurants : « des petits oiseaux », chassés par Rifaat. Embrochés par demi-douzaine. Et il faut tout manger et en reprendre. Je sens les os craquer sous mes dents... Mais c'est bon.

Tout le monde veille à ce que notre assiette soit toujours bien remplie.

La nuit commence à tomber, les moustiques commencent à attaquer, on se réfugie dans le salon pendant que Rifaat prépare ses affaires pour passer la semaine à Beyrouth. Le petit frère me montre ses dessins et m'en offre.

Ce sont « des dessins de mode ». Il voudrait être styliste. Il est bien parti! C'est l'heure des adieux et des remerciements. On embarque Rifaat et deux kilos de pommes, de raisins, et de tomates...

On s'arrête chez un de ses amis, qui travaille avec lui, pour l'embarquer à son tour dans la voiture. Mais avant, on s'installe sur sa magnifique terrasse, blanche et verte, remplie de plantes.

Rifaat raconte qu'il est préoccupé par son travail. Son salaire doit lui permettre de faire vivre toute sa famille, mais il aimerait lancer sa propre société qui débute avec peine à cause de l'instabilité de la situation.

Les parents de notre hôte se joignent à nous. Discussions en arabe alors je ne suis plus trop, ça tourne autour du Hezbollah, de la Syrie.

Il se fait tard, nouveau départ.

On les dépose à Hamra et on remonte dans la montagne de Fanar où nos lits nous accueillent avec joie. Je m'endors un peu plus Druze que je ne l'étais en me levant.

« Et avec toute la nourriture druze que tu as mangé aujourd'hui, tu vas être encore plus jolie », m'a dit Rifaat.

Lundi 18 septembre

- Découvertes dans Beyrouth-

Le réveil se fait lentement... La préparation aussi. Je ne sors de la maison que vers 11h00, déjà fatiguée. Il y a des jours comme cela.

Je m'arrête place Sassine et descends au cyber-café donner et recevoir quelques nouvelles.

Je prends la fameuse « rue Monot », un des lieux préférés des sorties nocturnes Beyrouthines. Je rejoins « Saïfi village », que je découvre. Ça sent le neuf. Des faux immeubles traditionnels, des boutiques chics, trop d'indices prouvent que c'est un quartier réservé aux riches. Des « bonnes » sri lankaises qui promènent des enfants. Un homme en combinaison orange qui époussette les lampadaires et les poubelles avec un plumeau. J'avais jamais vu ça.

Je m'assieds sur un banc et dessine.

Je m'aventure plus loin et me retrouve dans « Gemmayzé », un tout autre genre de quartier. Il est devenu mon préféré... De vieilles maisons traditionnelles, plein de plantes sur les balcons en pierres, les volets verts,

de petites cours avec des escaliers extérieurs....

Ça respire la vie, il y a des gens dehors, des cafés, des bars...

Je prends des escaliers pour arriver jusqu'au musée Sursock (fermé en été évidemment), les maisons autour sont superbes. C'est ici qu'il y a très longtemps les beyrouthins allaient estiver car c'est un peu plus haut que le niveau de la mer, il fait donc un peu plus frais en été.

Les temps ont bien changé. Tout comme nos moyens de locomotion et nos notions de distance.

Mes jambes commencent à crier repos. Je prends la route qui devrait me mener place Sassine, à l'envers évidemment, je ne pouvais pas ne pas me perdre au moins une fois.

Je m'écroule dans le bus.

Sam est à l'appart. On prend un thé sur le balcon. Il me parle de Tunis comme d'un paradis. Son pays lui manque trop, il se demande ce qu'il fait ici.

On aborde le sujet délicat du moment : le pape qui a prononcé une phrase qui a blessé le monde musulman, il a fait un amalgame entre islam et violence terroriste. Vendredi il y a une manifestation à Beyrouth contre lui, cela peut dégénérer. Il faudrait qu'il présente vite ses excuses.

Fred rentre du boulot. Sam sort.

On a rendez-vous à 19h30 avec Bassam et son ami. Il nous propose d'aller à Gemmayzé, comme cela je le découvre « by night ». On se retrouve dans un bar. Enfin attention car au Liban :

-Un bar : un bar à putes.

-Un super night-club : une maison close.

Alors on dit un « pub » pour éviter la confusion.

Ambiance calme, musique douce.

La discussion tourne vite autour de Strasbourg.

Je suis trop contente qu'il vienne y étudier. Fred un peu moins.

Notre bière finie, on marche jusqu'au « centre ville », ou « down-town » ou « Di-Ti ».

C'est très animé, les terrasses sont remplies. Tellement qu'on décide d'aller à Achrafieh.

On a encore droit à une blague sur la guerre :

« Un petit garçon chiïte rencontre une petite fille chiïte au Liban cet été...

-Tu habites où ?

-En sixième A. »

(Beaucoup d'habitants du Sud ont été abrités dans les écoles des zones non bombardées)

Je ne sais pas si cette blague vient du sud.

On se quitte sur un « à très bientôt ».

C'est agréable !

Mardi 19 septembre

- le pétrole à la trace-

J'ai décidé de retourner à Byblos ce matin, pour visiter la ville et le port que je n'avais pas eut le temps de voir de jour vendredi.

Rebelote, le même chemin.

Sauf que le bus ne me dépose pas exactement au même endroit, je suis un peu déboussolé, mais réussis grâce à mon sens de la logique très développée (un port a besoin d'une mer, donc marchons vers elle).

J'arrive à bon port, au port.

Le soleil tape, je poursuis mon bronzage en patchwork.

Je prends en photos les traces de la marée noire, il ne faut pas trop les chercher, on dirait qu'elles se sont intégrées au paysage. La guerre attaque vraiment tout, même le meilleur de ce qu'a laissé l'homme.

Haut lieu touristique libanais, le site est totalement déserté.

Je remonte dans la ville et repose mes gambettes devant un jus de carotte.

Je fais le tour et je reprends la route vers Beyrouth.

Les deux mecs sont déjà là, devant la télé et une émission de gonzesse.

Sam sort, il est invité à dîner chez des Arméniens.

On se fait une spaguettis-party avec Fred.

Puis télé jusqu'à la fermeture des paupières.

Mercredi 20 septembre

- Annonce d'une fin inattendue-

Je n'ai rien de prévu aujourd'hui.

Day-off ?

Je traîne le matin et ne sort que vers 13h00. Je téléphone à l'avocat qui me dit de passer chez lui avant 15h00.

Hop vite vite dans le bus n°5.

Je retrouve le chemin de son bureau sans me perdre... Serais-je en train d'acquiescer un soupçon de sens de l'orientation ? Je n'y crois pas encore. Il m'accueille toujours aussi gentiment et va m'ouvrir le local où sont entreposés les objets. Je prends l'argenterie avec moi. Il me fait asseoir dans son bureau. On discute un peu. Il me demande :

-« Alors comment trouves-tu le Liban d'après-guerre ?

-Surprenant, personne ne se plaint.

-Oui, c'est normal, on est habitué. »

Mais il me précise que les chrétiens et les sunnites n'ont été qu'indirectement touchés.

Sa femme et sa fille arrivent. Sa fille s'ennuie un peu, sa rentrée a été décalée de trois semaines à cause de la guerre. Conséquences indirectes.

Les bras chargés d'argenterie pourrie, je passe au cyber-café.

C'est là que ma journée va changer d'ambiance.

Que la fin de mes vacances vont prendre une autre tournure.

Une belle fin qui me semblait tellement inespérée que je n'y songeais plus.

Maman m'a envoyé un mail pour me dire qu'elle ne pourra pas venir me chercher à l'aéroport la semaine prochaine, car elle a craqué

complètement... Elle arrive à Beyrouth dans trois jours pour une semaine

!!

Quinze ans qu'elle n'a pas mis les pieds dans le pays où elle a vu le jour.

Je n'y crois pas !

Je cours à la cabine téléphonique pour la traiter de folle et lui dire comme je suis contente qu'elle arrive.

J'ai le sourire scotché sur la figure... J'ai hâte de l'annoncer à Frédéric.

Je remonte à Fanar.

Où je trépigne d'impatience en attendant Frédéric.

Je vais faire des petites courses pour patienter.

Je me pose devant la télé...

Il arrive. Je lui laisse deviner la bonne nouvelle qu'il trouve trop rapidement... Il me dit :

-« On ira la chercher à l'aéroport et pas de problème si tu veux qu'elle reste dormir ici. »

Mais qu'est ce qu'on aurait fait sans lui ?

Il me raconte sa journée de folie, une journée à Beyrouth pleine de rebondissements et de rencontres imprévues.

On se fait un petit sandwich et « Yallah », hop, on doit se préparer, car on sort avec un des amis de son travail, très intéressé par ma nationalité française.

« Maximisons les chances de te marier avec un libanais », me dit Fred.

Nous voilà dans un petit restaurant plein de verdure... Dans le fond se prépare une boum pour adolescents en plein âge ingrat qui passe de la piste de danse à la balançoire avec un sourire niais.

Son ami arrive avec trois autres amis. Me voilà à une table entourée de garçons dont la pilosité et la masse musculaire restent assez impressionnantes.

Ils sont trop drôles et sympathiques.

Mimo m'aime beaucoup, il veut déjà m'épouser. Ses projets d'études en France influencent beaucoup sa proposition. On se commande un narguilé parfum raisin.

On fait des projets pour demain. Ils veulent m'emmener danser.

Ils étudient tous le « management » et rêvent de partir à l'étranger car, au

Liban, on ne gagne pas assez d'argent pour vivre.
Fred soupire.
Et eux rigolent toujours.
On se quitte avant de s'endormir sur la table, on est tous très fatigués.

Jeudi 21 septembre

- Famille et amis-

Réveil tranquille. Je me prépare mentalement à l'arrivée de maman. En sortant je lui téléphone pour lui dire qu'on viendra la chercher à l'aéroport et que c'est ok pour qu'elle dorme chez Frédéric.

Puis je téléphone à Jeanne qui est complétement paniquée car elle a des ouvriers qui refont la peinture de son salon. Elle me propose tout de même de monter en bus prendre un expresso.

Cela ne se refuse pas.

J'arrive sans encombre et effectivement, ça peinturlure à fond.

On croise Gaby, un autre cousin de maman, qui vit dans le même immeuble. Aucune démonstration d'enthousiasme à ma vue. Il me dit tout de même de monter chez lui afin de laisser Jeanne tranquille avec ses peintres.

Nadia, sa femme, est malade. Elle dort sur son lit. Je vais lui faire un coucou. Elle se lève d'un bond !

« Hoooooo, mais j'ai bien reconnu ta voix, mais je ne peux pas t'embrasser, je suis trop malade. »

On va s'asseoir dans le salon avec son fils et un de ses copains. C'est la meilleure! Ce dernier a le bras dans le plâtre. Il a fui la guerre à Paris, il avait peur de se faire embarquer dans l'armée. Il s'est fracturé le poignet en jouant au foot. Un blessé de guerre. Enfin des conséquences indirectes.

Nadia prend des nouvelles de la famille, mais je ne lui parle que de l'arrivée de maman !

Les garçons s'en vont alors on va dans la cuisine. Elle me prépare un

délicieux café au lait.

Elle me raconte comme la vie est agréable au Liban si on a de l'argent, « seulement si on a de l'argent, on vit de ses intérêts à la banque ».

Sa sœur vient lui rendre une petite visite. Elle rajoute « tu vois, certains pays ont des catastrophes naturelles, nous on a des voisins. »

Elle me parle de Paris et des transports en commun « les nids à microbes».

Je redescends voir Jeanne, en pleine forme qui me fait un capuccino. Je la fais rigoler, on dirait qu'elle m'aime plus que la dernière fois.

Elle me confirme l'arrivée de mon oncle Maurice, alors je prends le bus pour Beyrouth. Durant le trajet, je me sens trop bien. Tout va bien, pas de soucis, je suis trop détendue.

Me revoilà devant « l'amateur d'art », avec cette fois, pour mon plus grand bonheur, Maurice dedans !

J'arrive au bon moment, il est avec le neveu de sa femme, Amal, et ils sont en train de mettre les photos de son séjour au Canada sur son ordinateur.

Cela me permet de voir ma cousine avec ses deux filles, d'apprendre qu'un de mes cousins est marié et vit à Atlanta et d'assister à la remise du diplôme H.E.C de l'autre.

Maurice ne s'attendait pas à mon arrivée, il pensait que je ne viendrais plus à cause de la guerre. Amal arrive de la plage. « Surprise ! ». On se remémore les souvenirs de ma dernière venue au Liban, puis je file chez Odile.

Elle est en plein ménage de la galerie. Je lui annonce que maman va venir.

Prévisible, elle fait la grimace. Mais elle m'autorise tout de même à passer avec elle. Elle se calme. Elle m'avait préparé un cadeau soigneusement emballé : un sac à main très féminin pour que je sois un peu plus élégante.

Je remonte à Fanar et me vautre devant la télé avec Frédéric. On attend des nouvelles de nos compagnons de soirée respectifs. À 21h30, Mimo envoie un message pour dire que si jamais je veux toujours sortir avec eux ce soir, ils passent me chercher dans une demi-heure.

Ok. Vite, vite, peu de temps pour beaucoup de travail de repapage.

Les voilà en bas de l'immeuble. Frédéric me lance :

-« Mais si tu as peur, n'y vas pas », juste avant que je rentre dans

l'ascenseur.

Peur ? Ok, je comprends une fois dans la voiture. Etre la seule fille avec trois garçons libanais, c'est plus impressionnant qu'avec trois garçons français.

C'est une question de carrure, je suppose.

Mais ils sont très gentils, attentionnés.

Pas de « night », comme prévu pour ce soir car il n'y a personne. On monte plus haut dans la montagne chercher un pub à narguilé, mais ils sont tous vides.

Anthony propose alors qu'on aille dans l'immeuble que son père est en train de faire construire.

On achète des bières et on y va.

L'immeuble est en effet en construction, mais il y a déjà un gardien, un syrien d'Alep.

Il y a aussi un ascenseur fonctionnel.

Les bureaux de son père avec la maquette du projet.

Et son appartement qu'il me fait visiter... Un énorme salon décoré à la libanaise avec une télé immense. Une chambre pour Adam et Mimo, une autre si jamais il a une invitée féminine avec une salle de bain privé, et la sienne.

Lui évidemment, il est bien ici, il ne songe pas trop à quitter le Liban. Un peu tout de même.

On descend sur la terrasse et on s'installe face à Beyrouth, et ses lumières qui scintillent.

Sous un ciel étoilé.

Avec un fond de musique libanaise.

Que demander de plus ?

On discute beaucoup. Ils me parlent des filles libanaises qu'ils n'ont pas l'air de trop comprendre. Adam a hâte de gagner sa vie pour fonder une famille et avoir plein d'enfants, surtout des petites filles, c'est plus mignon.

Mimo veut venir étudier en France ou en Belgique, car selon lui c'est impossible d'élever correctement des enfants avec un salaire libanais.

Puis il s'obstine jusqu'à la dernière seconde avant notre séparation à me

faire bien prononcer différents sons arabes. C'est trop dur, je n'y arrive pas. Je me prends des coups sur la tête : « ton sang est libanais, mais ta langue est française. »

Ça, il faut le dire à mes parents qui ne nous ont pas appris à parler l'arabe, alors qu'ils le parlent parfaitement et l'utilisent entre eux, pour discuter devant nous sans que l'on comprenne. On a souvent demandé des explications avec mes frères, mais la seule raison qu'ils trouvaient est « On ne pensait pas que cela vous servirait ». Je pense que c'est tout simplement un triste reflet du mépris qu'a une grande partie de la population chrétienne libanaise de la culture arabe. « Oui, on parlait français chez nous » C'est bien plus chic.

Ils me ramènent jusque dans le parking, devant la porte de l'ascenseur. J'ai passé une trop bonne soirée ! Et tout le monde semblait content ! J'espère qu'on aura le temps de se revoir avant mon départ !

Vendredi 22 septembre

- Arrivée maman-

Fred a annoncé le départ de la maison pour 7h30 ce matin. Il m'a demandé la veille si je pouvais venir l'aider à surveiller l'examen officiel de bijouterie. Je suis ravie de pouvoir lui rendre au moins ce petit service. Au début, il y a très peu d'étudiants, mais ils arrivent petit à petit, invoquant des excuses, moins crédibles les unes que les autres. Je suis donc placée au bureau de la classe des premières années. Les élèves sont assez intrigués par ma présence et me demandent si je serais leur prof cette année. Par contre mon charisme naturel ne les impressionne pas assez pour les empêcher de se lever et discuter entre eux. Seule une élève sourde et muette ne participe pas aux conversations. Frédéric est désespéré par ce «menfoutisme» général. Le dernier élève

parti, on file à Hamra, chez notre cher Rifaat récupérer du boulot. Il nous fait asseoir pour nous montrer les dernières pièces de sa collection, la « haute joaillerie fantaisie ». J'essaye des boucles d'oreilles et me prends, l'espace de quelques secondes, pour une princesse saoudienne, fan de strass et de paillettes.

Cette après-midi à Dahieh, le quartier de la banlieue sud de Beyrouth touché par les bombardements, il y a une énorme manifestation du Hezbollah, prévue pour fêter « sa victoire sur Israël ».

On n'est pas très rassurée. Surtout au moment où Rifaat nous dit :

-« Ce soir, je quitte Beyrouth avant 18h00 car ils ont prévu une guerre... »

Non mais, il nous dit cela comme s'il nous avait dit :

-« ... Ils ont prévu une averse ».

Les gens pensent qu'Israël va bombarder la manifestation, alors ils commencent à s'organiser...

Sur la route de l'aéroport, pleins de voitures avec le drapeau du Hezbollah.

L'avion a quarante minutes de retard. On fait semblant d'être outré! Un avion air France, un comble, alors on fait les français, on râle, et on attend sur un banc en discutant.

Et là d'un coup... La voilà ! Ma maman avec ses yeux encore plus miels que d'habitude car elle a « pleuré dans l'avion en pensant à ses tantes qui étaient mortes ».

Elle est tout enthousiaste dans la voiture, elle parle, elle parle... Elle ne reconnaît plus rien, des morceaux d'une rue, d'une place...

Quinze ans sans venir.

Frédéric doit passer chez un bijoutier, il nous dépose dans un café pour une heure.

On n'arrête pas de parler, on ne finit pas ce que l'on se raconte, tellement on a d'histoires à se raconter.

Ça papote et ça papote.

Les histoires de famille, mon voyage, les peurs, les joies...

Frédéric passe nous chercher pour nous amener à Fanar. Maman, découvre Sam et l'appartement.

On regarde un peu le discours de Nasrallah , le chef du Hezbollah, à la télé. C'est impressionnant, il y a énormément de monde. Cela paraît calme.

On boit un verre sur le balcon et Frédéric repart travailler.

Maman s'installe un peu, discute avec Sam... Elle n'arrête plus de parler.

J'arrive à la tirer dehors... Première visite :

Teta Alice et Geddo Joseph.

Étrange de commencer par les morts de la famille. Cela leur fait peut être plaisir.

En tout cas la gardienne du cimetière est contente de me revoir.

On marche jusqu'au supermarché où l'on fait de petites courses et où maman sympathise avec les marchands de fruits et légumes qui nous font goûter des trucs étranges.

On remonte jusqu'à la cabine téléphonique afin qu'elle manifeste son arrivée auprès des vivants de la famille cette fois. Elle commence par ses cousines. Elle tombe dans le même désespoir que moi deux semaines plus tôt face à leur manque d'hospitalité dû à une réelle complication des relations humaines et de l'accueil.

Résultat, elle en reste là, on rentre à l'appart se préparer car Frédéric a décidé de nous amener dîner à Beyrouth.

Même Sam nous honore de sa présence. Nous passons chercher Georges, un ami français de Fred qui travaille pour « les orphelins d'Auteil » à Paris et, qui est en ce moment en « voyage d'affaire » au Liban.

Il nous emmène dans un super restaurant rue Monot avec valet de parking et terrasse sur le toit.

Habitudes et volonté générale obligent : Mezzés.

La discussion tourne essentiellement autour du Liban. De près ou de loin, toujours pour y revenir.

Georges nous raconte que cette après-midi, il a demandé à des gens qui travaillent avec lui de l'emmener dans le quartier bombardé de Beyrouth.

« Pour voir, j'avais besoin de voir ». Il a été très mal à l'aise, il s'est senti « le touriste européen qui vient voir de plus près la misère ». Il a voulu prendre des photos, mais des habitants l'en ont empêché. Ils n'ont pas pu emprunter les rues qu'ils voulaient. Honte ou surveillance ? Quoi qu'il en

soit, il a vu, lui au moins, il pourra le raconter. « Mais toi, me dit-il d'un coup, si tu essayes d'y aller, ils feront de ta petite tête du jus de chaussettes »... Il a dû lire dans mes pensées.

Vers la fin du repas il y a une petite « friction » avec Sam qui défend la « dictature » dans son pays, maintenant que c'est le seul moyen pour lutter contre les extrémistes islamiques, grands dangers du pays selon lui. La liberté pour le moment, il s'en passe très bien, il préfère vivre en sécurité. L'allégorie de la caverne.

Georges veut nous inviter à boire un verre alors on se dirige vers le centre ville où l'on s'installe à une terrasse. Il se met à pleuvoir. Une pluie d'automne. Ça commence.

On court jusqu'à la voiture.

Une journée bien chargée, riche en émotions difficiles à retranscrire par écrit. L'arrivée de maman annonce la fin du voyage. Mais je sens qu'il n'est pas fini, pire qu'il ne fait que commencer.

Je ne me sens plus en voyage.

Je me sens vivre.

Samedi 23 Septembre

- Journée à Saïda-

On n'avait encore rien de prévu pour la journée.

Pas de programme précis.

À mon réveil, Frédéric propose « Saïda ? ». Très, très bien.

Mais d'abord un long petit-déjeuner sur la terrasse.

Allez, en voiture !

On arrive au bout d'une heure et demie devant le fameux « château de la mer ». Mon père nous a raconté des milliers de fois qu'il s'y est fait voler son tank en jouet. Lieu chargé d'histoire donc.

Fred nous laisse le visiter seules, il a déjà dû le voir une quinzaine de fois. C'est magnifique.

On rejoint Fred à la sortie. Aujourd'hui c'est le premier jour du Ramadan donc il n'y a qu'un seul restaurant ouvert (Saïda est une ville à majorité sunnite).

Au bord de la mer, sur des rochers, face au château avec pour seul bruit de fond, les vagues.

Mézzés savoureux à l'ombre d'un parasol.

On a la vie dure. Trop dure.

On surprend maman les larmes à l'œil. Par délicatesse, on ne demande pas d'explications. On imagine.

On marche dans le zouk. Maman est affolée, elle découvre un côté bien plus populaire du Liban, plus pauvre peut-être. C'est la sortie du cocon.

On continue à arpenter les ruelles couvertes du souk. Les plafonds sont très bas car il date de l'époque où les impôts étaient perçus par des hommes à cheval ! Ainsi ils ne pouvaient pas venir par là.

Le jeûne des habitants donne une atmosphère très particulière à la ville : très peu de gens dans les rues, personne sur les terrasses de café. Plus les minutes passent, plus on sent une effervescence, les gens commencent à acheter de quoi préparer le festin de ce soir, on sort les tables dans la rue, les enfants s'agitent. C'est fou cette unité que donne cette fête. Durant 40 jours, tous les musulmans vont manger à la même heure.

On quitte Saïda, sans oublier de passer à la pâtisserie acheter des pâtisseries.

On arrive juste à temps sur la corniche pour admirer le coucher du soleil dans la mer. On s'installe près de la grotte aux pigeons, c'est encore plus beau.

On rentre et on se fait un thé en dégustant les pâtisseries... Je fonds. Fred rajoute du bonheur en faisant un narguilé. On a droit en plus à la passionnante histoire du chemin qui l'a mené au monastère de 2000 à 2004.

-« Pourquoi pas moine ? »

À l'entendre, cela me donnerait presque envie de rentrer au couvent.

On ne voit pas le temps passer, on est déjà en retard à notre rendez-vous avec Mimo. On file au restaurant. On fait connaissance avec la famille « wet-wet » (chauve-souris en arabe).

À notre table, il y a deux de ses cousines, un des serveur est son cousin et son grand frère est le chef cuisinier.

Une de ses cousines est assise à côté de moi. Elle a à peu près mon âge.

On discute et on fait connaissance. Elle est professeur de français dans une maternelle. Elle me dit qu'elle vit chez ses parents. Je lui demande alors :

- « Tu ne vas quitter ta famille que lorsque tu te marieras, pour t'installer avec ton époux ?

-Oui, c'est cela, ça ne se fait pas avant. »

Ça n'a donc pas changé depuis l'époque de mes parents.

Petit à petit, L'ambiance monte, on nous sert du gâteau, des alcools, du champagne... Et tout le monde se met à danser.

Mimo tente de m'apprendre des danses arabes.

Le restaurant ferme, mais la musique continue. On est les derniers clients entourés du personnel bienveillant.

J'ai encore trouvé une nouvelle famille libanaise de substitution.

Maman aussi je crois, elle a l'air ravi de découvrir enfin les habitants du pays où elle vécut vingt-deux ans.

On rentre vers 2h00, et Fred nous offre un verre de cognac pour dormir encore mieux.

Dimanche 24 Septembre

- Un nouveau regard-

Petit-déjeuner sur la terrasse.

On accompagne Frédéric à la messe de 11h30, « un peu de spiritualité dans cette course folle ».

La messe est dite en français, ce qui fait que le « public » est assez étrange. Cela va des femmes africaines en habits traditionnels (sûrement importées du Sénégal pour être bonnes) aux militaires français de la Finul.

Il nous dépose ensuite sur la route de Byblos et rentre profiter de sa solitude.

Maman découvre les bus libanais. On est placé à côté du chauffeur, et nous voilà parties les cheveux au vent au son de la musique orientale et des chants du chauffeur.

Byblos, troisième expédition.

Cela n'a pas trop changé depuis ma dernière visite. On arrive à bénéficier des tarifs libanais grâce à l'arabe de maman.

Devant les ruines, une petite fille s'exclame :

« Hoooooooooooo, mais là aussi il y a eu des bombardements! »

C'est triste. Ou drôle.

On visite le musée très bien fait. On apprend qu'on a trouvé un des premiers essais de l'écriture phénicienne ici, datant de l'an 1000 av. J.-C. environ. C'est une des grandes fiertés des Libanais car l'alphabet phénicien est l'ancêtre de presque tous les systèmes alphabétiques du monde.

On s'assoit donc nous aussi pour écrire, dans nos journaux.

Tour du site.

Tour sur le port, toujours plein de pétrole.

On remonte dans la ville où l'on mange un délicieux sandwich libanais. Il est déjà 17h00... On s'achète une glace « à l'italienne », qui rappelle à maman la fin de ses journées à la plage.

On reprend le bus du bord de l'autoroute. Il emprunte cette fois la « route de la mer » ce qui nous permet d'admirer le coucher du soleil.

Maman est très amusée de prendre le bus. J'ai l'impression qu'elle découvre le Liban. Elle imagine la réaction de ses parents s'ils la voyaient!
« Trop populaire le bus ».

En arrivant, on passe des coups de fil de notre cabine habituelle. Je préviens Odile de notre passage demain. On fixe un rendez-vous avec Jeanne pour demain soir et maman rassure les enfants Mazlo de son bon

état.

Ils n'ont pas l'air d'avoir changé.

J'ai hâte de les revoir...

On rentre pour la soirée télé du dimanche soir, en compagnie de Fred et Sam.

Lundi 25 Septembre

- Beyrouth avec maman-

Après notre petit-déjeuner habituel sur la terrasse nous descendons à Beyrouth. Elle effectue son premier « retour vers le passé » : on s'arrête dans la librairie du père de son amie d'enfance. Sa grande sœur travaille dedans, elle la reconnaît. Elles discutent, se donne des nouvelles. Son amie est en Bolivie, mariée à un diplomate français.

On arrive chez Maurice. On reste prendre un café dans sa galerie. Il nous propose de repasser dans une demi-heure pour qu'on aille déjeuner ensemble.

On va jusqu'à l'immeuble où maman a grandi pour prendre une photo et l'on tombe sur le fils du propriétaire, Elie, qui se souvient d'elle. Pas elle, car la dernière fois qu'elle l'a vu, il avait 12 ans. Il est avec sa fille de huit ans. Il nous propose de passer chez eux après notre déjeuner.

On revient à la galerie et on va jusqu'au restaurant en voiture. Amal est déjà là. Rapidement la conversation tourne autour des histoires familiales. C'est pesant. J'aimerais bien passer à autre chose. J'ai bien compris que ma famille est mauvaise, n'est qu'un ensemble de voleurs. J'aimerais parler d'autre chose que des histoires d'héritage.

Non là, ce n'est pas possible aujourd'hui.

Amal nous dépose devant « l'ancien immeuble de maman » et nous sonnons chez Elie.

Il nous reçoit chaleureusement, nous fait asseoir dans le salon avec un

café. Ses deux filles ont des yeux en amandes d'un marron extraordinaire, très clair... Oriental? Toute la famille est très sympathique. Ils reviennent juste de la montagne où ils s'étaient réfugiés durant la guerre. On fait connaissance, Elie prend des nouvelles de ses anciens voisins!

Quand on les quitte, il est déjà 16h30, on n'a plus le temps de passer chez tante Odile. Il commence à pleuvoir, pleuvoir... On se réfugie dans un supermarché puis on remonte place Sassine où l'on attend notre bus sous l'averse.

Il y a plein de bouchons, les routes sont inondées. On m'a dit que les premières pluies au Liban étaient très dangereuses, qu'il y avait beaucoup d'accidents. Sûrement à cause du mauvais état des routes et de beaucoup de véhicules.

On s'habille plus chaudement et on ressort attendre Jeanne.

Elle vient nous chercher avec Jacques, son mari, et nous amène chez eux pour l'apéro.

Jacques dresse avec désespoir le triste constat de cette guerre de juillet, appuyant surtout sur tous les secteurs touchés indirectement, comme l'agriculture, la restauration...

« C'est normal que tous les jeunes veuillent quitter, ils ne peuvent rien construire dans un pays si instable. »

On va dîner dans une pizzeria. L'ambiance est sympathique. Ils nous ramènent à Fanar vers 22h30.

On s'installe sur la terrasse. Maman fume sa première cigarette.

Sam vient nous parler. Beaucoup de la Tunisie avec des yeux qui pétillent... Il nous raconte qu'il avait des cours de religions où il étudiait la Tora, le Coran et la bible en parallèle sur des thèmes, pour montrer ainsi la similitude entre elles et prouver que l'on croit au même Dieu.

Frédéric rentre. On reste encore un peu à discuter.

Mardi 26 Septembre

- Problèmes de famille-

Après notre petit-déjeuner habituel sur la terrasse, nous montons jusqu'au bureau de Frédéric. Maman est épatée par l'ordre de l'atelier et par toutes les machines de pointe. C'est un lieu idéal pour apprendre la bijouterie, mais au grand désespoir de Frédéric, les élèves n'ont pas l'air de s'en rendre compte.

Nous descendons jusqu'à Beyrouth et errons jusqu'à 14h00, heure de notre rendez-vous avec Charles. On appréhende assez, on imagine le pire. On se retrouve dans un restaurant. Il est avec sa femme, Carole, que maman n'avait vue qu'une fois. Les deux belles sœurs font connaissance, parlent piano, Chopin, bref se cherchent des points communs.

L'ambiance est étrangement détendue pendant tout le repas, on rigole trop même. Maman qui envoie de la sauce sur la chemise de Charles, Charles qui nous dit :

« Ma profession devient de la prostitution, dans la bijouterie il y a trop de chiïtes, dans le métier d'antiquaire, il faut être ami avec des décorateurs et pour être ami avec des décorateurs, il faut être pédé. »

Ça nous fait trop rire, mais là il ne comprend pas pourquoi.

Il nous demande si papa est toujours aussi anxieux. Maman lui fait comprendre en douceur sa part de responsabilité dans ses angoisses.

Je crois qu'il n'y a plus rien à faire.

Ils ont été élevés comme des chiens et ceux qui ont reçu le plus sont ceux qui léchèrent le mieux le cul de leur père.

On sort, prêtes à affronter un nouveau monstre de la famille : Odile.

Là, c'est beaucoup plus douloureux. On passe du rire aux larmes. Elle se met à attaquer maman en pleine face et sans aucune pincette. Les règles de politesse sont très strictes au Liban et, de France mes parents ne les ont pas tenues, ils ont préféré s'écarter de la famille et de ses côtés néfastes. De plus je pense que leur départ a toujours été mal perçu par la famille entière. Maman ne supporte pas trop les critiques acides. On arrive à partir, inventant un dîner avec une cousine.

On se retrouve dans le bus de mon chauffeur préféré qui nous place à côté de lui. Il dit à maman qu'à chaque fois que je prends le bus, il me dit de m'asseoir devant, mais se demande pourquoi je ne parle pas.

On arrive chez Frédéric, « le havre de paix ». On s'effondre devant la télé et dînons d'une salade.

Nous allons rejoindre Mimo et Anthony au restaurant.

« Mardi c'est karaoké ». Pas mal car les micros sont mis au minimum, il n'y a donc pas trop de catastrophes auditives.

Narguilé. Bière.

Joseph nous envoie du gâteau au chocolat de la cuisine, puis vient s'asseoir avec nous.

Je ne réalise pas que je quitte demain.

Que demain est ma dernière journée entière.

Je sens que le retour va être rude.

Mercredi 28 Septembre

- Dernier jour-

Et pour bien commencer la journée...Un énorme mal de ventre pour toutes les deux.Ce qui retarde notre départ.

On arrive un peu avant midi chargées des valises de maman, chez Amo Tony, son oncle.

Il est arrivé hier de Bruxelles, où il vit d'habitude. Il est venu au Liban pour vider l'appartement qu'il possédait car l'immeuble va être rasé. Il est en très mauvais état, criblé de trous d'éclats d'obus datant des années 80.

Ça sent la poussière et le renfermé, lui et sa femme Mimi sont malades, ils ont un rhume et nous le répètent une quinzaine de fois. Je sens maman défaillir et étouffer.

On reste un peu puis nous décidons tout de même d'aller déjeuner avec Odile. Taxi jusqu'à Gemmayzé où elle nous attend, assise dans une cantine libanaise.

Je goûte la Mouloukhié : c'est un plat « oriental », qui aurait pour pays

d'origine l'Égypte et qui se mange au Moyen-Orient, en Iran, et paraît-il, même dans certains coins d'Afrique. C'est une soupe à base d'herbe, la corette sauvage (« Mouloukhié »). Au Liban, on la mange en rajoutant du poulet ou du bœuf, du riz, du citron, des oignons crus hachés au vinaigre et des morceaux de pains grillés.

Le déjeuner se passe bien. Odile est calme, elle a déversé tout son sac hier. Je lui offre un de mes dessin, elle a l'air très touchée.

Maman et moi allons visiter le quartier. C'est vraiment mon quartier préféré... On va s'asseoir à une terrasse dans le centre ville et on prend un café blanc. C'est en fait de l'eau chaude avec de l'essence de fleur d'oranger, qui a des vertus apaisantes. Quand on était petit, avec mes frères, après les repas du dimanche, les adultes prenaient un café et nous, on demandait notre café blanc.

Maman, qui ne se sent pas mieux, effectue un micro-sommeil.

Il y a des militaires français en civil qui se promènent. Je ne sais pas comment cela est possible, mais on les reconnaît de loin.

On remonte à Achrafieh afin que j'aille dire au revoir à Tante Nadia. Elle nous force à boire un jus de mûre et à manger du gâteau. J'en peux plus, on n'a pas le droit d'être malade dans ce pays...

On court chez l'avocat. Maman prend des nouvelles de leurs relations communes. Puis nous regardons les tableaux de papa. Elle est à peu près du même avis que moi. Tout jeter sauf un que l'on garde pour Frédéric. Il est très beau, c'est une sorte de dessin d'un grand bijou, que mes oncles n'ont pas dû prendre car il est invendable à cause de petits trous qu'il y a dans la toile.

On appelle Frédéric et il nous donne rendez-vous place Sassine.

Il aime beaucoup le tableau.

C'est l'heure de la séparation avec maman. Elle va chez son oncle pour le restant de son séjour.

Fred a encore un rendez-vous à Bourj-Hammoud, quartier arménien de la banlieue nord de Beyrouth, chez un tailleur de pierre qui est très sympathique et me propose du « soudjouk », un saucisson arménien très épicié.

On passe faire des courses. On rigole bien dans le supermarché. Il
cherche des cadeaux pour ma famille. Un comble.
Il est déjà 21h00 passée.
Valise. Valise.
Je ne peux rien manger, je ne me sens pas bien du tout.
Fred me fait une tisane avec des herbes du Chouf.
Vers 23h00, Mimo et Anthony passent me dire « au revoir ».
« Ne sois pas triste, tu reviens l'année prochaine ».
Narguilé obligatoire.
Ils partent.
C'est notre tour...En voiture.
On passe par la corniche. Elle est remplie de monde.
J'aime trop les lumières de la nuit à Beyrouth.
Aéroport Rafic Hariri.
Fred me dépose. Je le quitte en sachant que ce n'est qu'un « au revoir ».
Je l'emporte dans mon cœur.
Et je ne sais pas si j'arriverais assez à le remercier un jour.

Jeudi 29 Septembre

- Beyrouth- Paris.

Je traîne dans les duty-free.
Impossible d'acheter des pâtisseries pour mes frères, l'odeur me donne
encore plus envie de vomir.
Départ à 4h00. Je dors. Je ne mange pas le plateau-repas.
J'arrive à Athènes vers 6h00.
Il y a un groupe de libanais qui vient faire ses études à Paris. Ils réalisent
le rêve de tant d'autres de leurs compatriotes.
Je dors dans la salle d'attente.
7h45 : embarquement. J'ai des sueurs froides, j'ai l'impression que je vais

tomber dans les pommes.

Cela va mieux une fois dans l'avion. Je dors. Je ne mange toujours pas le plateau-repas.

Je me réveille au-dessus de Paris.

C'est splendide. On dirait une moquette.

On distingue tout....Bois de Boulogne, champs de Mars, arc de triomphe..

Atterrissage. Physique seulement.

Je suis encore ailleurs.

Je récupère mes valises et prend une navette jusqu'à Montparnasse, puis le train jusqu'à Sèvres.

Il n'y a personne à la maison.

Si, mon chat qui vient et ronronne.

J'enfile un pyjama et me couche.

Où suis-je ?

Qu'est ce que j'ai fait ?